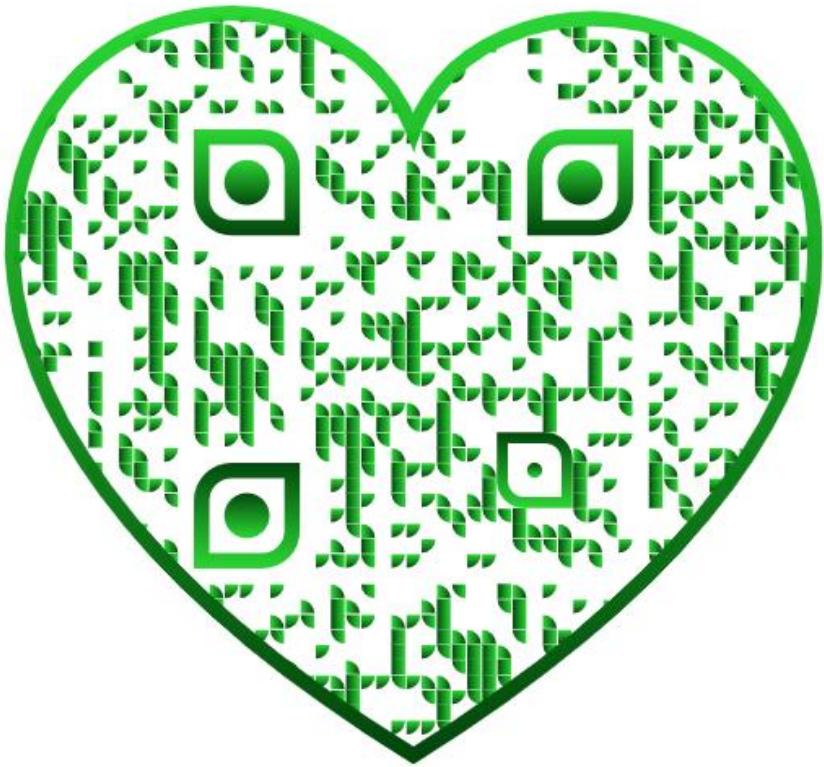
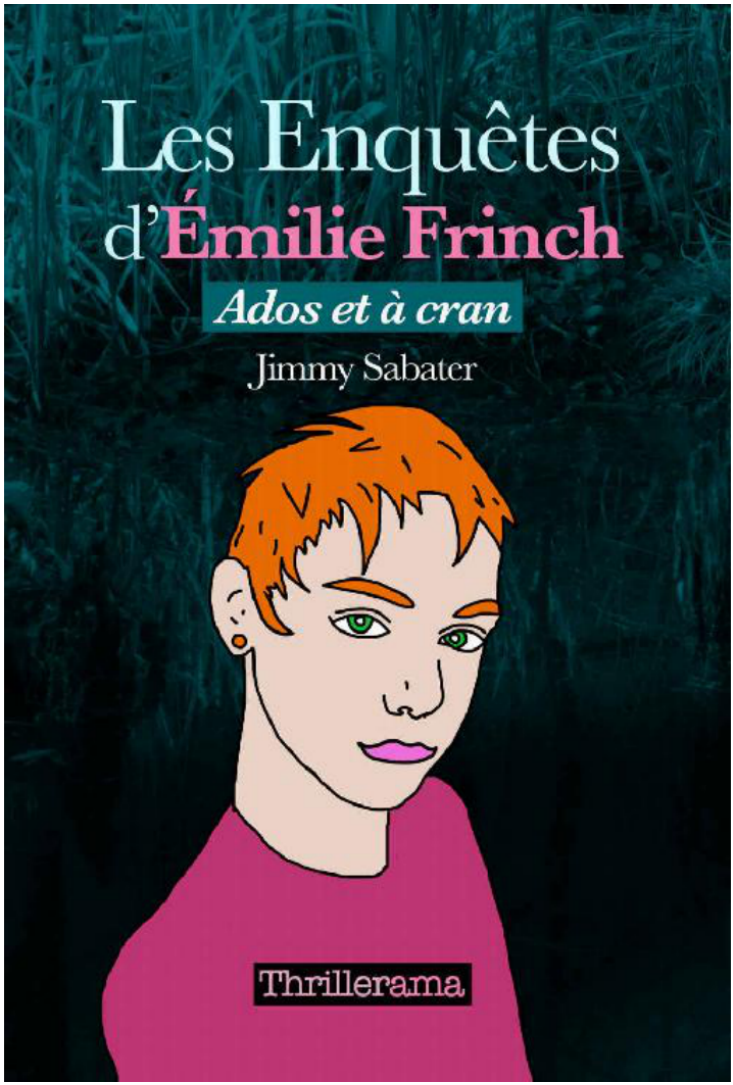
Les Enquêtes d'Émilie Frinch

Ados et à cran

Jimmy Sabater

Thrillerama




Les Enquêtes
d'Émilie Frinch
Ados et à cran
Jimmy Sabater
Thrillerama

Jimmy Sabater

Les enquêtes d'Émilie Frinch

Ados et à crans

Code ISBN : 9781090414625
Marque éditoriale : Independently published

Jeudi 8 septembre

Tout à l'heure, Maman est rentrée de son travail pour se précipiter dans ma chambre tel un ouragan. J'étais allongée sur mon lit, les pieds nus collés contre le mur, dans la parfaite posture de la fille qui ne fait rien de sa vie. J'avais oublié de faire réchauffer le dîner et elle hurlait comme si j'étais sourde. À sa plus grande exaspération, je n'ai même pas tenté de me défendre. Je me suis levée sans un mot pour me traîner jusqu'à mon bureau avant d'ouvrir un livre de classe tout en soupirant.

La vérité, c'est qu'ils ont retrouvé le corps d'une fille de quatorze ans, en bordure du Marais des Verraq, hier matin. Je suis encore sous le coup. Cette ado était la fille de mes voisins qui la recherchaient depuis plus d'une semaine.

Je les avais aidés en postant des annonces assorties de photos un peu partout sur internet en espérant qu'on la reconnaîtrait. Au début, tout le monde a pensé à une fugue suite à un conflit entre son père et son petit copain. Mais non. Perrine Jourdan est morte sans qu'on ne sache pourquoi ni comment. Au collège, les élèves ont été choqués d'apprendre cette nouvelle. Personne ne sait ce qu'elle faisait là-bas. On peut comprendre qu'une touriste ou une passionnée de nature s'aventure dans ce marais par ignorance, mais pas quelqu'un du coin. Nous savons tous que l'épaisse végétation dissimule de profondes crevasses qui peuvent nous capturer avant de nous aspirer dans ces eaux sombres , profondes et dangereuses. Même les plantes alentour ne sont d'aucun recours, plus on se débat, plus le marais nous dévore. C'est la règle. Seule une aide extérieure venue de la terre ferme peut nous sortir de là. Si personne n'intervient, c'est la fin.

Je n'arrête pas de penser à Perrine, à ce qu'elle a pu ressentir au moment de mourir. Est-ce qu'elle était seule ? Est-ce qu'elle a souffert ? S'agit-il d'un accident ou d'un meurtre ?

Ce matin, avant de quitter le couloir de l'immeuble pour me rendre au collège, j'ai entendu des voix masculines provenant de chez la voisine. Comme dit Maman, « les murs sont en papier crépon. Quand tu parles dans les communs, tout le monde sait ce que tu racontes à tes copines ». Elle a raison. Mais dans la conversation d'à côté, le sujet était autrement plus grave et je suis trop curieuse pour ne pas avoir tendu l'oreille :

— Pourrions-nous voir le corps ? a demandé Madame Jourdan. Nous voudrions juste lui dire adieu…

— Ne vous infligez pas cette torture, Madame, lui a répondu une voix virile. Il vaut mieux que vous gardiez de Perrine une jolie image. L'identification ADN est catégorique. Sans marque de coup ou de résistance, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une noyade. Nous vous tiendrons au courant si nous avons des éléments nouveaux. Mais il vaut mieux vous faire

une raison. Courage !

Accroupie dans l'entrée, je faisais mine de chercher des affaires dans mon cartable quand la porte de Madame Jourdan s'est ouverte brusquement et que deux hommes sont sortis.

À voir son air plein d'assurance, le plus petit devait être le chef.

Une longue mèche noire raide descendait sur son front et il la rabattait continuellement derrière son oreille de façon nerveuse. Le plus grand, plutôt mignon, avait le visage fermé. Il m'a lancé un regard perçant, comme s'il me jugeait, et j'ai vu qu'il avait compris que j'étais en train de les épier. Je me suis aussitôt sentie rougir et j'ai quitté le couloir en deux temps trois mouvements, sans même les saluer.

Pauvre Perrine. C'est encore plus triste de savoir que les policiers ne croient pas à une mauvaise rencontre. Cette fille n'était pas vraiment une amie. On se parlait souvent parce qu'elle habitait à côté et que nous avions presque le même âge, mais nous n'échangions pas de réelles confidences. Cela n'était pas nécessaire. Nos mères passaient suffisamment de temps à comparer leurs ados respectives. J'ai surpris plus d'une conversation où Maman cherchait la situation la plus cocasse à rapporter à sa consœur, comme si elles étaient des anthropologues et nous, des animaux de laboratoires. C'est le genre de situation que nous impose la dépendance aux adultes. Il faut être patiente jusqu'au jour béni où je serai majeure et enfin libre, c'est tout.

Au collège, Mélodie m'a raconté que Perrine sortait avec Alban Zbornak, un troisième très grand. Selon elle, un mercredi après-midi, le père de Perrine les aurait surpris en train de s'embrasser dans sa chambre et il aurait viré Alban sur-le-champ, un coup de pied au derrière en prime. Depuis cet incident, les deux ados ne se voyaient quasiment plus. Évidemment, même si elle avait été désespérée, Perrine ne se serait jamais suicidée et certainement pas au bord du Marais. Cela me semble la plus impensable de toutes les hypothèses. Je suis certaine qu'elle n'était pas seule à ce moment-là. Je veux dire que je suis persuadée qu'elle a été assassinée. Ce n'est pas possible autrement.

Vendredi 9 septembre

J'ai de nouveau passé la soirée toute seule. Je sais bien qu'à quinze ans je n'ai plus besoin de nounou, mais tout de même. Ce n'est pas marrant de dîner accompagnée d'un plateau-repas devant la télé, trois soirs par semaine. Il y a bien Moka, le chat que Maman a « sauvé de la mort », mais il ne m'aime pas. Depuis son arrivée, il me lance de drôles de regards. Il m'évite, se tient à distance, s'enfuit dès que je m'approche de son périmètre d'espace vital. Peut-être que j'ai une aura dont les chats se méfient. C'est vrai, il y a des personnes que les animaux adorent dès le premier contact. Malheureusement, pas moi. Mais je préfère plaire aux humains. Sans être la fille la plus populaire du collège, j'ai pas mal de copains. Il faut dire que je ne répète rien de ce que l'on me raconte, alors les gens me font plus facilement confiance.

Ma meilleure amie s'appelle Wendy. Nous sommes comme deux sœurs. Elle est intelligente, intéressante, ouverte, charmante, sensible, originale. L'ennui c'est que Wendy habite Reudor, de l'autre côté de la ville, et qu'on ne peut se voir qu'au collège. Heureusement, il y a Messenger. Nous sommes comme deux folles à nous raconter n'importe quoi pendant des heures. Parfois on allume nos caméras tout en faisant nos devoirs et nous échangeons tous les ragots du collège. Oui, de vraies folles. Mais on s'amuse bien. Maman dit que toutes nos conversations sont enregistrées sur des serveurs et qu'un jour elles referont surface. Elle est complètement parano et croit que les grimaces que Wendy fait devant sa caméra peuvent intéresser quelqu'un à l'autre bout du monde.

Aujourd'hui en classe, un nouveau est arrivé. Il s'appelle Alexandre et il est super-mignon. Évidemment toutes les filles l'ont dans le collimateur. Il s'est installé près d'une fenêtre et un rayon de soleil l'a illuminé, comme si c'était un ange. Il a des cheveux blonds tout ébouriffés, un polo et un short de tennis, des baskets et des chaussettes, le tout parfaitement blanc. Sa peau est légèrement dorée sous les petits poils clairs de ses jambes. À la récré, c'est Antoine qui est allé le trouver le premier, au grand désespoir de Sarah et de sa bande qui partageaient les mêmes intentions. Antoine a essayé de capter son attention en lui montrant des vidéos sur son portable, mais Alexandre n'a pas semblé intéressé. Il est reparti vers l'allée de peupliers, les mains dans les poches, avec l'air de très bien supporter sa solitude. Intriguée, je me suis renseignée auprès des garçons à qui il n'a pas prononcé un mot de toute la journée. Eux aussi ont trouvé cela bizarre de la part d'un garçon de notre âge. C'est fou comme on peut s'intéresser à ceux qui cachent quelque chose, alors qu'on ne trouve aucun intérêt à celles et à ceux qui se livrent sans aucun filtre.

Maman est rentrée à vingt-trois heures dix-sept en faisant sa tête d'enterrement :

— Tu n'es pas encore couchée ? m'a-t-elle demandée d'un ton contrarié.

— On est vendredi soir, Maman ! Tu t'es bien amusée ? l'ai-je coupé pour détourner l'attention.

J'ai tout de suite senti qu'elle allait me lancer un bobard sans chercher un instant à trouver quelque chose de crédible.

— Oh ! Tu sais, c'était un dîner dans un restaurant chinois avec mes anciennes collègues du bureau… Rien de spécial…

— C'est amusant, lui ai-je aussitôt répondu avec mon petit air espiègle, tu m'as déjà raconté la même chose, avant-hier. Il faut te renouveler ma petite Maman chérie !

Elle m'a lancé un regard furieux et a presque jeté son sac à main sur la table de la cuisine en soupirant.

— Ça suffit ! Je n'ai pas de comptes à rendre à une gamine de quinze ans ! Alors maintenant va faire ta toilette et couche-toi. Je ne veux plus t'entendre ! Demain matin il va encore falloir une grue pour te tirer du lit !

— Je n'ai été en retard qu'une seule fois, depuis la rentrée, me suis-je révoltée. Et encore, c'est le bus qui n'avançait pas à cause des inondations ! Je n'ai pas école, demain…

— Tais-toi et fiche le camp ! a-t-elle fini par crier, sans autre argument, à bout de nerfs.

Pendant qu'elle pestait dans la salle de bains, je me suis rendue dans ma chambre pour écrire ce journal sur ma tablette. Maman n'a pas besoin de faire tant de mystères. La vérité, je la connais. Un jour, lorsque j'étais petite, elle a posé ses mains de chaque côté de mon menton en prenant un air solennel :

— Tu sais, ma chérie, un jour je referai ma vie. Ça ne sera pas avec Papa, mais je tomberai amoureuse d'un homme et nous formerons une nouvelle famille. Et moi, je serai toujours ta Maman, quoi qu'il arrive, parce que je t'aime !

Elle s'était relevée avant de poursuivre, se parlant à elle-même, comme si je ne l'entendais plus :

— Remarque, je dis ça, mais au train où vont les choses, vous allez voir que tu seras mariée avant moi…

Maman n'avait pas tout à fait tort. Les années défilaient comme des gifles, j'atteignais mes quinze printemps et personne ne partageait sa vie, à part un chat rebelle et moi qui la rappelait à la réalité des choses. Côté cœur, c'était morne plaine.

La vérité c'est qu'à coups de Meetic et autres soirées débiles de speed dating, elle cherchait désespérément un homme pour rompre sa solitude de femme. Elle considérait que tous nos problèmes provenaient de l'absence d'un mâle (autre que Moka) à la maison. Comment j'en étais si persuadée ? Simplement parce que j'ai commencé à enquêter sur Maman, il y a déjà pas mal d'années.

J'ai toujours été forte à ce petit jeu-là.

J'ai été la première à percer le secret de Papa. Je me souviendrai toujours de son regard mêlant terreur et tristesse, lorsque j e l' ai découvert.

Évidemment, je n'ai rien dit à personne. Si j'ai le don de découvrir ce que cachent les autres, je sais aussi rester à ma place. C'est la seule condition pour qu'ils continuent à me faire confiance. Et si Maman a tendance à me considérer comme un animal de laboratoire, elle oublie parfois que je lis en elle et en Papa comme dans un livre. Et leur histoire est tout ce qu'il y a de plus original.

Samedi 10 septembre

Hier soir, pendant que je descendais la poubelle dans le local situé à côté de l'escalier menant à la cave, Moka a profité de la porte ouverte pour s'évader. C'est à croire que l'appartement est pour lui un camp de concentration, alors que sa vie consiste simplement à manger, dormir et épier mes moindres faits et gestes comme s'il était un espion à la charge de Maman. Mais pendant que je me débarrassais de mon sac dans un bac de recyclage, j'ai entendu quelqu'un faire tomber quelque chose sur la moquette des escaliers. Une voix inconnue masculine a dit : « Bordel ! » d'un ton excédé avant de ramasser l'objet et de dévaler les marches à toute vitesse. Comme son timbre viril si inhabituel m'avait effrayée, je suis restée cachée dans l'encadrement de la porte. Mais je l'ai bien reconnu. Ce grand homme plutôt soigné d'une trentaine d'années était l'un des deux policiers sortis de chez Perrine, la veille. Ce flic m'avait fusillée du regard quand il avait découvert que je l'espionnais. Les cheveux blonds, l'allure sportive, vêtu d'un jeans et d'un blouson en cuir noir, il avait l'air préoccupé. Comme il pleuvait à l'extérieur, j'ai attendu qu'il reparte pour remonter l'escalier et découvrir où s'arrêtaient ses pas. J'ai caressé la moquette pour déceler que les traces d'humidité prenaient fin au second étage, devant la porte de Madame Abramovici. Qu'est-ce que ce flic était venu faire chez elle, à près de vingt et une heures ? L'interroger à propos de la disparition de Perrine ? Pourquoi s'était-il enfui au pas de course, comme un voleur ?

Je redescendais à notre appartement, le chat dans les bras, quand j'ai entendu de nouveaux bruits provenant du couloir. Je suis vite rentrée chez moi pour repousser la porte discrètement. Mais dans l'entrebâillement, j'ai vu quelqu'un équipé de gants, d'un chiffon et d'une bouteille d'alcool ménager se diriger aux étages supérieurs. J'étais tellement surprise que j'ai fait claquer la porte d'entrée. Soit je me faisais un film, soit il se passait quelque chose d'anormal au-dessus de chez nous.

Maman regardait la télévision et je n'ai pas osé lui faire part de ce que je venais de voir. Moka sous le bras, je suis retournée dans ma chambre où Wendy avait tenté de me joindre à plusieurs reprises via ma tablette :

— Tu es vraiment cinglée, ma pauvre Émilie, m'a-t-elle déclaré après ces confidences. Tu devrais arrêter les romans à suspense, ils déteignent sur toi. Elle s'est regardée sur l'écran de son ordinateur en faisant une "duck face". Tu me trouves comment, physiquement ? m'a-t-elle demandée comme si cela av ait un quelconque intérêt.

Wendy était une petite brune plutôt jolie, mais qui ne faisait pas d'efforts surhumains, comme d'autres filles de la classe, pour ressembler à une youtubeuse ou une star d e la télé .

— Ça va, lui ai-je répondu. Franchement, il y a pire, même quand tu fais ta moue de canard botoxé. Tu veux une note de zéro à dix ? Alors deux ! ai-je dit avant d'éclater de rire.

— Je te remercie pour les compliments. Au moins je suis certaine qu'ils sont sincères, a-t-elle lancé avant de me faire une vilaine grimace. Je m'appelle Wendy Zagadon et je suis laiiiide ! Bouh ! Personne ne veut de moiiiii…

Maman a fait irruption dans ma chambre au moment où je riais à nouveau.

— Ça te dirait du pop-corn avec de la délicieuse glace à la vanille aux noix de pécan ? m'a-t-elle demandé.

— Beurk ! lui ai-je répondu. Pourquoi pas une choucroute, tant que tu y es ?

Maman a disparu presque aussi promptement, sans doute vexée que je ne partage pas avec elle sa crise de boulimie.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'a demandé Wendy qui continuait à peaufiner ses poses de starlette devant sa webcam.

— Non, rien. C'est juste ma mère. Elle essaie de combler son manque affectif en s'empiffrant de sucre. C'est classique. J'ai vu une émission là-dessus. Tu vas à l'enterrement de Perrine, lundi ?

— Oh ! Non, ça ne va pas ? a-t-elle protesté. Pourquoi pas dans une morgue, tant que tu y es ! C'est trop flippant !

— Je te comprends, ai-je répondu. Maman pense que c'est un million de fois plus atroce pour ses parents. Tu imagines si en plus il n'y avait personne à la cérémonie ? Moi j'irai, rien que pour ça.

— Bon, OK, a continué Wendy d'un air royal. Mais je risque de pleurer comme une madeleine, c'est sûr.

Son portable a sonné et comme c'était son père, nous avons déconnecté sans plus de commentaire. Je suis ensuite allée voir Maman qui digérait son gueuleton avec sa mine coupable. Elle lisait l'un de ses romans sentimentaux, allongée sur le canapé en mode zen, dans son pantalon de jogging et son sweater gris acheté à Disneyland, entourée de photophores et de son brûle-parfum diffusant du patchouli.

— Il reste de la glace ? ai-je demandé, presque par solidarité, sans en avoir vraiment envie.

Elle a levé les yeux vers moi, l'espace d'un instant :

— Bien sûr, ma petite chérie, m'a-t-elle répondu. Mais ne te sens pas obligée de m'imiter, s'est-elle reprise. Tu es jolie, Émilie, tu as toute la vie devant toi pour te laisser aller.

Ce qui est bien parfois, avec Maman, c'est qu'on a même plus besoin de mots pour se comprendre.

Je suis dans mon lit et je vais reprendre ma lecture de « Nos étoiles contraires » tout en écoutant Petit Biscuit que j'adore.

Dimanche 11 septembre

Maman m'a de nouveau pris la tête ce matin à propos des tâches ménagères. Elle estime qu'à quinze ans, je devrais faire mon lit, repasser mon linge, étendre les lessives et passer l'aspirateur. Deux mille ans de lutte féministe et voilà mon héritage ! À ce train-là pourquoi ne pas repeindre les plafonds et changer le carrelage de la salle de bains ? Mais dans le fond Maman n'a pas complètement tort. Elle travaille comme une malade pour un salaire qui lui permet à peine de payer les factures, d'acheter la nourriture et de m'élever décemment, bien que je lui coûte beaucoup moins cher que certaines de mes copines. Si je l'aidais un peu, je rendrais peut-être sa vie moins difficile. Mais je prépare souvent le dîner, je lave la vaisselle, je passe aussi parfois l'aspirateur dans ma chambre. Elle était énervée et il lui fallait quelqu'un sur qui déverser toute son animosité : ça tombait bien, j'étais là ! .

À midi, nous avons déjeuné chez Claire, ma tante du côté maternel. Elle habite une maison de maître avec une belle véranda et un grand jardin dans un petit village paysan au nord de Mortevor. C'est la première fois que nous y allions en deux ans. Depuis qu'elle a arrêté de boire, Claire est franchement devenue très sympa. Elle ne fait rien de spécial pour s'arranger. Cependant, même sans maquillage, avec un simple jeans, un tee-shirt noir et un gilet gris, elle est jolie. Claire a de longs et superbes cheveux bouclés noirs. Elle partage avec Maman le fait que le temps ne semble pas avoir d'emprise sur son visage. Moi j'ai les cheveux roux vif comme des poils de renard au soleil. Par contre, j'ai les mêmes yeux expressifs et en amande que Maman et Claire. Malheureusement, je ne suis pas très grande pour mon âge. Je rêve de découvrir un aliment qui me permettrait d'avoir la taille et la silhouette d'une top-modèle, mais la glace aux noix de cajou de Maman n'a pas vraiment cet effet sur moi. Je grossis plus vite que je ne grandis. Et puis, j'ai la peau criblée de taches de rousseur, comme si j'avais bronzé sous une passoire aux trous minuscules serrés. Quand j'étais petite, les filles de l'école me donnaient toutes sortes de surnoms méchants à cause de cette rousseur. Dès que je n'étais pas d'accord, on me traitait de "sale roukmout", de carotte et même d'albinos. Cela me faisait mal au cœur d'être ainsi rejetée pour quelque chose que je n'avais pas choisi. Les enfants sont cruels, mais je ne me suis jamais laissée faire. C'est ça qui compte.

Claire nous a présenté sa compagne qui est tout à fait son opposée. Martine est vieille, grosse, lente, mais tirée à quatre épingles, avec un air strict qui ne donne pas du tout envie de se confier à elle. Je préfère nettement Claire qui confectionne des bijoux fantaisie et les vend plutôt chers sur les marchés ou sur les plages du sud de la France. Elle aime surtout la vie en plein air, le contact avec les gens, les animaux, mais aussi les livres d'art. C'est une artiste née. Sa maison est pleine de ses peintures, sculptures, meubles personnalisés

et autres créations inattendues. Elle m'a offert un joli bracelet en sequins multicolores. Je l'adore même s'il fait du bruit à chacun de mes gestes.

En rentrant, j'ai croisé Corentin, un voisin avec qui je partage pas mal de temps. Lui aussi, il s'ennuie grave les dimanches à Mortevor, où il n'y a pas grand-chose à faire pour les jeunes. Ses parents étaient partis visiter un appartement et nous nous sommes d'abord installés dans le canapé du salon. Corentin s'est assis devant le synthé de son père et il a joué du piano comme un pro pendant que je jetais un œil sur Facebook.

Je suis aussitôt tombée sur une vidéo horrible de singes qu'on forçait à respirer des gaz de pots d'échappement. Les pauvres bêtes faisaient pitié à voir. J'ai aussitôt commenté : « *Un homme qui ne respecte ni les hommes, ni les animaux, n'est pas un animal, c'est un monstre !* »

J'ai ensuite regardé les dernières salades des filles de ma classe. Cette petite peste de Sarah a posté une photo d'Alexandre prise à son insu, de dos, au milieu de la cour du collège avec la mention « *Je parie que je vais être la première à sortir avec lui* ». Il y avait évidemment quarante commentaires des plus douteux avec les pronostics fantaisistes de la part des filles de sa bande. Elles se comportent comme des ogresses assoiffées de romance. Entre leurs griffes, Alexandre ne fera sans doute pas long feu. Elles l'ont surnommé *« Nadal »* à cause de son look de tennisman.

Quand le verrou de la porte d'entrée a cliqué, nous nous sommes levés précipitamment comme si nous étions coupables de quelque chose. Le père de Corentin nous a vus et il a rougi en imaginant probablement qu'il venait d'interrompre un moment de béatitude sentimentale. N'importe quoi. Mais Corentin est aussitôt allé chercher des cocas et nous nous sommes rendus dans sa chambre où il s'est tourné vers son bureau :

— Tu as vu cet article sur la Gruve dont tout le monde parle en ce moment ? m'a-t-il demandé.

— La quoi ?

Il a tourné son écran vers moi pour lire l'article à voix haute :

— La Gruve revient-elle hanter Mortevor ?

Selon une légende moyenâgeuse, Mortevor serait construite sur des marais appartenant jadis à des sorcières. Les paysans y cultivaient une terre fertile, l'eau coulait en abondance et la forêt recelait de gibiers et de bois utile pour construire et chauffer leurs maisons. Après plusieurs générations de paix et de prospérité, le village se développa et on chassa les sorcières les unes après les autres. On ne leur laissa pas grand choix. Soit elles fuyaient, soit on les conduisait au bûcher. Lorsque la dernière fut disparue, les villageois organisèrent un bal où l'on mangea de la viande et but du vin tout en dansant autour d'un grand feu où on brûla une fausse sorcière faite de vieux vêtements et de paille. Mais avant de disparaître, les femmes bannies avaient laissé derrière elles la Gruve, créature mi-femme, mi-plante, qui vivait au fond des marais. Vêtue d'un lourd manteau cousu d'algues et de résidus marécageux, elle errait dans le brouillard des marais à la tombée de la nuit.

Lors de cette grande fête, les rires, la musique et les cris de bonheur réveillèrent la Gruve. La créature traversa le village sous les yeux terrorisés des paysans et, sans prononcer un mot, s'empara d'une imprudente jeune fille qui passait sur son chemin. Cette année-là, elle vint à trois reprises et à chaque fois, la Gruve enleva une jeune vierge pour l'immerger avec elle dans les eaux insondables du Marais des Verraq. On retrouva leurs corps quelque temps plus tard, sans blessure, ni marque de coup, mais sans vie. La Gruve aspirait l'âme de ses victimes en leur donnant un baiser mortel. On dit que ce rituel répété depuis des siècles lui permet de vivre éternellement. Un chercheur de l'université de Meridiart a mis en évidence que ce culte se déroulait tous les soixante-dix ans. Il a trouvé des traces de trois adolescentes mortes noyées dans les marais à intervalle presque métronomique. Les disparitions surviennent toujours à l'approche de l'automne et sur une période de quelques semaines. Si ce scientifique a publié cet article, c'est justement pour avertir la population que nous sommes dans l'une des années où la Gruve devrait réapparaître.

Corentin s'est tourné vers moi comme s'il venait de faire une découverte magistrale :

— Tu vois ! Cette histoire coïncide exactement avec la mort de Perrine ! Peut-être que de nouvelles adolescentes ont été tuées et que nous ne le savons même pas !

— Tu crois à ces légendes ? ai-je demandé en rallumant mon téléphone. Cela m'étonne de toi.

— Pourquoi pas, a-t-il répondu avant de me rejoindre avec son Coca sur le lit. Je te rappelle qu'ils n'ont trouvé aucune trace de défense de la part de Perrine, pas de marque, rien. Normalement quand on se débat, on se retrouve avec des griffures ou des bleus. Imagine que tu ne noies. Tu vas essayer de te raccrocher à des plantes, des branches, des cailloux, quelque chose ! On ne coule comme ça dans l'eau glacée sans rien faire. Ça laisse forcément des traces !

— Justement, je ne crois qu'à ce que je vois. Si des êtres mi-femme mi-plante existaient, ça se saurait ! Pourquoi pas des vampires, des loups-garous ou Godzilla, tant que tu y es ?

— Dis plutôt que tu préfères garder tes œillères et te limiter à ce que rapportent les journaux traditionnels, c'est plus facile. Je ne prétends pas que la Gruve est réelle, mais qu'il y a peut-être un rapport entre cette légende et la mort de Perrine.

— Et alors ? Que voudrais-tu faire ?

— On sait que la Gruve sort du brouillard à la tombée de la nuit et que le soleil se couche en fin d'après-midi, en cette saison. Il n'y aurait qu'à le vérifier nous-mêmes en nous rendant sur place avec des caméras. Nous serions tout de suite fixés.

— Ah ? Quelle drôle d'idée ! Pourquoi sortirait-elle justement à ce moment-là. Et puis je me demande bien comment tu vas convaincre quelqu'un

de t'accompagner.

— Les gens ne sont pas tous flippés à la première occase, m'a-t-il lancé avec un air de défi dans le regard. On ne risque pas grand-chose. Il suffit de bien nous préparer, en emportant des lampes torches, des caméras et des téléphones portables. Nous avons besoin de jeunes vierges pour l'attirer, c'est comme ça qu'elle viendra. Si la Gruve apparaît, il ne nous restera plus qu'à prouver que c'est elle qui a assassiné Perrine. Ce n'est ni compliqué, ni dangereux. Pense un peu à elle, a-t-il terminé en montrant le portrait de l'avis de recherche de la pauvre Perrine sur internet.

J'ai un peu hésité, mais Corentin semblait tellement convaincu par cette histoire et il était si sympa avec moi, que j'ai décidé de lui apporter mon soutien.

— Je vais sans doute le regretter, ai-je repris, mais je veux bien venir avec toi, s'il y a d'autres personnes. J'ai tout de même beaucoup de points communs avec les victimes de la Gruve.

Son visage s'est éclairé :

— Merci, Émilie. Perrine serait heureuse de savoir que tu ne laisses pas tomber son affaire et que tu veux découvrir avec moi comment elle est réellement morte !

***

En rentrant à la maison, j'avais envie de manger quelque chose de bon et ma gourmandise m'a suffisamment motivée pour que je prépare un roulé à la confiture de fraises. Après la cuisson, la cuisine embaumait un délicieux parfum et j'étais impatiente de goûter à mon œuvre jusqu'à ce que Maman arrive :

— Tu ne vas pas manger du gâteau maintenant ? On dîne dans moins d'une heure ! s'est-elle écriée en déplaçant mon gâteau comme si j'étais un ogre et qu'il fallait immédiatement l'éloigner de ma vue. Claire et Martine nous ont préparé une soupe à base de légumes bio de leur jardin. Tu vas te régaler !

Beurk, ai-je pensé, pourquoi pas de la sciure au vinaigre, tant qu'on y est.

— Tu devrais aller porter un petit tupperware à Madame Abramovici, pour une fois qu'on a quelque chose d'élaboré à échanger contre les bons petits plats qu'elle nous donne de temps en temps, a-t-elle dit en joignant le geste à la parole.

Je n'avais pas tellement envie de le faire, mais pour éviter de nouvelles disputes, je me suis rendue au second étage. J'ai sonné à de multiples reprises, mais la porte est demeurée close.

Je suis maintenant dans ma chambre après avoir mangé l'horrible soupe et m'être récompensée par une copieuse portion de mon délicieux roulé à la fraise.

Ce soir j'ai terminé « Voyage en Arcturus », un roman d'anticipation où David Lindsay a réinventé le moindre détail d'un monde imaginaire. Tout y passe, de la flore à la faune en passant par les rites. Ce qui m'a le plus

impressionnée, c'est que l'auteur a publié ce roman pour la première fois en 1920. Quelle imagination quand on pense qu'à l'époque, les gens prenaient à peine l'avion !

J'ai mes périodes pour la lecture, mais j'essaie de ne pas me cantonner à un style. Parfois, quand j'ai épuisé tous mes stocks de lectures, je pioche dans les romans sentimentaux de Maman. C'est toujours un peu la même histoire, la pauvre fille seule et désespérée qui tombe sur un beau sportif qui a une fortune cachée où une ex-femme jalouse qui va les empêcher de s'aimer. J'aime autant lire de la science-fiction, c'est souvent plus réaliste. Il est tard et demain risque d'être une rude journée.

Bonne nuit, mon petit journal.

Lundi 12 septembre

Ce matin Maman a rédigé un billet d'excuse pour que je puisse me rendre à l'enterrement de Perrine avec Wendy. À ma grande surprise, l'église était comble, me donnant le sentiment qu'elle avait des quantités d'amis que je ne soupçonnais même pas. Je la voyais souvent seule et ses parents ne recevaient que rarement.

La cérémonie était un peu longue, car de nombreuses personnes avaient décidé de lui rendre un ultime hommage.

— Tu as vu ? m'a chuchoté Wendy, Alban Zbornak, le petit copain de Perrine est juste derrière nous.

J'ai essayé de lui faire comprendre par une petite grimace que ce n'était pas le moment pour faire des commentaires, mais elle s'est tournée à nouveau et a manqué de pouffer de rire.

— Arrête ! lui ai-je dit d'un ton ferme. Tu me fous la honte !

— Mais il y a un grand type au fond qui sourit, l'air benêt, il est dingue ou quoi ?

Je me suis retournée à mon tour pour découvrir à qui elle faisait référence. Il s'agissait d'un jeune qui avait quelques années de plus que nous, mais qui, en véritable attardé, s'était incrusté en maternelle assez longtemps pour qu'il se retrouve dans ma classe avant d'être officiellement reconnu comme déficient mental :

— Ne te moque pas de lui, ai-je continué, c'est Louis, un handicapé, ce n'est pas de sa faute. Il est comme ça et…

Ma voisine de gauche, une vieille dame rousse qui empestait le parfum, a brusquement attrapé mon bras :

— Voulez-vous bien vous taire, jeunes filles mal élevées. C'est un enterrement, pas une cour de récréation ! Vous raconterez vos histoires et vous ricanerez dehors !

J'étais hypervexée d'être ainsi remise à ma place alors que j'étais justement en train d'essayer de calmer Wendy. Évidemment, cette dernière n'a même pas remarqué que je venais de me faire agresser à cause d'elle.

À la fin de la cérémonie, la prof de français nous a fait comprendre qu'il était temps de reprendre les cours et que nous n'avions rien à faire à la mise en terre. Nous ignorions que ce rituel était davantage réservé au cercle familial ou aux proches. Nous nous sommes donc rendues au collège à pied. Il faisait un froid de canard. À Mortevar, il y a seulement deux saisons, l'été qui dure trois mois et l'automne qui s'étend sur les 9 restant. En chemin, Wendy m'a parlé d'un groupe d'ados de près de cinquante mille membres sur lequel elle s'est inscrite sur Facebook. Les jeunes publient des selfies et demandent l'avis des autres qui ne prennent pas de gants pour commenter « moche », « poubelle », « mort de rire ». Les garçons dévoilent leurs biceps, leurs

abdominaux et les filles montrent le stade d'évolution de leur poitrine ou leurs fesses, selon leur niveau d'impudeur. Elle m'a expliqué que certains parlaient ouvertement de leurs addictions aux drogues ou à l'alcool. Des filles de douze ans, maquillées à outrance, jouent les aguicheuses en proposant des « live » où tout est permis. J'étais un peu choquée et après que Wendy m'ait étalé ce festival de débauche virtuelle, je n'avais qu'une idée en tête, m'inscrire sur ce groupe et juger de son degré de décadence par moi-même.

En arrivant dans la cour du collège, le brouillard s'était épaissi comme si le jour avait finalement renoncé à se lever. Dans la salle d'anglais, j'ai instinctivement parcouru les élèves du regard pour retrouver le bel Alexandre qui portait exactement le même short et le même polo blanc que la veille. Je me suis dit qu'il avait bien du courage de garder les jambes et les bras nus par un temps si frisquet. Une fois encore, il est demeuré distant, se contentant de copier les cours, sans jamais intervenir ou s'intéresser à qui que ce soit. Autant Alexandre m'intriguait que je commençais à le juger limité et agaçant avec son comportement de premier de la classe.

Le soir venu, j'ai pris le bus pour rentrer. En apercevant une voiture de police garée au pied de notre immeuble avec les gyrophares allumés, j'étais loin de me douter de ce qui se passait.

Je me croyais seule à la maison et je commençais mes devoirs sur la table de la cuisine, tout en finissant la glace aux noix de pécan, lorsque Maman m'a rejointe, en larmes :

— Madame Abramovici est morte, m'a-t-elle aussitôt déclarée tout en essuyant son rimmel avec un mouchoir en papier déjà bien usagé. J'étais étonnée que ses volets ne soient pas ouverts, depuis vendredi soir… J'ai pensé qu'elle était malade ou qu'elle ne voulait voir personne, avec son caractère soupe au lait…

— Voilà pourquoi elle n'a pas répondu lorsque je lui ai apporté l e tupperware , hier soir. De quoi est-elle morte ? ai-je demandé.

— Elle a fait une attaque, m'a répondu Maman en me reprenant la cuillère des mains pour se couper un bon morceau de glace et l'engloutir comme pour étouffer ses pleurs.

Tout en regardant manger Maman avec ses yeux aux contours baveux, j'ai pensé au policier qui s'était rendu chez Madame Abramovici, vendredi soir. Cette visite avait-elle un rapport avec la mort brusque de la vieille dame ? Je n'ai pas osé en parler à Maman, après que Wendy se soit moqué de moi et m'ait traité de « parano ». D'ailleurs j'étais contente de n'avoir rien dit quand on a sonné à la porte une heure plus tard. C'était justement le policier que j'avais vu sortir de chez la mère de Perrine. Il ne m'a pas remarquée et je me suis éclipsée tandis qu'il bavardait avec Maman des deux décès dans notre immeuble en l'espace de quelques jours. Vivre ici commençait à devenir flippant. Je n'étais plus étonnée que les parents de Corentin cherchent à quitter le quartier. Le policier s'est un peu attardé et j'ai remarqué, à travers les intonations de leurs voix, qu'ils avaient dévié de sujets de conversation

puisqu'ils plaisantaient et que je les entendais rire depuis le salon.

Lorsque je me suis rendue à la cuisine, la faim au ventre, il était peut-être vingt heures. Les deux adultes ont fini par me rejoindre. L'adjoint du commissaire, avec son sourire jusqu'aux oreilles, avait tout l'air d'un beau gosse pris en flagrant délit de numéro de charme. Évidemment Maman était déjà conquise et ne manquait pas de se montrer pleine d'assurance face à lui :

— Voilà ma vedette, Émilie.

J'ai scruté l'homme qui m'a alors lancé un regard perçant, tout à fait à l'opposé de l'air sympa qu'il affichait devant Maman. Ses yeux signifiaient « Je sais exactement ce que tu manigances, Émilie Frinch ». Il m'a tellement troublée que j'en ai perdu tous mes moyens et j'ai laissé tomber par terre le plateau en métal que je voulais rentrer dans le four. Maman a réalisé que j'étais impressionnée et elle s'est aussitôt baissée pour ramasser la pizza surgelée dure comme du bois et son récipient. Le sourire du commissaire adjoint s'est effacé et j'ai bien compris qu'il jouait la comédie et ne pouvait pas me voir en peinture. Il s'est tourné vers Maman avant de reprendre son attitude charmeuse :

— Vous voulez que je vous aide à vous relever ? lui a-t-il demandé d'une voix se voulant rassurante mais hypocrite .

— Non, merci, a répondu l'intéressée en se redressant d'un bond souple. Émilie, est-ce que tu sais des choses à propos de la disparition de Perrine ? Il y a une enquête, alors autant te confier à Léonard… Enfin, le commissaire adjoint… Les ados sont si cachottiers, peut-être qu'elle t'a signalé quelque chose ?

J'ai dévisagé un instant le commissaire adjoint. Évidemment, il attendait avec impatience que je mâche son travail. J'aurais très bien pu le surprendre en lui avouant que je l'avais vu vendredi soir dans la cage d'escalier avec un chiffon et une bouteille d'alcool ménager en train de monter à l'étage. Mais je n'étais pas aussi naïve.

— Je… Je ne sais rien, ai-je balbutié pour me débarrasser de cet interrogatoire. La pauvre… Pauvre Perrine…

J'ai observé Léonard et son visage devenu rayonnant, presque bienveillant, et j'ai commencé à me demander si j'avais des hallucinations. J'aurais pu lui parler du père de Perrine qui avait viré Alban Zbornak de chez lui d'un coup de pompe, mais il savait sans doute déjà cela.

— Si tu entends parler de quelque chose, n'hésite pas à venir me le rapporter, a-t-il répété, avant de se tourner vers Maman et de lui adresser un nouveau sourire. Je crois que nous aurons très vite l'occasion de nous revoir…

Je n'ai pas tout de suite mesuré ce que cela signifiait et lorsqu'il est parti, Maman est revenue vers moi, les yeux brillants de mille feux. Elle en tenait enfin un :

— Alors qu'est-ce que tu en penses ? Séduisant, n'est-ce pas ? Il est divorcé, lui aussi…

J'allais lui répondre qu'il ne m'inspirait pas confiance, que j'étais persuadée de l'avoir vu sortir de chez Madame Abramovici vendredi soir quelques heures avant sa mort.

— Ce n'est pas mon style, ai-je répondu à Maman, comme pour lui rappeler que j'étais en âge de sortir avec un garçon.

— Je l'ai invité à dîner demain soir, a-t-elle poursuivi, comme si elle ne m'entendait pas. Je ferai quelque chose de simple à dîner. Tu verras, Émilie, tu l'apprécieras. Il est véritablement adorable. J'ai un bon feeling pour lui.

Après avoir dîné une pizza surgelée, je me suis rendue dans ma chambre où j'ai allumé Messenger pour bavarder avec Wendy :

— Ce type me terrorise, me suis-je confiée. Il n'est pas clair. Quelque chose en lui est malsain. Et voilà que Maman tombe sous son charme. L'horreur intégrale !

— Tu as vu qu'Alexandre portait les mêmes vêtements depuis qu'il est arrivé ? m'a coupé Wendy qui ne devait pas avoir écouté un mot de ce que je venais de prononcer. C'est tout de même bizarre, tu ne trouves pas ?

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut faire ? lui ai-je rétorqué. Tant qu'il est propre…

— Je sais, mais il y a des filles qui racontent qu'il n'a pas assez d'argent pour se payer des fringues de rechange et que c'est un « cassosse ».

J'ai soupiré avant de refermer mon agenda, consciente que je n'arriverais pas à me concentrer sur mon travail scolaire :

— C'est à celle qui inventera le plus gros bobard pour faire son intéressante, ai-je dit. L'autre jour sur Facebook elles pariaient à celle qui parviendrait à sortir la première avec lui. Elles ne se rendent même plus compte qu'elles sont simplement bêtes et méchantes… Je pourrais peut-être lui filer des fringues de mon frère, pour le dépanner. Il en a plein l'armoire et il ne s'en sert pas !

— Ton frère ? Tiens, c'est vrai, tu n'en parles jamais ! m'a reprise Wendy.

— Il habite avec mon père, enfin… Comme on savait que nos parents se feraient la guerre pour nous avoir, Clark et moi, nous nous sommes sacrifiés en allant chacun de notre côté. Il me manque. Mais les garçons préfèrent souvent leur père.

— Il a quel âge ?

— Mais enfin, Wendy ! Parfois je me demande à quoi ça sert de te parler pendant des heures, tu n'écoutes jamais rien ! Nous sommes des faux jumeaux, nous avons donc forcément le même âge ! Quinze ans ! Tu veux un dessin ?

— Ça va, t'énerve pas. Je ne l'ai jamais vu, c'est tout. D'ailleurs tu ne me parles pas plus de ton père. Il fait quoi dans la vie ?

— Écoute Wendy, ai-je lâché avec beaucoup de difficultés, je n'ai pas beaucoup de tabous, mais… Mais mon père… Mon père, c'en est un. Je veux dire que… J'ai… j'ai encore beaucoup de mal à me situer vis-à-vis de lui… Et…

Elle m'a regardée avec un air de déception, comme si elle pensait que j'étais en train de la trahir en lui inventant un bobard.

— C'est bon, pas la peine de te fatiguer, a-t-elle dit. On a toutes des trucs bizarres dans nos vies. Ma mère est bien un zombie. Elle est accro aux voyantes et elle prend des trucs pour dormir et des autres pour tenir debout… Je croyais juste que nous étions amies et que l'on ne se cachait rien du tout…

— Non, mais là, c'est vraiment très particulier, ai-je insisté, je ne sais même pas comment t'en parler…

— Oh ! Ça va, tu ne vas pas m'en faire un fromage de ton père. Je m'en fous. Bon, allez, bonne nuit !

Elle ne m'a même pas laissée le temps de lui répondre qu'elle s'était déconnectée. C'est seulement après que je me suis mise à pleurer.

Mardi 13 septembre

Dès que je suis arrivée au collège, ce matin, Wendy m'a parlé d'un type qui l'avait branchée sur son forum d'ados, hier soir. Elle semblait aussi excitée que si elle l'avait rencontré en vrai et qu'elle en était déjà presque amoureuse :

— Il a dix-sept ans, mais il fait plus mature, m'a-t-elle exposé. Il est beau et il travaille les week-ends dans le bar de son père dans le centre de Mortevor pour se faire un peu d'argent de poche. C'est dingue parce que sur internet on rencontre toujours des garçons qui vivent loin d'ici et lui, il est du coin. Et en plus il me plaît ! Il m'a proposé un « live » sur Facebook demain après-midi, histoire de faire connaissance. Tu ne trouves pas ça génial ?

Évidemment, j'ai fait mine de partager son enthousiasme. Mais en réalité, j'étais surtout contente qu'elle ne me pose plus de question à propos de mon père et qu'elle ne m'en veuille pas à cause de mes petites cachotteries.

Un peu plus tard, pendant le cours de math, la prof m'a mis la honte devant toute la classe :

— Dis ! Tu ne veux pas qu'on porte tous des gris-gris pour faire encore plus de bruit ? s'est-elle énervée.

Évidemment, tout le monde a éclaté de rire quand j'ai réalisé qu'elle s'adressait à moi et que les sequins de mon bracelet ont à nouveau tinté. Humiliée, je me suis sentie exclue pour le reste de l'heure et c'est ainsi que j'ai aperçu à travers les fenêtres un véhicule de police qui se garait devant les portes du collège. Deux flics ont traversé l'allée menant à l'administration et une dizaine de minutes plus tard, la proviseur a interrompu notre cours.

— Ne vous levez pas, a-t-elle dit en ouvrant la main, comme pour nous rappeler que nous étions supposés le faire. Qui est Alexandre Ventura ? a-t-elle poursuivi en parcourant les élèves masculins du regard.

Après un peu d'hésitation, le nouveau s'est levé et a scruté l'assemblée un peu gêné avant de me lancer un sourire désolé. J'étais si surprise par cette petite attention particulière, que je me suis mis à rougir devant les autres filles, dont Sarah, déjà verte de jalousie qui n'avait pas raté cette faveur. Alexandre a rangé ses affaires dans son cartable, l'air résigné, et il a emboîté le pas sur la proviseur qui a regardé la prof en haussant les sourcils comme si tous ces ennuis la dépassaient.

Le beau blond n'est revenu qu'en début d'après-midi, laissant planer le plus grand mystère autour de sa disparition au moment où la police faisait irruption dans l'établissement. Vivien est allé lui demander ce qui s'était passé, mais il lui aurait répondu « C'est pas tes oignons. » La sonnerie des cours menaçait de sonner quand j'ai rassemblé tout mon courage pour aller moi-même à sa rencontre :

— Alexandre, je voulais te dire que j'ai les cours de bio et de maths que tu

as manqués. Je peux te faire une photocopie avec l'imprimante de ma mère ce soir, si tu veux.

Son visage fermé a esquissé un petit sourire jovial et j'aurais presque sauté de joie tellement j'étais heureuse de ne pas me faire remballer. Il était si beau en souriant que j'aurais donné n'importe quoi pour qu'il recommence :

— C'est vrai ? m'a-t-il demandé aussi surpris par ma proposition que moi par sa réaction. Tu ferais ça pour moi ? Ce serait vachement sympa de ta part !

— Bien sûr, ai-je confirmé, étonnée qu'il soit si consciencieux. J'habite au Salençon, entre les marécages et l'usine de glaces. Si tu veux m'accompagner ce soir, je te les donnerai. C'est l'affaire de deux minutes.

Il a accepté d'un hochement de tête et je n'ai pas eu le temps de parler davantage avec lui puisque l'effroyable sonnerie a mis un terme à notre si agréable conversation. Pendant tout l'après-midi, je me suis faite des films sur les suites possibles de ce premier contact. L'idée qu'il ait été sympa avec moi a encore plus mis en éveil l'intérêt que j'avais déjà pour lui. Je voulais tellement en savoir plus à son sujet, mais il semblait si secret, si solitaire, que je risquais de tout mettre par terre en me montrant trop curieuse. Je craignais également une remarque ou une plaisanterie déplacée de la part de Wendy, la reine des gaffeuses, car elle m'accompagnait chaque mardi soir afin de se rendre à un cours de danse dans mon quartier.

À dix-sept heures trente, Alexandre m'a rejointe dans le couloir et nous avons traversé l'allée centrale du bahut côte à côte, ne manquant pas d'éveiller la curiosité des autres élèves. En nous apercevant, Sarah a levé le menton et nous a observés de son œil hautain, comme si Alexandre ne valait brusquement plus un clou.

Wendy nous attendait devant les grilles à l'extérieur avec un garçon de notre classe qui fumait un joint en le tenant bien au bout de ses doigts pour que tout le monde voie qu'il faisait un truc d'adulte.

Alexandre s'est arrêté et a posé sa main sur mon épaule avant de me regarder avec ses grands yeux verts :

— Est-ce que je pourrais abuser et te demander de photocopier un autre document important pour mon père ? m'a-t-il demandé. Le seul problème, c'est que je ne l'ai pas avec moi et que je dois aller le chercher…

— Bien sûr, aucun problème, ai-je répondu alors que Wendy venait de nous rejoindre.

— Tu habites quel coin ? l'a aussitôt questionné cette dernière qui craignait d'être retardée.

— Tu connais le Marais des Verraq ?

— Oui, c'est pourri comme secteur, a-t-elle lâché brutalement. Moi j'habite Reudor, de l'autre côté de la ville.

Nous nous sommes mis en route tous les trois. Je sentais bien qu'Alexandre avait envie de me parler, mais que la présence de Wendy rendait les choses un peu plus difficiles pour lui. Je cherchais un sujet de conversation afin de le mettre en confiance, quand Wendy a pris les devants :

— Pourquoi tu es toujours habillé en tennisman ? lui a-t-elle demandé. Tu n'as pas d'autres vêtements ? Tout le monde te surnomme Nadal !

J'ai trouvé qu'au niveau subtilité, Wendy se situait entre le bulldozer et le diplodocus.

— Si, mais je… s'est interrompu Alexandre, comme s'il ne trouvait pas ses mots.

Comme si cela ne suffisait pas, Wendy en a rajouté une couche :

— Que te voulait la police, ce matin ? Ça aussi c'est bizarre, a-t-elle poursuivi. D'ailleurs, tu fais tout pour rester dans ton coin, comme si les autres ne t'intéressaient pas.

Au lieu de lui répondre, Alexandre a paru très ennuyé, comme s'il ne parvenait pas à trouver une explication valable. Le silence a persisté et cela m'a brisé le cœur :

— Alexandre n'a pas de compte à te rendre, me suis-je sèchement interposée pour le défendre. Il n'a pas à se justifier et il a le droit de s'habiller comme il veut.

Wendy a levé les yeux au ciel avant de soupirer. J'ai cassé l'ambiance alors que j'aurais justement voulu créer un climat de confiance. Du coup nous n'avons plus parlé jusqu'à ce qu'Alexandre s'arrête subitement à proximité d'un bosquet.

— Attendez-moi ici, je ne serai pas long, a-t-il prévenu avant de s'enfoncer dans le bois au pas de course.

Wendy m'a lancé un sourire malicieux :

— Tu ne crois pas que je lis clairement dans ton petit jeu, Émilie Frinch ? m'a-t-elle dit d'un ton accusateur. Je te connais par cœur ! Tu en pinces pour Nadal, ça se sent à plein nez comme un vieux munster qui pue !

— Oh ! Ça va. Fous-moi la paix ! lui ai-je rétorqué. Je fais encore ce que je veux, non ? Tu préfères qu'on parle de ton petit ami imaginaire de tes « live » sur Facebook ?

— Ça va, pas la peine de monter sur tes grands chevaux. Il n'y a pas de quoi s'énerver ! Tu sais quoi ? Je crois qu'Alexandre n'a pas envie que l'on sache où il habite, m'a-t-elle dit, comme si cette cachotterie était insupportable.

— Et moi je pense que nous allons vite découvrir pourquoi ! ai-je répondu en souriant.

Sans plus attendre, nous nous sommes mises à sa poursuite, évitant les fougères et autres troncs couchés, difficilement décelables dans l'obscurité. En contrebas du petit bois, derrière un chemin de terre et une rangée d'arbustes, nous avons vu un coin de terre battue sur lequel était parquée une minuscule caravane aux hublots éclairés.

— Tu crois qu'il habite là-dedans ? m'a chuchoté Wendy.

Un chien s'est mis à aboyer.

— Tais-toi, tu vois bien que tu excites ce chien dès que tu parles.

Elle a fait la grimace.

— Franchement, Émilie, je ne vois pas pourquoi ça aurait un rapport ?

Les jappements ont repris de plus belle.

— Je ne sais pas, tu as peut-être mauvaise haleine, ai-je dit avant de pouffer de rire. J'ai immédiatement essayé de retenir mon fou rire entre mes mains.

Nous avons vu Alexandre quitter la caravane au trot et nous nous sommes mises à courir comme des folles pour revenir dans la rue voisine, comme si de rien n'était. Malgré nos rires et notre souffle coupé, le beau blond n'a semblé se rendre compte de rien.

— Merci de m'avoir attendu, nous a-t-il dit avant de reprendre tranquillement notre route. Chez moi, ce n'est pas très présentable, en ce moment. Je pourrai vous inviter dès que nous aurons déménagé.

Nous n'avons pas fait de commentaire, à la fois coupables de l'avoir trahi et honteuses de connaître la véritable raison de ses cachotteries.

Wendy a fini par briser le silence et a manqué de vendre la mèche en racontant qu'elle avait fait du camping quand elle était petite, mais que cela s'était terminé à l'hôpital après que son père eût dérangé une ruche d'abeilles.

Autant ses histoires me font rire, que cette fois, j'étais moins bon public. Elle est tellement imprévisible et brutale que j'avais peur qu'elle ruine ma nouvelle relation avec Alexandre. Mais son flot de paroles ne s'est arrêté que lorsque nous sommes arrivés dans ma rue et qu'elle est partie à son cours de danse avec finalement vingt minutes de retard.

Alexandre semblait presque gêné de découvrir mon immeuble et surtout, l'appartement. Il détaillait le moindre bibelot comme s'il photographiait la décoration pour ne rien en oublier. Moi, j'étais nerveuse comme jamais :

— J'en ai pour une minute, ai-je dit en sortant maladroitement le classeur de mon sac pour aller allumer l'imprimante dans la chambre de Maman. Tu peux me passer ta feuille ?

Alexandre me l'a tendue et, en toute honnêteté, je n'ai pas cherché à lire ce qui était écrit dessus. Ça ressemblait à un papier officiel plié en trois. Mais par souci de loyauté, j'ai décidé de détourner les yeux J'avais déjà trahi sa confiance en le suivant dans le bois et je ne voulais pas en rajouter.

Évidemment, l'imprimante ayant choisi de réaliser un nettoyage en profondeur, l'attente a été interminable.

— Tu veux boire quelque chose ? lui ai-je demandé. Un coca ? Un verre de lait ?

— Oh ! Oui, un verre de lait ! Super ! s'est-il exclamé, comme s'il en avait rêvé.

Je l'ai servi tandis que nous avions droit à un concert de grincements de la part du mécanisme de l'imprimante qui ne m'avait jamais paru aussi long. Si j'étais ravie de partager un peu de temps avec Alexandre, je craignais le retour inopiné de Maman. Moka nous a rejoints et il s'est aussitôt frotté affectueusement contre les mollets de mon visiteur.

— Qu'il est câlin ! a-t-il constaté, c'est à toi ?

— Oui, enfin, c'est plutôt le chat de ma mère. Elle l'a trouvé dans une poubelle un soir, en rentrant du travail. Il miaulait, emprisonné sous un couvercle surmonté de gros sacs de détritus.

— Oh ! Non ! Les gens sont si cruels, a poursuivi Alexandre soulevant Moka pour le prendre dans ses bras. Pourquoi ne pas l'avoir laissé en liberté ? Je crois que je pourrais tuer quelqu'un qui fait du mal aux animaux, a-t-il lâché tout en embrassant le chat qui ronronnait presque plus fort que l'imprimante.

Je l'ai regardé, les cheveux blonds en bataille, les joues roses, le sourire aux lèvres, en train de caresser Moka. J'étais presque jalouse du chat. J'ai fini par faire les trois photocopies et les lui remettre tandis qu'il terminait son verre de lait.

— En tous les cas, tu es très sympa, Émilie, m'a-t-il déclaré avant d'essuyer le fin duvet blond surmontant ses lèvres du revers de la main.

Je me suis sentie rougir. Je l'ai raccompagné dans le couloir tout en ajustant mon pull à l'intérieur de mon pantalon. C'est à ce moment-là que la porte d'entrée s'est brutalement ouverte. Maman m'a regardée de haut en bas, se faisant déjà des films :

— J'ai pourtant été claire à ce sujet, s'est-elle emportée en désignant Alexandre d'un mouvement du menton, ne prenant aucun gant devant mon invité. Je ne veux pas de garçon à la maison, et encore moins quand je suis absente.

— Je lui ai juste donné des photocopies parce qu'il a manqué des cours, qu'est-ce que tu t'imagines ?

Alexandre est reparti en me faisant des gros yeux et un signe discret de la main. J'étais couverte de honte.

— Tu es punie ! a continué à crier Maman en pénétrant dans la cuisine, très en colère.

Je me suis enfermée dans ma chambre avec l'envie de hurler, d'arracher les affiches sur les murs et de jeter par terre tous mes bibelots dans un vacarme infernal. C'était trop injuste. Je n'avais fait qu'aider un camarade de classe.

Mais je suis restée immobile et silencieuse, réalisant que je tenais trop à Alexandre pour prendre le risque d'envenimer les choses.

Maman s'est radoucie un peu plus tard, alors qu'elle préparait un « truc vite fait » pour son Léonard.

Celui-ci est arrivé vers vingt heures avec un bouquet de fleurs, une bouteille de vin et son sourire faux de tombeur professionnel gravé aux coins des lèvres. Maman s'était changée pour porter une robe d'été plus moulante. Je les ai trouvés pathétiques à se faire un numéro digne d'un mauvais téléfilm américain. Évidemment, j'ai boudé pendant tout le repas, me faisant disputer à chaque fois que je m'abstenais de répondre aux questions que les deux adultes me posaient. À la fin de ce calvaire, je suis allée à la salle de bains. J'ai entendu Léonard qui allait aux toilettes. Les portes des deux pièces étant

voisines, j'ai vu Léonard sortir le premier et pousser Moka d'un coup de pied :

— Tu n'en as plus pour très longtemps ici, a-t-il grommelé en le regardant d'un œil mauvais.

Il est reparti vers la cuisine sans même remarquer ma présence. J'étais outrée. Pourquoi avait-il agressé ce chat qui ne lui demandait rien ? Et pourquoi le menacer de le virer de la maison ? Comme s'il avait l'intention de vite s'incruster chez nous. Quel culot !

Sentant la rage monter en moi, j'ai traversé le couloir pour me rendre dans ma chambre où j'ai regardé les dernières vidéos de mes artistes préférés en espérant me changer les idées. Mais rien n'y a fait, car la proximité de ce type m'énervait trop. Et lorsque j'ai voulu retourner à la cuisine, j'ai vu Maman qui embrassait Léonard sur les lèvres avant de rire. J'ai senti mon cœur s'arrêter. J'ai rebroussé chemin, imaginant aussitôt comment deviendrait ma vie avec un tel beau-père. Non, c'était impossible.

De retour devant ma tablette, j'ai constaté que Wendy était connectée sur Messenger, mais je n'ai pas eu envie de lui confier quoi que ce soit. Ces derniers temps, elle semblait ne pas considérer mes petits soucis avec sérieux. J'avais trouvé qu'elle n'avait pas été correcte avec Alexandre. Du coup, j'ai préféré ruminer mes idées noires tout en regardant une rediffusion de « Fatal » avec Michaël Youn. Comme je m'ennuyais, j'ai terminé la soirée sur Facebook où les membres d'un groupe local se sont amusés à imaginer à quoi ressemblerait la Gruve, si elle existait vraiment. La plupart des illustrations étaient humoristiques, mais la toute première gravure historique de la créature était flippante. Elle portait un répugnant manteau visqueux et dégoulinant et sous une haute capuche, on voyait juste deux horribles yeux blancs entre des cheveux noirs qui se mêlaient à la végétation.

Étrangement, lorsque je me suis rendue à la salle de bains pour faire ma toilette, Léonard parlait justement de la Gruve :

— Moi j'y crois, disait-il avec sa voix de charmeur de serpents. Je n'en ai pas fait état à Monsieur et Madame Jourdan, mais je suis certain qu'elle est responsable de la noyade de la jeune Perrine. J'en ai parlé avec le Père Laurent, qui s'intéresse de près à tous ces phénomènes irrationnels. Les anciens lui ont confirmé que Perrine a subi le mode opératoire de cette créature des marais. Les coïncidences sont trop nombreuses…

Maman, prête à tout pour combler le vide dans sa vie, faisait semblant d'adhérer à ces histoires à dormir debout et répondait par des « hum, hum », comme si elle acquiesçait, tout en le dévorant des yeux. Je suis malade à l'idée qu'elle entre dans le jeu de ce type que je ne supporte pas.

Il est tard, je me couche.

Mercredi 14 septembre

J'ai reçu un SMS d'Emmanuelle, pendant que je prenais mon petit-déjeuner, ce matin : « Comment vas-tu, ma petite princesse ? Ça te dirait de venir passer le week-end de la semaine prochaine à la maison avec ton frère ? Je passe te chercher ou tu préfères venir en bus ? Réponds-moi vite ! »

Maman s'est levée à ce moment-là avec la mine de quelqu'un qui avait mal dormi et je me suis empressée de finir mes tartines pour éviter toute conversation fâcheuse. Elle ne devait pas être bien réveillée et j'ai pris ma douche à la vitesse de l'éclair avant de quitter la maison avec au moins vingt minutes d'avance. Du coup, j'ai zappé la réponse à Emmanuelle.

Alexandre m'a fait un petit signe de la main, ce matin, lorsque je suis arrivée dans la cour du collège accompagnée de Wendy. J'étais contente qu'il ne m'en veuille pas pour l'accueil plus que glacial que lui avait réservé ma mère. Avec l'épais brouillard, le pauvre garçon avait l'air frigorifié dans son sempiternel short et son polo blanc. La nouveauté c'est qu'il portait un blouson gris un peu trop large pour lui. Nous sommes restés quelques instants devant le portail d'entrée du collège :

— On se les gèle dans ce pays de malade, a-t-il pesté, avant de souffler dans ses poings serrés pour se réchauffer.

— Tu sais, je pourrais te prêter les sweaters de mon frère, lui ai-je spontanément proposé. Il ne les met pas souvent, car il ne vient qu'un week-end sur deux et vous avez à peu près la même corpulence.

Il a baissé les yeux, comme s'il allait rougir, mais il a aussitôt relevé le menton avant de dévoiler ce sourire que j'aime tant.

— Pourquoi es-tu sympa comme ça, avec moi, hein ? m'a-t-il demandé d'un ton soupçonneux avec son regard espiègle. Ça cache quelque chose, hum ?

J'ai aussitôt perdu tous mes moyens et je me suis mise à rougir :

— Ne sois pas idiot, lui ai-je répondu brusquement. Je ferais la même chose pour n'importe qui !

Il ne s'attendait sans doute pas à une réponse si maladroite de ma part puisqu'il a ensuite esquivé mon regard. Je me suis sentie stupide de le remballer alors que je cherchais justement à lui faire comprendre qu'il ne me laissait pas indifférente. Évidemment que je ne prêterais pas les vêtements de mon frère à n'importe qui. Le problème, quand un garçon me plaît, c'est que j'essaie d'être naturelle avec lui, mais je dois avouer que je suis une très mauvaise comédienne.

Nous avons franchi le portail du collège tous les trois, passant devant des troupeaux d'élèves lorsque quelqu'un a subitement crié : « cassosse ! »

Nous nous sommes retournés, mais la plupart des personnes présentes ont

immédiatement fait mine que rien ne s'était passé. Nous avons poursuivi notre marche vers l'entrée du bâtiment principal, quand une fille a continué : « Les rousses ça pue ! ». Une fois encore, impossible de localiser d'où provenait cette voix, car la majeure partie des spectateurs souriait béatement sans nous regarder. Je me suis sentie terriblement humiliée par cette insulte moyenâgeuse dont j'avais déjà été victime étant petite :

— C'est du racisme ! ai-je lancé en élevant la voix au-dessus de la mêlée.

Wendy a affectueusement posé sa main sur mon épaule pour me réconforter et montrer à tout le monde qu'elle était de mon côté, mais j'ai senti qu'Alexandre et moi partagions le même sentiment d'injustice. Nous venions de pénétrer ensemble dans le cercle fermé des pestiférés du collège. Sarah et ses copines n'avaient sans doute pas digéré qu'Alexandre choisisse notre bande et pas la sienne. Ces sales pestes s'étaient aussitôt senties obligées de faire fonctionner radio ragots à plein régime pour se venger de cet affront. Je dois avouer que leur stratagème était redoutablement efficace.

— La haine des autres, l'intolérance, c'est souvent de la jalousie déguisée, a marmonné Alexandre pour me rassurer et faire oublier qu'il avait été insulté, lui aussi.

— De quoi veux-tu qu'elles soient jalouses ? ai-je soupiré. Elles viennent toutes plutôt de milieux favorisés. Elles n'ont absolument rien à m'envier.

— Tu es une fille vraiment spéciale, Émilie, m'a interrompu Wendy en me caressant affectueusement les cheveux. Tu es jolie, tu as du caractère, tu es différente, tu es bien dans ta peau, alors forcément tu attires la curiosité des autres. C'est ça qui les défrise.

À la récré, Doris, l'une des copines de Sarah, m'a demandé si elle pouvait faire équipe avec moi pendant les travaux pratiques du cours de bio. J'étais un peu surprise qu'elle montre brusquement un peu d'intérêt pour moi, mais j'ai accepté. Doris n'est pas foncièrement méchante, mais elle est assez influençable et serait capable de n'importe quoi pour se faire accepter par les autres. Je ne me suis pas posé plus de question, car elle s'est comportée normalement pendant presque tout le cours. Mais à un moment, alors que Madame Robert faisait une démonstration, elle est passée précipitamment entre Alexandre et moi. J'ai levé les yeux pour réaliser que Doris venait d'asperger le dos d'Alexandre de ketchup. Son polo blanc était maculé de rouge. Et celui-ci s'est tourné vers moi, sentant probablement la sauce traverser le coton.

— Mais enfin ! s'est exclamée Doris à voix haute en revenant vers nous pour pointer la tache du doigt, qu'as-tu fait, Émilie ? Mais tu es tarée ou quoi ? Regardez ce qu'elle a fait au nouveau !

Une bonne moitié de la classe s'est mise à pouffer rire et la prof est venue constater ce qui troublait le déroulement de son cours avec son air pincé :

— C'est Émilie Frinch qui a lancé du ketchup sur Nadal ! a débiné Sarah, triomphante, en me pointant du doigt.

Madame Robert m'a regardée d'un œil mauvais, croisant les bras dans

l'attente d'une explication à la hauteur du dérangement occasionné.

Mais la colère m'a submergée et, à la stupéfaction générale, alors que tous les yeux étaient tournés vers moi, je me suis emparée du sac de classe de Doris et je l'ai retourné du geste sur sa table.

— Eh ! Mais tu es complètement cinglée, ou quoi ? s'est à nouveau exclamée Doris en espérant interrompre ma démonstration. C'est pas moi !

Ses livres et ses cahiers sont tombés lourdement sur le bureau avant qu'une serviette hygiénique, un paquet de cigarettes et des dosettes de ketchup, suivent la même course.

— Doris tu n'es qu'une menteuse et une faiseuse d'histoires ! me suis-je indignée devant la prof et les élèves pour qui la coupable venait d'être démasquée. Il te faut un test ADN pour que tu reconnaisses t es trucs de dégueu ? lui ai-je demandé en montrant les dosettes de sauce à toute la classe qui a de nouveau éclaté de rire.

Après de telles preuves, Doris a été envoyée chez la proviseure accompagnée du délégué de classe et on ne les a plus vus jusqu'à la fin de l'heure.

Alexandre est allé laver son polo discrètement dans un lavabo des toilettes. J'avais mal au cœur pour lui. Ça faisait deux agressions dans la même matinée. Il s'était d'abord fait traiter de « cassosse » et voilà qu'on lui portait atteinte physiquement. Il est revenu avec son polo trempé et une belle auréole rose au milieu du dos.

— Je suis désolée, lui ai-je dit pendant l'interclasse, alors que nous nous trouvions dans le couloir aux baies vitrées, jamais je n'aurais fait une chose pareille. Sarah et sa bande sont jalouses que nous soyons amis. Elles cherchent juste à créer la discorde entre nous pour qu'on se brouille, c'est évident.

— Ça n'a pas marché, a-t-il déclaré en s'arrêtant un instant pour me regarder droit dans les yeux. Elles ne sont pas assez subtiles pour nous atteindre. Du coup, je crois que je vais être obligé d'accepter le sweater que tu m'as proposé tout à l'heure. Si tu es toujours d'accord.

Il était juste en face de la fenêtre et ses grands yeux clairs m'ont tellement impressionnée que je n'ai pas pu soutenir ce regard trop hypnotisant. Il était simplement magnifique !

Les deux dernières heures m'ont semblé interminables et, à la fin des cours, j'étais presque contente que Wendy rentre directement à Reudor. Le brouillard descendait lentement sur les trottoirs mouillés de Mortevor et les éclairages publics transformaient les silhouettes en d'inquiétantes créatures informes. Seule aux côtés d'Alexandre, je ne craignais rien. Au contraire, j'étais la plus heureuse des adolescentes.

— Je dois te faire une confidence, ai-je commencé, alors qu'il emboîtait le pas pour m'accompagner à la maison. Hier soir nous t'avons suivi, Wendy et moi. J'ai vu où tu habites et… Heu… Tu n'as pas à avoir honte… Nous… Nous ne sommes pas responsables des choix de nos parents.

Il a rougi et je me suis demandée si j'avais bien fait d'être d'emblée si sincère avec lui. Alexandre avait l'air terriblement embarrassé.

— Tu sais… Enfin, c'est compliqué et… D'accord, je te raconte, mais tu dois d'abord me jurer de ne rien répéter à personne. D'accord ? Ça doit absolument rester entre nous. Tu le promets ?

— C'est juré, tu peux me faire confiance. Je sais garder un secret, ai-je promis.

Il a vigoureusement frotté son polo blanc toujours humide pour se réchauffer :

— Il y a des choses qui sont difficiles à exprimer, surtout quand on ne les a jamais confiées à quelqu'un, tu comprends ?

— Bien sûr, ai-je acquiescé spontanément, sans réellement voir où il voulait en venir.

Il a repris son souffle avant de se lâcher :

— Mes parents ont eu un accident de voiture, il y a un an et demi. C'est mon père qui conduisait. Ma mère est morte sur le coup, mon petit frère a eu des côtes et une jambe sectionnée et moi… Je… Je n'ai rien eu. Voilà la vérité…

— Waow ! Je n'imaginais pas que…

Il a levé ses grands yeux clairs au bord des larmes, dévoilant un air fragile que je ne lui connaissais pas et il a froncé les sourcils avant de poursuivre :

— Mon père s'est mis à boire, a-t-il enchaîné, comme s'il ne pouvait plus arrêter son flot de paroles. Au début ça allait, mais il a fini par être ivre du matin au soir et il a arrêté de travailler. Il ne gérait aucun document administratif et nous avons fini par être expulsés de l'appartement. On a été logés à l'hôtel quelque temps et puis, comme nous n'avions plus un sou, ils nous ont viré au début du printemps. Ensuite, nous faisions tellement pitié qu'on nous a prêté cette caravane, en attendant mieux. Chaque matin je me rends à la piscine municipale où je fais ma toilette. On doit faire super gaffe à tout. Mon père touche une allocation depuis peu. Maintenant on arrive presque à manger tous les jours, mais c 'est limite .

Alexandre a tourné la tête et j'ai bien vu qu'il se retenait pour ne pas pleurer, autant de tristesse que de honte. Je ne savais pas comment réagir sans être excessive, alors j'ai évité son regard :

— Je suis vraiment désolée, Alexandre. Je ne me doutais pas de… de tes problèmes. Le chagrin de ton père est immense et il doit aussi se sentir coupable puisqu'il conduisait. Mais il y a toujours une solution ! Il faut t'accrocher, tu n'es plus seul !

Il m'a souri après cette dernière remarque, comme si ma bienveillance le rassurait. Je me sentais tellement bien avec lui que je redoutais déjà le moment où nous allions nous séparer. J'avais envie que notre conversation, que cette nouvelle complicité, ne s'arrête jamais.

— Si tu as besoin d'une amie, de quelqu'un à qui parler, je serai là, Alexandre. Je ne suis peut-être pas hyper psychologue, mais je suis sincère et

on est toujours plus forts quand on est entouré…

Il a hoché du menton comme s'il considérait cette proposition comme déjà approuvée .

Ses yeux étaient si expressifs que j'avais l'impression de pouvoir y lire toutes ses émotions. Et à ce moment, l'angoisse qui l'animait semblait plus intense que jamais.

— Si tu es mon amie, tu ne dois dire à personne, m'a-t-il répété. Si des adultes apprennent que nous sommes dans cette situation, on va nous placer, mon frère et moi. Et il y a peu de chances pour qu'on nous envoie dans la même famille. J'ai réussi à supporter l'accident, la mort de ma mère, les séquelles et l'addiction de mon père à l'alcool, mais si on me séparait de ma famille, je crois que j'en mourrais…

Je me sentais tellement en confiance avec Alexandre qui se livrait à moi que j'ai eu envie de lui révéler la vérité à propos de mon père. Mais il a continué avant que je n'aie eu l'occasion de lui dire quoi que ce soit :

— Tu sais Émilie, tu devrais éviter le coin du marais des Verraq, ces prochaines semaines, m'a-t-il suggéré le plus sérieusement du monde.

J'étais surprise de ce conseil qu'il me donnait subitement comme pour me remercier de l'avoir écouté sans le juger.

— Pourquoi ? ai-je demandé, réalisant du même coup que vivant dans le secteur où le corps de Perrine avait été retrouvé, il savait peut-être quelque chose en rapport avec sa disparition.

— J'ai vu la Gruve, un soir, a-t-il avoué d'une voix presque sourde.

— La Gruve ? me suis-je écriée. Ne me dis pas que toi aussi tu crois à ces histoires de créature aquatique ?

— Oui, j'ai croisé sa route plusieurs fois. Je l'ai encore aperçue la semaine dernière dans sa barque, à travers le brouillard. Mais je ne m'en suis pas approché.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Comment un garçon qui avait l'air si intelligent pouvait se laisser posséder par de telles chimères ? Il y avait évidemment une explication rationnelle à ces coïncidences. La Gruve ne pouvait pas exister.

En arrivant devant mon petit immeuble, une fenêtre de l'appartement était éclairée et j'ai réalisé que Maman devait être déjà rentrée. Si elle me voyait à nouveau en compagnie d'Alexandre, ça allait être ma fête.

— Je ne peux pas te faire monter, lui ai-je dit, mais je vais t'envoyer un sweater par la fenêtre de mon frère, juste là, ai-je fait en pointant du doigt la façade. Je n'en ai pas pour longtemps.

J'allais repartir, mais il a saisi mon poignet et s'est avancé vers moi pour humer mon cou :

— C'est pas vrai que tu pues, Émilie, a-t-il déclaré en me regardant droit dans les yeux. Tu… Tu sens la groseille…

J'étais stupéfaite de ce contact si rapproché et son visage était si proche du mien que j'ai cru un instant qu'il allait m'embrasser. J'ai senti mon cœur

s'emballer et je suis repartie après un simple signe de la main, n'osant plus lui faire la bise. Dans l'escalier, j'avais envie d'exploser de joie, tant j'étais heureuse. Non seulement j'avais gagné l'amitié d'Alexandre, mais en plus il trouvait que je sentais… La groseille !

Une fois à la maison, j'ai dû revenir à la réalité, car les choses ne se sont pas déroulées comme je l'espérais.

— Tu as vu l'heure ? m'a aussitôt agressé ma mère depuis la cuisine. Où es-tu allée traîner alors que tu es supposée rentrer directement après tes cours ? Tu te moques de moi ou quoi ? Ici, il y a des règles !

— C'est bon, j'ai juste un peu discuté en chemin, c'est tout, ai-je tenté de l'amadouer en posant mon cartable et en la rejoignant dans la cuisine. Pas de quoi en faire un drame !

— J'en ferai un drame si j'en ai envie ! a repris Maman avec son air de dictateur frustré et en contournant la table déjà dressée pour venir se poster devant moi les deux poings serrés dans le creux de ses hanches. Je n'ai pas oublié la mauvaise image que tu as donnée de nous à Léonard, hier soir. Franchement, tu as été au-dessous de tout. Vautrée sur ta chaise, tu as passé la moitié du repas à soupirer et à lever les yeux au ciel telle une ado détestable ! Il faut vraiment qu'il soit motivé pour accepter de me revoir !

— De toute façon, ce flic ne me plaît pas. Je l'ai vu traîner dans les escaliers vendredi soir, il me lance de drôles de regards et il a donné un coup de pied à Moka.

Maman a éclaté d'un rire nerveux.

— Non mais, écoutez-moi ça ! De quoi viens-tu te mêler ? Léonard est allergique aux poils de chats, ce n'est pas de sa faute ! Qu'est-ce que tu vas imaginer ? Et puis il me plaît à moi, c'est tout ce qui compte ! Tu t'imagines que je vais sacrifier toute ma vie pour une gamine qui ne fait aucun effort et un chat qui griffe mes invités ? J'ai déjà supporté le summum avec ton père, alors s'il te plaît, accorde-moi juste le droit de vivre un peu ma vie de femme !

Je ne supportais plus de l'entendre crier à un mètre de mes oreilles, alors j'ai traversé le couloir pour me rendre dans la chambre de Clark. J'ai rapidement scruté les piles de sweaters de son armoire. C'est vrai qu'il en possède des dizaines. J'ai choisi le plus moelleux et le plus chaud, un bleu avec une capuche et l'inscription « Chicago Paradise » en lettres rouges et blanches. J'ai aussitôt ouvert la fenêtre pour voir Alexandre qui m'attendait en grelottant, juste en dessous.

— Hey ! ai-je crié. Attrape !

J'ai lancé le sweater et Alexandre l'a réceptionné avec le geste souple et assuré d'un sportif agile. Mais à peine l'avait-il en main qu'il est parti en courant, presque effrayé. Je me suis retournée pour tomber nez à nez avec Maman qui semblait proche de la crise de nerfs :

— J'ai rêvé ou tu viens d'envoyer un pull de Clark par la fenêtre ? m'a-t-elle aussitôt interrogé en refermant brusquement les deux battants, comme si nous étions en pleine tempête.

— C'est un prêt, ai-je répondu. Il est démuni. Il faut bien l'aider !

— Qui est ce garçon ? m'a-t-elle demandé sèchement, le regard noir et glaçant. C'est le même qu'hier soir ? C'est ton petit ami ? Il t'a promis des choses ? Il te harcèle ?

— Non, ce n'est pas mon petit ami, ai-je répondu. Et d'ailleurs qu'est-ce que ça peut faire ?

— Tu es beaucoup trop jeune pour avoir un petit ami ! s'est-elle insurgée. C'est tout ! Ce n'est pas toi qui décides.

— Quinze ans, c'est l'âge normal, Maman ! On ne vit plus au Moyen Âge !

— Oui, eh bien chez nous, on est moins pressées ! a-t-elle poursuivi en allant ranger les pulls dans l'armoire de mon frère. Regarde ta Tante. Elle s'est casée à plus de cinquante ans !

— Ha ! Oui, bravo ! Je te remercie pour la comparaison ! me suis-je écriée.

— Quoi ? Ça te dérange qu'elle soit avec une femme ? m'a-t-elle reprise de son air hautain.

— Pas du tout, Maman. J'espère juste que je n'attendrai pas la cinquantaine pour trouver quelqu'un qui me convienne !

— Charité bien orchestrée commence par soi-même ! a-t-elle tranché en refermant brutalement les deux portes en chêne massif de l'armoire. Nous n'avons pas les moyens de subvenir à tous les nécessiteux de Mortevor. Tu demanderas à ton petit cas social de nous rendre le sweater de Clark dès demain.

Cette dernière exigence m'a mise hors de moi et j'ai commencé à pleurer :

— C'est quoi la vérité ? Qu'est-ce qui te dérange au fond ? me suis-je mise à hurler. Tu as peur que je trouve quelqu'un, alors que tu galères et que tu es prête à tout pour te caser avec n'importe qui !

Je n'ai pas eu le temps de la voir arriver qu'une gifle terrible a enflammé ma joue gauche. J'ai aussitôt perçu le regret dans le regard de Maman, avant que je ne fonde totalement en larmes. Humiliée et anéantie, je me suis précipitée dans ma chambre en claquant violemment la porte derrière moi.

— Ne fais pas l'idiote, a crié Maman depuis le couloir, tu sais bien que tu l'as méritée. Ça fait un moment que tu me cherches. Cette fois, tu l'as eue !

Elle est entrée tandis que je sortais précipitamment une valise de mon dessous de lit, mes larmes coulant à flots.

— Émilie, ça suffit ! Calme-toi ! s'est-elle de nouveau mise à hurler. Tu n'es plus une gamine. Où comptes-tu aller comme ça ? C'est ce garçon qui t'a mis cette idée en tête ? Tu veux fuguer avec lui, c'est ça ? Reviens un peu à la réalité !

Je ne pouvais pas la laisser délirer et accuser à nouveau Alexandre de tous les problèmes :

— Ça n'a rien à voir avec lui ! Je pars vivre chez mon père !

Les yeux de Mamans ont semblé sortir de leurs orbites :

— Ton père ? Mais quel père ? Tu n'as pas encore compris qu'il n'existe

plus ! Et puis Clark habite chez Emmanuelle… On avait décidé que… Et… Et…

Maman semblait totalement désemparée et j'ai compris que je venais de franchir avec elle la limite du supportable. Je me suis retournée pour la voir affreuse dans ses pleurs, grimaçant et se recroquevillant sur elle-même comme une gamine. Je ne pouvais pas accepter de la savoir si triste, alors je l'ai prise dans mes bras. J'ai senti ses larmes couler dans mon cou, son parfum et sa chaleur tout contre moi. Ça m'a fait un bien fou. Je l'ai serrée un peu plus fort et elle m'a imitée, à tel point qu'à la fin je n'arrivais plus à respirer.

— Je t'aime, petite impertinente, m'a-t-elle murmuré. Ne m'abandonne pas, mon trésor. J'en ai déjà trop bavé. Je n'arriverais pas à surmonter une telle épreuve.

— Jamais, Maman, ai-je dit avant de l'embrasser, mystérieusement réconciliée par les liens invisibles du sang.

***

J'ai rangé mes affaires, fait mes devoirs et ensuite nous avons dîné dans le salon avec Moka devant « Jurassic Park », comme si rien ne s'était jamais passé. Maman a envoyé des SMS toute la soirée à Léonard qui lui répondait aussi vite des messages qui la faisaient rire ou sourire. Je suis demeurée silencieusement dans mon coin à penser à Alexandre, cherchant le moyen de l'aider un peu. C'est vrai, on n'imagine pas que les gens qui sont à côté de nous ont des vies si malheureuses. Alexandre connaît une véritable misère et cela me fait mal au cœur. Maman n'est peut-être pas très argentée, mais je ne manque de rien d'essentiel. C'est sûr que je n'ai pas de téléphone dernier cri ou de vêtements de super marques, mais il y a bien pire. Alexandre doit être bien malheureux. J'ai décidé que j'allais essayer de l'aider, coûte que coûte.

J'ai répondu à Emmanuelle : « Je serai là. Je suis trop impatiente de te serrer contre moi. Je t'aime ! »

Jeudi 15 septembre

Les fortes émotions d'hier avaient dû m'épuiser, car j'ai dormi comme un loir. Je n'ai pas entendu mon réveil et je me suis précipitée sous la douche telle une tornade dès que j'ai vu l'heure. Je ne voulais surtout pas donner raison à Maman qui m'accuse déjà de traîner au lit. Et j'avais surtout trop envie d'échanger quelques mots avec Alexandre avant de commencer la journée. J'ai zappé tous les rituels cosmétiques, me lavant comme à l'époque féodale, me savonnant de la tête aux pieds, utilisant le pommeau de douche sur la position "massage" pour un rinçage au jet à puissance maximale. J'ai sauté le petit-déjeuner et me suis rendue à la boulangerie pour acheter deux pains au lait. En approchant du collège j'ai aperçu la silhouette isolée d'Alexandre au milieu du brouillard matinal et mon cœur s'est emballé en me remémorant le moment où il avait saisi mon poignet pour sentir mon parfum.

— Tu en veux un ? lui ai-je demandé tout en déglutissant une grosse bouchée avant de lui faire la bise.

— Je crève la dalle, a-t-il répondu avec un sourire, tu n'as pas besoin de beaucoup insister !

Je lui ai tendu le petit pain qu'il a avalé en quelques secondes. J'étais trop heureuse de lui avoir été utile.

— Tu sais, j'ai des unités d'avance sur mon pass de cantine, lui ai-je déclaré. Je peux t'inviter à midi.

Alexandre a écarquillé les yeux avant de rougir :

— C'est gentil, mais je ne peux pas accepter. Je ne veux pas être une charge pour toi. À la fin, tout le monde va encore se moquer de moi.

— Personne n'en saura jamais rien, ai-je insisté. Tu passeras à la cantine avec moi et je t'enregistrerai sur ma clé.

— Ça serait super sympa ! a-t-il finalement acquiescé avant d'afficher une expression de vive reconnaissance.

J'étais presque plus heureuse à l'idée de manger avec lui plutôt que de faire une bonne action. Ma générosité fut immédiatement récompensée par un regard de reconnaissance qui méritait tous les sacrifices de la Terre.

Wendy a traversé l'épais brouillard pour nous rejoindre et nous embrasser :

— Il paraît que Doris s'est faite exploser par la proviseure, a-t-elle dit en éteignant son téléphone. Elle est collée deux mercredis de suite. C'est bien fait pour cette sale petite peau de vache !

Alexandre a éclaté de rire et je l'ai trouvé trop beau dans le sweater bleu de Clark.

Nous avons traversé l'allée principale du lycée sans entendre la moindre insulte. Les sanctions de la proviseure semblaient couronnées de succès, même si je me doutais bien que l'affront allait se payer très cher. Sarah n'avait sans doute toujours pas digéré qu'Alexandre se lie d'amitié avec moi et que

nous soyons désormais inséparables. Sarah était une orgueilleuse de la pire espèce. Fille gâtée jusqu'à la moelle, Sarah disposait d'un don pour la comédie que beaucoup lui enviaient. Jolie et élégante, elle savait charmer son auditoire et fondre en larmes si la situation l'exigeait. Sportive plusieurs fois médaillée, elle n'hésitait pas à se battre à coups de poings, si le besoin se faisait sentir. Bref, elle était redoutablement dangereuse et avait décidé d'être mon ennemie.

Les cours m'ont semblé interminables, même si avoir Alexandre dans la même salle que moi rendait le monologue de la prof de français moins ennuyeux.

— Arrête un peu de le dévorer des yeux comme ça ! m'a sommé Wendy à un moment où je ne m'y attendais pas et me donnant un coup de coude. J'ai sursauté et cela a attiré l'attention de la prof qui nous a immédiatement demandé de changer de place. J'étais furax, car à cause d'elle, je ne voyais plus du tout Alexandre.

J'ai passé le reste de la matinée à attendre le déjeuner avec lui en espérant profiter d'un tête-à-tête. Mais comme j'avais pu le prévoir, une fois que nous nous sommes installés à la cantine, un événement a anéanti tout espoir de partager un peu d'intimité avec lui. Cette fois, c'est Corentin qui s'est attablé avec nous sans même nous demander notre avis. J'étais verte, même si je n'en n'ai rien laissé paraître :

— Tu es toujours d'accord pour cette excursion nocturne dans le Marais des Verraq avec moi ? m'a-t-il demandé en posant son plateau à côté des nôtres.

— Qu'est-ce que vous voulez y faire ? l'a coupé Alexandre, tout en dévorant ses frites avec de la moutarde.

— Corentin est persuadé que la Gruve existe, ai-je répondu. Il voudrait qu'on la prenne en photo ou qu'on la filme. Selon lui, c e serait la preuve que Perrine Jourdan n'est pas morte accidentellement.

— La Gruve ? Je l'ai déjà vue ! a répété Alexandre avec son air mystérieux. Et si vous la croisez un jour, je peux vous jurer que vous ne voudrez plus jamais traîner sur son chemin.

Corentin a écarquillé les yeux de surprise et d'intérêt :

— Tu es déjà tombé dessus ? l'a-t-il aussitôt questionné. Tu plaisantes ou tu es l'un des rares témoins qui l'a réellement croisée ?

Alexandre a terminé sa bouchée avec un petit air malin comme pour faire durer le suspense :

— Oui, c'était pendant l'été. La nuit fourmillait d'étoiles et éclairait le dédale de sentiers entourant le marais. Je me promenais pour profiter de la fraîcheur nocturne lorsque j'ai remarqué quelque chose d'étrange qui brillait dans les fourrés. La lueur se reflétait à la surface de l'eau et cela a attisé ma curiosité. Je m'en suis lentement approché sans faire de bruit. Mais une odeur de pourri a commencé à me révulser. C'est alors que j'ai découvert une bougie posée sur un petit îlot au milieu du marais et de ses hautes herbes qui

sortaient de partout. Et là j'ai vu une imposante masse sombre se mouvoir. Elle était impressionnante avec des plantes et des branches qui craquaient sur son dos au moindre de ses mouvements. Elle s'est tournée vers moi et je n'ai pas pu voir son visage sous sa capuche, mais elle a poussé un cri horrible qui m'a glacé le sang. Ça ne ressemblait pas au hurlement d'une bête ou d'un humain. On aurait plutôt dit une voix qui venait de l'au-delà. Je n'ai pas traîné et je suis rentré chez moi en courant. J'ai tellement flippé qu'il m'a fallu au moins une semaine avant de pouvoir décrire ce que j'avais vu.

— Le truc de malade ! s'est écrié Corentin qui rêvait de cette rencontre. Tu n'as pris aucune photo ?

— Non, j'ai même pas de portable, a dit Alexandre avant de me jeter un petit regard complice à moi qui savais bien qu'il était déjà trop pauvre pour acheter des vêtements. Mais je crois que si j'en avais eu un, je n'aurais pas perdu mon temps à la photographier. Quand tu es face à un tel monstre, tu ne penses pas à faire un selfie !

Wendy est arrivée à ce moment et elle s'est installée à côté de moi, face à Corentin.

— Vous en faites des têtes ! s'est-elle écriée. Vous n ' avez jamais vu un top modèle dans une cantine , ou quoi ?

— Corentin veut aller au Marais des Verraq, samedi soir, ai-je expliqué. Il pense qu'on pourrait prendre en photo la Gruve et prouver qu'elle a assassiné Perrine.

— Bon ! Qui est-ce qui vient ? a lancé Corentin en levant la main.

J'ai pensé un instant à Maman qui m'avait privée de sorties, mais je me suis souvenue qu'elle passait la soirée chez Léonard, samedi. Avec un peu de chance, elle n'en saurait jamais rien.

— C'est bon, je viens, ai-je déclaré avant d'être imitée par Alexandre.

Wendy s'est tournée vers moi et a levé les yeux au ciel :

— Je sais bien que tu es comme une sœur, a-t-elle soupiré, mais franchement, parfois je me demande où tu vas chercher tout ça ! Tu fais exprès ou pas ?

— Arrête un peu, petite froussarde ! me suis-je moquée. Tu ne risques aucun ennui ! Je suis certaine qu'on ne verra rien. Au pire tu prendras l'air avec nous et basta ! Ces rencontres n'arrivent que dans les films d'horreur !

Je faisais mine de vouloir la rassurer, mais en vérité j'étais ravie que nous soyons assez nombreux pour une expédition qui menaçait d'être flippante. Après tout, si nous trouvions la Gruve, tout ce qu'on raconte à propos de ce tte créature deviendrait réalité du même coup.

Wendy a vu passer Sarah affichant son air pincé de l'autre côté du réfectoire et elle s'est aussitôt amusée à rire à gorge déployée comme si nous passions un moment exceptionnel tous ensemble. Évidemment, son cinéma nous a fait réellement rire à notre tour et du coup nous sommes passés pour la table la plus sympathique de la cantine. Je ne me suis pas retournée, mais j'imaginais Sarah qui devait nous haïr et souhaiter secrètement les pires

catastrophes à chacun d'entre nous.

À la fin du repas, les garçons sont partis de leur côté et je me suis retrouvée seule sous le préau. J'allais réviser mon cours d'histoire quand Alban est venu me saluer :

— Salut, poil de carotte ! m'a-t-il taquiné en me faisant la bise.

— Je suis désolée pour ce qui est arrivé à Perrine, lui ai-je dit. Je sais que vous vous étiez fâchés à cause de son père, mais je…

— Ha ? Toi aussi, on t'a mise au parfum ? Tu sais, Émilie, j'aimerais bien qu'on me foute la paix avec ça ! s'est-il aussitôt braqué.

Alban est un grand brun plutôt maigre qui gesticule beaucoup en parlant et cela a eu pour effet de m'impressionner, car j'ai carrément eu peur de me prendre un coup. Il s'en est rendu compte et s'est calmé avant de reprendre :

— Il se passe un truc bizarre, en ce moment, a-t-il repris en haussant les épaules tout en plongeant les mains dans ses poches. Avec Perrine, nous nous sommes quittés il y a deux mois d'un commun accord. Il n'y a jamais eu de dispute entre nous. C'est juste qu'on n'était pas en phase. On s'ennuyait ensemble, alors on a préféré arrêter. C'est tout. On ne s'est même pas fait la gueule. Et maintenant Monsieur Jourdan raconte qu'il m'a expulsé de chez lui parce que j'avais eu un comportement indécent avec sa fille ! J'ai toujours respecté Perrine, nous n'avons même jamais fait la chose. Le pire c'est que je ne sais même pas ce qui me rend le plus triste entre ces fausses rumeurs et la disparition de Perrine. On dirait que son père veut faire croire que je pourrais avoir tué sa progéniture et ça me fout les boules ! Tu te rends compte ? Pourquoi j'aurais noyé mon ex ? C'est du grand n'importe quoi !

— Ça va aller, Alban, lui ai-je répondu. Il faut beaucoup de temps. Mais au bout d'un moment, les vrais coupables font toujours une erreur qui permet de les démasquer.

— J'espère que tu as raison, Émilie, même si c'est mal barré. Pour la police l'affaire est close. Perrine a eu un accident, il n'y a pas à chercher d'autre responsable. Dans quinze jours tout le monde aura oublié.

Je l'ai regardé s'éloigner vers un couloir donnant sur les salles de cours. Son témoignage m'avait un peu perturbé. Pourquoi Monsieur Jourdan aurait-il inventé cette histoire ? Lorsque je l'avais épié, dans le couloir de notre immeuble, il semblait totalement abattu et résigné. Et voilà qu'on le dépeignait comme un menteur et un manipulateur. Pourquoi cherchait-il un coupable pour la disparition de sa fille ? Souhaitait-il attirer l'attention de la police qui n'avait retenu que la thèse de l'accident ? Voulait-il brouiller les pistes et cacher autre chose ?

Je me suis ensuite rendue aux toilettes des filles. J'allais pénétrer tranquillement dans l'une des cabines quand on m'a violemment détournée de ma route en m'empoignant par les cheveux.

Dans la précipitation, je me suis cognée contre un tuyau ou le carrelage mural, je ne sais plus. C'était cette dingue de Sarah qui a approché son visage tout près du mien pour me menacer :

— Écoute-moi bien, Émilie Frinch, m'a-elle avertie, les dents serrées, tellement elle semblait énervée. J'en ai marre que tu me nargues avec le nouveau. Alors je te préviens, si c'est la guerre que tu veux, tu vas l'avoir, mais tu vas vite le regretter !

— Aïe ! Tu es complètement cinglée ! ai-je hurlé de douleur en sentant mon cuir chevelu se décoller.

Je me suis débattue avant de lui administrer un terrible coup de coude dans le ventre pour échapper à son emprise. Elle a reculé d'un pas avant de revenir vers moi, posant ses mains autour de mon cou en faisant mine de m'étrangler :

— Doris est collée deux mercredis de suite à cause de toi et ça, tu vas nous le payer ! a-t-elle poursuivi, rouge de colère. Je peux te jurer qu'on va te faire la peau, car…

Deux filles d'une autre classe ont interrompu son discours en pénétrant dans les toilettes et Sarah, prise sur le vif, m'a lâchée avant de se réfugier précipitamment dans une cabine en prenant l'air de rien. Mais avec son teint d'écrevisse, on aurait vraiment dit une folle. Et elle n'a trompé personne puisque l'une des deux filles m'a lancé un regard compatissant.

J'étais encore sous l'emprise de la terreur lorsque j'ai quitté les toilettes en me massant le cou. Il m'a fallu plusieurs minutes avant que je retrouve mon calme et que j'oublie cette agression idiote.

Je n'ai rien dit de l'incident à Alexandre qui a déjà suffisamment de problèmes avec son Papa et ses conditions de vie. D'ailleurs, nous avions sport et les garçons et les filles étaient séparés en des groupes distincts.

Après les cours, j'ai fait mes devoirs avec Moka qui m'observait d'un regard accusateur depuis le lit. Ce chat est très curieux, car il semble m'apprécier seulement depuis que Léonard l'a menacé de le mettre à la porte. C'est à croire qu'il a compris qu'il valait mieux pour sa surv ie qu'il devienne ami avec moi. J'ai pu le caresser et même le porter sur mes genoux. Il s'est endormi en ronronnant pendant que je regardais la télévision dans le salon et j'étais trop heureuse qu'il me fasse enfin confiance.

J'ai reçu un Snap de Clark :

— C'est quoi cette histoire de sweater ? m'a-t-il demandé.

— J'en ai prêté un à un copain qui a été aspergé de ketchup. C'est rien.

— C'est vrai que Maman a un nouveau fiancé ?

— Oui et c'est pas un cadeau.

Clark ne m'a plus répondu après cette remarque. Mais je n'ai pas à m'inquiéter. En tant que jumeaux, nous bénéficions d'une complicité que les autres ne comprennent pas. Bien souvent nous tombons d'accord sans même nous être concertés. Je n'aime pas être séparée de lui, mais le divorce était un cas de force majeure. Papa n'est plus Papa et c'est encore maintenant qu'il a le plus besoin d'être soutenu par ceux qui l'aiment. Les gens sont méchants avec lui. Ils le jugent, l'insultent, lui font subir toutes sortes d'humiliations, par pure cruauté. Maman a raison, Papa n'est plus. Je dois arrêter de l'appeler ainsi. Il est temps que je me fasse une raison. Je n'ai plus de Papa.

Vendredi 16 septembre

Ce matin, en me regardant dans le miroir de la salle de bains, j'ai constaté que l'attaque de Sarah dans les toilettes du collège m'avait laissé un bleu agrémenté d'une petite cicatrice en haut de mon front. Le plus ennuyeux étant encore de donner des explications à Maman, j'espérais bien échapper à l'inspection de la mère supérieure. Mais je l'ai croisée juste pile au moment de partir pour le collège :

— Mais qu'est-ce qui t'es arrivée ? m'a-t-elle demandé avec son ton dictatorial.

Comme je venais de constater le désastre, je n'avais pas encore inventé un bobard suffisamment convaincant :

— Je me suis cognée… Cette nuit… En dormant, ai-je tenté.

— Tu me prends pour une gourde ? Tu en as vu beaucoup des gens qui se font de tels bleus en dormant. Dis plutôt que tu t'es battue ? C'est encore avec ce garçon ?

— Mais non, je…

Maman a soupiré :

— Quoi que j'ai pu dire ou faire, hier soir, tu restes punie. Tu es interdite de sortie jusqu'à nouvel ordre !

— Oui, c'est ça ! ai-je fait en ramassant mon cartable et mon manteau avant de me diriger vers le couloir. Toi aussi, bonne journée ! ai-je terminé avant de claquer super bruyamment la porte d'entrée.

En chemin vers le collège, j'ai reçu un SMS de Wendy : « J'ai aussi mal au ventre que si une armée de grenouilles y faisaient un feu d'artifice. Préviens les profs que je n'irai pas en cours aujourd'hui. D'ailleurs je ne sais pas si je pourrai venir avec vous à votre excursion pour trouver la Gruve, demain soir. »

Comme si cela ne suffisait pas, Alexandre bavardait avec Corentin devant les grilles du lycée. Ils se racontaient des histoires autour de films d'animation que je n'avais jamais vus et j'avais l'impression de tenir la chandelle à leurs côtés. Ils se sont installés ensemble pendant le cours d'anglais et je me suis retrouvée toute seule à ma table habituelle. Au fil de la journée, il m'a semblé qu'Alexandre et Corentin se découvraient toutes sortes de points communs, dont un certain humour et un intérêt marqué pour les légendes de Mortevor.

À la récré de dix heures, Alexandre m'a tout de même rejointe, accompagné de son nouvel ami.

— Qu'est-ce qui t'es arrivée ? m'a-t-il soudain demandé en passant délicatement son pouce sur la cicatrice de mon front. Ça te fait mal ?

Ce simple geste a suffi à balayer toute ma mauvaise humeur.

— C'est… C'est Sarah qui m'a agressé, hier midi, dans les toilettes, ai-je

lâché. Elle ne supporte pas que nous nous entendions. Wendy a raison. C'est une jalouse maladive. Elle a manqué de m'étrangler et m'a dit qu'elle ne comptait pas en rester là.

Les grands yeux verts d'Alexandre ont fouillé les miens, à la recherche de ce que je ressentais au plus profond de moi et j'ai eu beaucoup de mal à soutenir son regard. Il semblait si protecteur, si prévenant, si gentil, si comme j 'aime . Mais Corentin a tout gâché en éclatant de rire :

— Ça va aller, les tourtereaux ? a-t-il demandé. Vous voulez que je vous laisse ?

— Qu'est-ce que tu vas imaginer ? s'est immédiatement défendu Alexandre en plongeant les mains au fond des poches de son jeans, avant de rire à son tour. Je m'inquiète pour elle, c'est tout !

Évidemment cette remarque m'a beaucoup blessée, mais je n'en ai rien laissé paraître. Alexandre ne m'a pas posé davantage de questions à propos de cette agression de la part de Sarah. Les deux garçons ont ensuite orienté leur conversation autour des cicatrisants, puis des progrès de la médecine en général et enfin de la vie éternelle, comme si je n'étais pas là. Il n'y a qu'à la fin de la récréation qu'Alexandre s'est tourné vers moi :

— Je peux venir à la cantine avec toi ? m'a-t-il questionné, en prenant son petit air malheureux.

Je ne pouvais pas répondre négativement, même si j'avais un peu le sentiment d'être le pigeon de service.

— Oui, évidemment. Il faudra juste que je vérifie combien il me reste d'unités sur ma carte.

Nous sommes retournés en cours comme si de rien n'était. Fort heureusement, les deux heures d'histoire-géo étaient passionnantes et, seule dans mon coin, je n'ai pas vu le temps passer.

À midi, je me suis demandée si Corentin ne faisait pas exprès de monopoliser l'attention d'Alexandre tellement je me sentais invisible. Je bouillais sur ma chaise et j'avais beaucoup de mal à faire semblant d'être aussi souriante que la veille, même si je me doutais que Sarah ne devait pas être loin et jubilait du spectacle misérable que ma mine frustrée lui offrait. C'est à ce moment qu'Ambre s'est joint à notre table. Je ne le connaissais que de réputation et je pensais qu'il n'avait jamais prêté la moindre attention à moi. Ambre est le fils d'un chirurgien très réputé à Mortevor. C'est un peu le garçon modèle du collège, toujours tiré à quatre épingles, avec des vêtements de marques flambant neufs. Il est brillant dans ses études puisqu'il a déjà sauté deux classes pour se retrouver directement en troisième. Ambre est un grand brun au teint mat et aux yeux noirs, plutôt filiforme. Il est beau, délicat, sensible, dans un style complètement différent d'Alexandre.

— J'aimais bien Perrine, a-t-il commencé en me regardant droit dans les yeux. Comme je sais que c'était ta voisine et qu'elle m'avait parlé de toi, je voulais que tu saches que je suis désolé pour ce qui lui est arrivé.

J'étais surprise qu'il m'aborde avec ce sujet si triste et si morbide, et en

même temps ravie qu'il se confie à moi, surtout à un moment où j'avais le sentiment de n'avoir aucune importance aux yeux de ceux de mon entourage :

— Je te remercie, ai-je répondu. Cela m'a beaucoup affectée, c'est sûr, mais en réalité nous n'étions pas très proches. On ne se faisait pas beaucoup de confidences. Ce sont surtout nos mères qui échangeaient des choses à notre sujet…

— Cet accident a choqué beaucoup de monde, a-t-il poursuivi tout en poussant sur le côté de son assiette ses pommes de terre rôties. Il faut dire qu'elle était très jeune et menait une vie plutôt dissolue…

— Ah ? Bon ? Dissolue ? Comment ça ? Que veux-tu dire ?

Alexandre et Corentin, qui écoutaient d'abord par politesse, ont commencé à être beaucoup plus intéressés par cette conversation.

— Vous n'avez pas entendu parler de ces rumeurs selon lesquelles Perrine attendait un enfant ? a poursuivi Ambre sans sourcier.

— N'importe quoi ! s'est aussitôt indigné Corentin. Ce ne sont que de stupides ragots, a corrigé Corentin. Les gens colportent n'importe quoi. Perrine n'est plus là pour se défendre, alors chacun y va de son petit scénario dégoûtant. E lle n'avait que quatorze ans !

Ambre a saisi la carafe d'eau, avec l'air sûr de lui et a pris son temps pour se servir, conscient que chacun attendait impatiemment des détails sur cette déclaration brûlante :

— Mon père travaille dans la clinique où le corps de Perrine a été autopsié, a-t-il repris. Il paraît qu'elle n'était pas belle à voir, la peau toute bleue, les membres gonflés à outrance… À cause de l'eau…

— Et alors, elle était enceinte ou pas ? s'est agacé Alexandre.

— Oui, tu sais quelque chose ou pas ? a enchaîné Corentin.

Ambre a dévoilé un petit sourire malin avant d'enlever calmement le couvercle de son yaourt.

— Je sais des trucs, mais je n'ai pas le droit d'en parler à cause du secret professionnel…

— Tu parles d'une info, ai-je soupiré. Tu cherches juste à te faire mousser, mais en réalité, tu ne sais rien de plus que ce qui est écrit dans le journal.

Son air suffisant s'est voilé et il a semblé contrarié par ma remarque :

— J'en sais certainement plus que vous trois réunis ! a-t-il commencé à s'énerver. Je veux bien vous confier un truc, mais il faut absolument me jurer de ne le répéter à personne, OK ? Et surtout pas à des adultes ! OK ?

Nous avons tous immédiatement acquiescé.

— Bon, voilà, a-t-il repris plus sérieusement en s'exprimant à voix basse pour que les autres élèves ne puissent pas l'entendre. Dans ce genre d'affaire, la police s'arrange pour garder secret un ou plusieurs éléments de l'enquête. Ainsi, si jamais un présumé coupable est interrogé dans le futur, les enquêteurs pourront facilement lui tendre un piège et le conduire aux aveux. Dans le cas présent, Perrine portait une bague et deux boucles d'oreilles… Des anneaux en argent. Ces bijoux étaient absents lorsque les pompiers ont

repêché son cadavre. Quelqu'un les a donc volés !

— Waow ! Impressionnant, a commenté doucement Corentin. Je ne pensais pas que la police préparait de tels pièges dès le début de l'enquête…

— Ce sont des professionnels, a poursuivi Alexandre, si les investigateurs le faisaient six mois après, ça n'aurait plus aucun sens.

— Il y a autre chose, a ajouté Ambre. Perrine était très proche de Chloé avec qui elle passait le plus clair de son temps. Perrine s'était confiée à elle et lui avait laissé entendre qu'elle se sentait en danger…

— Chloé ? Celle qui vivait dans le même pâté de maisons que moi ? ai-je demandé.

— Oui, dans l'immeuble mitoyen du parking, à vingt mètres de chez toi. Chloé pratiquait l'équitation tous les mercredis avec Perrine, mais elle étudiait dans un collège privé. J'ai parlé avec elle, mardi en fin d'après-midi. Elle m'a révélé qu'elle connaissait des éléments qui prouveraient que Perrine a bien été assassinée, mais qu'elle avait peur d'aller témoigner à la police.

— Elle t'a dit quoi d'autre ? a insisté Corentin.

— Elle semblait vraiment tétanisée, a continué Ambre. Chloé ne dort plus depuis le décès de Perrine, car elle a peur qu'une autre fille connaisse le même sort. Elle m'a même demandé si je pouvais récupérer des somnifères dans le cabinet de mon père.

— Ça a un rapport avec la Gruve ? a surenchéri Alexandre. C'est ça qui l'effraie ?

— Je ne sais pas, a précisé Ambre. J'ai surtout essayé de la convaincre d'aller faire une déposition à la police. Elle paraissait vraiment terrorisée à cette idée. J'ai voulu la rassurer en lui expliquant que les flics ne sont pas comme ceux des séries télés et qu'ils pourraient conserver son anonymat coûte que coûte.

À la fin du repas, j'ai prétexté vouloir réviser la physique pour quitter le groupe et voir quelle serait la réaction d'Alexandre. Le test a fonctionné à merveille, si j'ose dire, car le beau blond n'a même pas semblé remarquer mon absence.

Frustrée, j'ai envoyé un SMS à Wendy sur qui je me suis hypocritement rabattue : « Tu me manques, le collège est triste quand tu n'es pas là. » Mais je n'ai obtenu aucune réponse, à croire que j'étais soudain devenue totalement inexistante pour tous mes amis. Ce constat m'a laissé un goût amer et en remontant en classe, j'ai décidé de me reprendre en main, de perdre moins de temps avec des amis qui me relayaient au second plan dès qu'ils en avaient l'occasion. Il fallait que je me concentre davantage sur mes études. J'avais tendance à faire passer les histoires de Perrine, d'Alexandre ou de Wendy, avant mes notes et mes devoirs. Cette situation ne pouvait plus durer. Je devais cesser de me disperser et me remettre à travailler sérieusement.

En me concentrant toute l'après-midi, je suis presque parvenue à oublier Alexandre dont la beauté me charmait pourtant toujours beaucoup. Vers dix-sept heures trente, il est venu me dire qu'il ne pouvait pas me raccompagner,

car il devait se rendre dans une laverie pour la corvée de linge familial. J'ai fait mine de n'en avoir rien à faire, même si en réalité j'avais la gorge nouée à l'idée de ne pas pouvoir bavarder avec lui.

En rentrant à la maison, j'ai croisé la Maman de Perrine.

— Bonsoir Émilie, m'a-t-elle dit avec l'air de quelqu'un qui a vieilli de dix ans en l'espace de quelques semaines. Je voulais te remercier d'être venue à l'enterrement… Tu sais… C'est très dur pour des parents de perdre un enfant si jeune, alors… Alors profite bien des tiens, car on ne sait jamais ce qui peut arriver… Tu vois, j'ai encore du mal à me dire que tout cela est réel et même… Et parfois j'ai l'impression qu'elle va rentrer comme toi de l'école et… Et…

Elle a éclaté et sanglots devant moi et je ne savais vraiment pas quoi faire. Alerté par ses gémissements, Monsieur Jourdan est venu la chercher dans le couloir de l'immeuble :

— Qu'est-ce que tu racontes à cette gamine ? lui a-t-il demandé d'un ton aussi désespéré. Dépêche-toi de rentrer. Perrine est morte, tu m'entends ? Morte ! Elle ne reviendra plus jamais de l'école !

J'étais si désolée pour eux que je n'ai pu retenir mes larmes. Mais je suis rendue dans ma chambre où j'ai fait mes devoirs tout en écoutant une web radio qui passait de la musique de méditation.

J'ai fini par allumer ma tablette pour compléter ce journal. Ensuite, Wendy m'a appelé et, malgré mes résolutions de mettre un peu de distance entre elle et moi, je lui ai raconté les événements de la journée :

— Je connais cette Chloé, m'a déclaré Wendy. Nous étions en classe ensemble au CM1. Déjà toute petite elle n'en n'avait que pour les chevaux. C'était un véritable garçon manqué. Mais elle est devenue très jolie. Elle sort avec Tristan, un garçon qui a dix-neuf ans et ils se cachent sans arrêt, car les parents de Chloé sont très stricts et elle a peur qu'ils portent plainte pour détournement de mineure. D'ailleurs, si tu veux mon avis, son mec est un véritable canon. Attends, je cherche son compte Facebook…

Après quelques manipulations sur sa tablette, Wendy m'a envoyé la photo d'un grand et beau garçon à l'allure soignée. Il posait devant l'objectif, les mains dans les poches, dans un petit blouson noir, un pantalon rouge, des baskets et les chevilles apparentes de circonstance.

— C'est vrai qu'il est pas mal, ai-je commenté.

Maman est rentrée et j'ai aussitôt coupé Messenger pour passer un peu de temps avec elle. Je devais reconquérir sa confiance et lui prouver qu'Émilie était toujours sa gentille petite fille. Je l'ai aidée à préparer la cuisine et nous avons regardé ensemble Austin Powers pour la millième fois. Mais Maman est bon public et elle rit de bon cœur à des gags dont elle connaît toutes les ficelles. À ses côtés pendant toute la soirée, je lui ai laissé croire que j'étais aussi docile qu'elle avait envie de se l'imaginer. C'est dingue comme je suis capable de m'adapter, parfois.

Samedi 17 septembre

J'étais tellement contente à l'idée de ne pas avoir ma mère sur le dos en soirée, que j'ai passé l'aspirateur dans presque tout l'appartement et même époussetéplusieurs meubles du salon. Maman était aux anges. Mais ce sourire béat n'avait rien à voir avec mes prouesses domestiques qu'elle n'a sans doute pas remarqué. Elle affichait déjà cet air benêt à son réveil. Le fait de passer la soirée avec Léonard la lovait dans un nuage de coton où plus rien ne pouvait l'atteindre. Après s'être pomponnée et rendue chez le coiffeur, sa joie de vivre a laissé place à la nervosité et l'inquiétude. Elle craignait de ne pas être à la hauteur face à son nouveau Dom Juan qui ne m'inspirait toujours pas la moindre confiance. Je n'aimais pas du tout la voir sous l'emprise de cet homme qui me paraissait cacher son jeu. Je devais pourtant avouer qu'au final, lorsque j'ai photographié Maman devant le grand miroir de la salle de bains, elle était radieuse :

— Je risque de rentrer tard, m'a-t-elle prévenue avec une moue coupable. Alors tu n'ouvres à personne et tu m'envoies un sms avant de te coucher. Compris ? N'oublie pas les croquettes du chat. Il reste du bœuf bourguignon, tu n'auras qu'à te faire des frites au four pour l'accompagner, si tu veux.

Maman m'a presque inspiré de la pitié à être si gentille avec moi, alors qu'au fond je ne souhaitais que la voir disparaître pour me consacrer à mes activités secrètes. Je l'ai regardée s'éloigner depuis la fenêtre de la chambre de Clark, Moka sous le bras, en lui faisant un signe de la main, m'assurant du même coup qu'elle ne rebroussait pas chemin. Une fois disparue dans les ruelles de Mortevor, je me suis précipitée dans ma chambre pour enfiler un manteau, récupérer mon téléphone rechargé à bloc et me précipiter dans la rue.

Le brouillard descendait lentement sur la ville, apportant avec lui une humidité pénétrante contre laquelle mon petit manteau noir ne me protégeait pas suffisamment. Je n'avais plus le temps de me changer, tant pis. J'ai couru jusqu'à la station de tram pour me rendre dans le vieux quartier proche du Marais des Verraq. Nous nous étions donné rendez-vous à dix-neuf heures trente au premier étage du Café du Cirque. Tous les jeunes s'y retrouvent, car il n'est pas loin du centre historique, la salle du premier étage offre une vue imprenable sur les plans d'eau et elle n'est pas surveillée par des adultes.

Je me suis installée face à Alexandre avec mon coca. Lorsque j'ai vu qu'il portait à nouveau le sweater de Clark, nos regards se sont croisés et il a semblé très reconnaissant, ce qui m'a touché droit au cœur.

— Tu as couru ? m'a-t-il demandé gentiment, tu es toute rouge.

— Ma mère est partie plus tard que prévu et je suis gelée, ai-je fait en posant mes bras sur la table.

Alexandre a spontanément saisi mes deux mains pour les frictionner

activement. Ce geste était si naturel que personne n'y a prêté attention, à part moi qui avais grand peine à cacher ma satisfaction. Cette délicatesse balayait soudain toutes mes angoisses de la veille. Je n'étais pas encore totalement folle. Il se passait bien quelque chose de particulier entre Alexandre et moi.

— Je ne peux pas rester longtemps avec vous, a commencé à se plaindre Wendy en tenant son chocolat chaud avec ses mitaines, sa doudoune sur le dos. Mon père a décidé de m'emmener au cinéma à la séance de vingt-deux heures. Je ne traînerai pas, sinon il va encore me dire que je suis distante avec lui.

— Mes vieux reçoivent mon oncle et ma tante, a enchaîné Corentin qui portait la sangle de la Gopro de son père enroulée autour de son crâne en lui donnant un air de mineur à charbon. Avant, j'étais obligé de me taper tous les repas de famille, mais un jour j'ai mis la honte à mes parents en racontant des trucs débiles à table et depuis ils préfèrent me donner des thunes pour que je vide les lieux.

— Mon… Mon père, il garde mon petit frère, a ajouté Alexandre, un peu gêné de n'avoir rien d'autre à raconter, avant de lâcher mes mains pour saisir son verre d'eau sans plus s'intéresser à moi.

Corentin a fait glisser son portable de sa poche pour nous montrer des dessins de la Gruve et nous aider à la reconnaître dans le brouillard.

— Monstrueux ! a commenté Wendy en faisant la moue. Si je vois ça, je détale comme une fusée ! On n'a pas idée d'être si horrible !

— Mais, non ! Justement, il faut la filmer, la prendre en photo, sinon ça ne sert absolument à rien de venir ici ! s'est énervé Corentin tout en scrollant les images sur l'écran avec son doigt plein de la graisse de ses frites.

Comme la nuit était déjà tombée, nous sommes rendus au premier sentier menant autour du Marais des Verraq. Il faisait un froid polaire pour la saison et le brouillard s'est épaissi à mesure que nous nous approchions des plans d'eau, là où les éclairages publics disparaissaient.

— On ne voit carrément rien du tout ! a remarqué Wendy. Ce qu'on risque plutôt ici, c'est de tomber dans l'eau et par ce temps, je ne le souhaite à personne !

— Je suis déjà congelée, ai-je ajouté en frissonnant, je ne sens même plus mes phalanges.

— Il faut rester groupés et surtout regarder nos pas, nous a conseillé Corentin en allumant une lampe torche pour éclairer le sentier. Dès l'instant où nous rencontrerons de la végétation, nous reviendrons vers la terre battue. C'est trop dangereux sinon, vous avez raison.

— On devrait tous se donner la main, a proposé Alexandre qui était posté derrière moi.

J'étais ravie de cette suggestion et je m'imaginais déjà marcher à ses côtés comme un véritable couple, quand Wendy a détruit ce petit rêve.

— Hors de question que je donne la main à Corentin, a-t-elle aussitôt protesté, il mange avec ses doigts et il ne se lave même pas les mains. Je ne

suis pas une poubelle !

Elle m'a aussitôt rejointe pour saisir mon poignet. Du coup, seul Alexandre pouvait servir de maillon entre elle et Corentin. J'étais dégoûtée.

Nous avons avancé ainsi pendant une vingtaine de minutes, tandis que Wendy se plaignait, trébuchait, riait et se faisait rappeler à l'ordre par Corentin pour qui cette expédition était extrêmement sérieuse.

— Comment voulez-vous que l'on découvre quoi que ce soit si vous bavardez sans arrêt comme des pipelettes ? s'est-il écrié avant que chacun se taise. Les bruits de la ville ont fini par disparaître laissant place à un silence de mort vraiment flippant. Nous entendions plus que nos souffles et nos semelles s'enfoncer dans la terre humide et spongieuse du sentier. Je pensais que nous allions revenir bredouilles, quand un cri terrifiant s'est fait entendre dans l'obscurité, sur notre droite, au milieu du marais.

— Qu'est-ce que c'est ? a murmuré Wendy en se serrant contre moi, grelottant.

— On aurait dit un animal, a fait Alexandre en s'approchant de nous.

— Filmez ou prenez des photos, plutôt que de jacasser ! s'est à nouveau énervé Corentin en allumant sa caméra :

— Il est tard. Je dois rentrer, mon père va m'engueuler, a poursuivi Wendy en me lâchant pour allumer nerveusement son téléphone portable.

Mais un nouveau hurlement beaucoup plus fort et plus près nous a terrorisés.

Corentin a éclairé les roseaux au moment où des bruits d'eau s'approchaient très rapidement de nous. Le brouillard a soudain semblé s'épaissir de façon presque instantanée et en quelques secondes nous avons perdu toute visibilité.

— Qu'est ce qui se passe ? a demandé Corentin en tournant sa torche vers une barque qui tanguait au bord du bassin. Mais sa lampe avait davantage pour effet de se réfléchir dans l'épais brouillard plutôt que de dissiper l'opacité alentour. Et lorsque quelque chose a remué dans les fourrés, nous n'avons rien pu distinguer à part une lueur blanche. Tout s'est ensuite passé très vite.

— Il y a quelqu'un ? a demandé Wendy, d'une voix hésitante, au moment où nous commencions tous à gravement flipper. C'est une bête ?

— Il n'y a personne. Quelqu'un a dû amarrer sa barque ici et elle a bougé avec les remous de l'eau, a commenté Alexandre. Ce n'est rien du tout.

Le silence est revenu, encore plus angoissant que cette barque et cette chose qui venait de se mouvoir dans le buisson. Y avait-il une cinquième personne autour de nous ? Est-ce que la Gruve s'était si facilement laissée appâter ? Allait-elle faire une victime parmi nous ?

Une main a saisi la torche de Corentin et sa lumière s'est mise à vaciller au rythme d'une lutte inégale. La lampe s'est élevée dans l'air comme une masse et on a un entendu un coup sec et très brutal avant que Corentin s'effondre au sol, la torche finissant par s'éteindre dans une flaque de boue

— Putain ! C'est quoi ça ? s'est écrié Alexandre, pris de panique. Qui est là ? Qui est là, bordel ? a-t-il paniqué. Répondez !

Wendy et moi avons allumé nos smartphones, mais ceux-ci se sont révélés peu utiles vu qu'ils n'éclairaient que le brouillard environnant. Plongés dans cette purée de pois dangereuse, chacun essayait de contenir sa terreur. Nos yeux commençaient à s'habituer à l'obscurité sans pouvoir deviner ce qui allait se produire. Quand Wendy a poussé un cri strident, j'ai d'abord pensé que ses nerfs venaient de craquer, mais en me retournant, j'ai distingué une masse noire au-dessus d'elle. Elle a poussé un tel hurlement d'horreur que je me suis mise à crier d'effroi à mon tour, totalement paralysée.

— Au secours ! Aidez-moi ! Aaah !

L'intrus entraînait Wendy vers le marais en la tirant par les cheveux, une odeur médicamenteuse et de pourri planant mystérieusement dans l'air. Les bras de sa proie gesticulaient dans tous les sens, mais rien ne semblait pouvoir ralentir la chose qui, avec une force terrible, descendait maintenant dans l'eau. Alexandre et moi étions totalement pétrifiés, tout cela arrivait si vite, sans que nous puissions voir quoi que ce soit. Wendy a poussé un nouveau cri d'horreur et la main de la bête s'est plaquée sur sa bouche pour l'étouffer. J'ai compris que nous nous trouvions au beau milieu d'une agression comme on en voit dans les enquêtes criminelles de la télévision. Si on ne faisait rien, Wendy allait mourir :

Elle s'est débattue dans l'eau gelée tandis qu'Alexandre et moi tentions de l'appeler et de nous rapprocher du bord sans nous enfoncer avec elle dans le marais :

— Wendy ! Où es-tu ?

En désespoir de cause, j'ai dirigé l'écran de mon portable vers la scène de l'agression. Et c'est là que j'ai vu une créature de près de deux mètres de haut avec des plantes suintantes qui descendaient le long de son corps malingre, une main plaquée sur la bouche de Wendy qui tombait en arrière, entraînée dans son sillage.

Sans réfléchir un instant, je me suis précipitée dans l'eau pour attraper l'une de ses chevilles et la tirer vers moi. L'eau était véritablement glacée et je sentais la vase épouser la forme de mes chaussures pour tenter de m'emprisonner.

— Alexandre ! Aide-moi, vite ! Il faut sauver Wendy !

La bête a poussé un grognement terrifiant qui n'a fait que me déterminer à ne pas me laisser faire. J'ai agrippé la jambe de sa victime de toutes mes forces au moment où Alexandre se jetait à l'eau pour saisir l'autre pied et la retenir. À deux nous n'avons pas tardé à reprendre le dessus. La créature a relâché Wendy dont la tête s'est immédiatement enfoncée dans l'eau glacée.

— Wendy ! ai-je crié avant que sa tête ne se relève dans un cri d'horreur.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? a demandé Corentin d'une voix endormie, encore allongé sur le sentier, en revenant seulement à lui.

— Viens nous aider, a crié Alexandre, Wendy se fait agresser !

La créature, avant de battre en retraite, a attrapé ce qui devait être une rame, pour l'élancer devant elle dans le vide et frapper tout ce qui viendrait à sa portée. Évidemment j'ai reçu un violent coup dans le bras, mais pas assez douloureux pour que je perde l'équilibre ou lâche prise. Wendy s'est agrippée à nos épaules en les serrant si fort que j'ai senti ses ongles rentrer dans ma peau. Nous avons regagné la rive, encore terrorisés, pour nous agenouiller sur l'herbe mouillée qui bordait le sentier et reprendre notre souffle.

— Tu as réussi à filmer quelque chose ? a demandé Alexandre à Corentin qui orientait sa Go Pro vers le marais tout en essayant de produire un peu de lumière avec sa torche qui avait pris l'eau.

— Je me souviens juste qu'on m'a frappé à la nuque et que je suis tombé par terre comme si on avait appuyé sur Off, lui a-t-il répondu. Quand j'ai levé le nez, vous hurliez tous. Je suis venu vers vous, mais on n'y voyait rien. C'était trop sombre pour une caméra de sport. À mon avis, ça ne donnera rien.

— Tu veux qu'on refasse une prise ? a plaisanté Wendy, qui respirait toujours difficilement tout en grelottant.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? a repris Corentin en nous rejoignant. La chose a vraiment essayé de tuer Wendy ? On appelle la police ?

— Si vous appelez la police, c'est sans moi, a fait Alexandre en levant les mains devant lui. Si mon père apprend que j'ai de quelconques démêlés avec la justice, il va me lapider direct ! Vous direz que je n'étais pas là, c'est tout.

— Moi je n'y tiens pas des masses non plus, ai-je surenchéri. Ma mère voit un policier, ces derniers temps et on ne peut pas s'encadrer. Si ma mère découvre que je me suis enfuie pour aller dans les marais, elle m'enverra en pension. C'est son grand truc, en ce moment, la pension ! Dès qu'un truc ne va pas, elle me parle d'internat.

— Est-ce que tu es blessée, Wendy ? a demandé Alexandre en l'aidant à se relever. On ne devrait pas rester dans les parages, on ne sait jamais, des fois que ce truc revienne. Tu peux marcher ?

— Et même courir un marathon, a-t-elle dit d'un ton cynique. Cette bestiole m'a arraché des cheveux, j'ai pris un bain de minuit au mois de septembre, je pue la vase et je suis congelée, à part ça, tout est parfait !

— Barrons-nous d'ici, lui ai-je dit. Dans le fond, tu as de la chance. Cette chose était prête à te tuer.

Corentin a prêté son gros blouson à Wendy dont la doudoune trempée continuait de la geler. Elle s'est accrochée à mon épaule, et nous avons marché, grelottant toutes les deux l'une contre l'autre, tandis qu'Alexandre fermait la marche en nous frictionnant énergiquement le dos.

Après quelques minutes de marche et, approchant des éclairages de la ville, nous avons distingué une silhouette sur la droite du sentier. Un homme plutôt grand mais courbé et vêtu d'un long manteau noir titubait comme s'il était ivre.

— Franchement, c'est la dernière fois que je viens dans ces marais, a chuchoté Wendy, tout est flippant par ici. Regardez-moi ce pauvre clodo…

— Ce clodo, c'est mon père ! l'a coupé Alexandre avant de détaler en direction du pauvre homme.

J'ai aussitôt réalisé que nous l'avions vexé et je l'ai rejoint en espérant sauver la situation.

— Ne lui en veux pas, ai-je demandé en le saisissant par le bras, Wendy est encore choquée. Elle ne cherchait pas à te blesser.

Alexandre a retiré ma main de sa manche d'un geste brutal pour s'approcher de son père et l'épauler dans sa marche qui semblait pénible.

— Vous avez raison, je ne suis pas de votre condition et tout me le rappelle sans cesse. Je ne suis pas assez bien pour vous ! Je suis pauvre, j'habite dans une caravane et mon père est un alcoolique ! C'est vrai, c'est la honte ! Vous pouvez vous fiche de moi tant que vous voudrez ! Maintenant, fichez-moi la paix ! Arrêtez de vous donner bonne conscience en vous imaginant que vous m'aidez ! Je te rendrai ton sweater lundi ! Maintenant, fichez-moi la paix ! Allez, salut !

Je ne l'avais jamais vu céder à la colère et se braquer à ce point. Cela m'a immédiatement emplie de tristesse et j'ai senti les larmes inonder mes yeux. Tout semblait si bien parti et voilà que l'espoir de m'en faire un confident s'évanouissait en un instant.

— Où étais-tu ? lui a demandé son père, comme s'il retrouvait ses esprits ? Et ton petit frère ? Tu l'as laissé tout seul ?

En regardant les deux hommes s'éloigner, j'ai réalisé que le pantalon et le manteau de son père étaient mouillés jusqu'à mi-cuisses. Après l'épisode que nous venions de vivre, un nouvel effroi m'a pétrifié. Qu'était-il arrivé au père d'Alexandre ? Était-il impliqué dans la tentative d'enlèvement de Wendy ? Non, c'était impossible. Il n'aurait pas pu se trouver dans la barque et sur le sentier presque en même temps.

Je suis retournée vers les autres face à qui je n'avais pas besoin d'expliquer la situation. J'avais tellement froid qu'une série d'éternuements m'a rappelé que mes souliers et mon bas de jeans étaient trempés, eux aussi.

— Que va-t-on raconter après toutes ces histoires ? ai-je demandé à Wendy. On ne sait même pas ce qu'on a vu. Tu vas porter plainte ?

— Je ne sais pas encore, m'a-t-elle répondu. Mes chaussures et mon manteau sont fichus, ça va être ma fête si je ne trouve pas une excuse valable. Je ne peux pas faire comme si rien ne s'était passé. On devrait essayer de réfléchir à tout ça et nous retrouver au Café du Cirque demain à quatorze heures pour en parler.

— Bonne idée a fait Corentin avant de se tourner vers moi. On va essayer de garder le silence jusqu'à demain. Émilie, tu devrais prendre un tram et rentrer à Salençon au plus vite pour te réchauffer. Pas la peine que tu tombes malade, par-dessus le marché. Je vais raccompagner Wendy, on ne sait jamais.

J'étais si dégoûtée par l'incident avec Alexandre, qu'attraper froid était le cadet de mes soucis.

J'ai pris le chemin du retour avec le sentiment d'avoir abandonné toute ma joie de vivre dans le Marais, au moment où Alexandre m'avait repoussée. En approchant de la maison, j'ai réalisé que j'avais oublié d'éteindre la lumière de la cuisine. Fort heureusement, il était à peine vingt-deux heures trente et, avec un peu de chance, Maman n'en saurait jamais rien.

J'ai gravi l'étage, les muscles de mon cou ne soutenant même plus ma tête, comme si l'escalier conduisait à l'échafaud. Je suis entrée dans l'appartement pour me déshabiller, enfiler une robe de chambre et enfoncer mes vêtements boueux dans la machine à laver. J'ai commencé à me brosser les dents quand un son inattendu provenant de la cuisine m'a faite sursauter.

— Qui est là ? ai-je demandé tout en m'approchant à pas feutrés, espérant que personne ne me répondrait.

La silhouette de Maman est alors apparue dans l'encadrement du couloir avant que je ne remarque les longues traces de rimmel sous ses yeux.

— Où étais-tu bon sang ? Qu'as-tu fait de ton portable ? À quoi ça sert que je te paie un forfait de téléphone si tu n'es pas joignable ?

— C'est quoi cette tête ? lui ai-je demandé pour faire diversion. Tu as pleuré ? Léonard t'a posé un lapin ?

— Non, pas du tout s'est-elle justifiée. Il m'a appelé au moment où je partais le rejoindre. Léonard avait une urgence. Du coup, je suis rentrée quelques minutes après ton départ… D'ailleurs, où étais-tu ? J'espère que tu as une bonne explication. Je te rappelle que je t'avais punie !

— Chez Corentin… On… On a regardé un film.

— J'étais morte d'inquiétude. Tu aurais pu appeler…

Elle a soudain regardé mes chaussettes et les traces de pas humides provenant de l'entrée et suivant mon itinéraire :

— Chez Corentin ? Mais tu es trempée ! Tu as de la boue partout !

Elle est retournée dans le couloir avant de revenir à la salle de bains en criant :

— Regarde un peu l'état de tes chaussures !

Maman m'a lancé un regard noir et perçant qui signifiait qu'elle n'avait plus aucune confiance en moi. Elle m'a bousculée avec son air de supérieure intraitable avant de vider le contenu de la machine à laver sur le sol :

— Mais où es-tu donc allée traîner, Émilie, pour avoir de la boue comme ça sur tous tes vêtements ?

— Je… Je suis tombée dans le marais, ai-je dit en baissant les yeux.

— Dans le marais ? a-t-elle répété en laissant tomber les bras le long de son corps. Par ce temps ? Mais tu es complètement folle, ma pauvre petite ! Tu ne sais pas qu'on peut mourir de froid en quelques secondes au contact de l'eau en cette saison ? La mort de Perrine ne te suffit pas ? Tu y es allée toute seule ?

— Non… Avec des copains. Il y avait Corentin, le voisin, ai-je marmonné.

— Corentin ? Celui dont les parents ont honte tellement il se comporte mal avec leurs invités ? Qui sont les autres ? Et regarde-moi en face, quand je te

parle, a-t-elle poursuivi en levant mon menton du bout des doigts d'un geste sec.

— Wendy et Alexandre…

— Alexandre c'est celui qui porte les vêtements de ton frère ?

— Oui, il m'a dit qu'il allait me rendre le sweater.

— Mais on ne doit rien voir au bord des marais à une heure pareille et avec tout ce brouillard…

La sonnette d'entrée a retenti et j'ai cru un instant que cette visite inattendue allait faire diversion et me permettre de souffler un peu. Mais lorsque j'ai ouvert la porte, j'ai compris que les choses risquaient de s'envenimer encore plus :

— Ah ! Te voilà enfin ! s'est écrié Léonard, comme s'il se prenait pour mon nouveau beau-père.

— Elle est allée au bord du marais et cette gourde est tombée à l'eau, a débiné Maman, en s'approchant de lui pour l'embrasser naturellement sur les lèvres.

Léonard m'a regardée de haut en bas, puis s'est mis à marcher devant moi avec un regard des plus suspicieux :

— On peut savoir ce que tu faisais là-bas ?

— Rien, ai-je dit en baissant le menton. On se promenait avec des copains. On a cru que l'on pourrait surprendre la Gruve, c'est… C'est tout.

— Mais qui t'a poussé dans l'eau ? C'est ce désœuvré qui t'a promis je ne sais quoi en échange d'un sweater de ton frère ? a repris Maman avant de se tourner vers Léonard pour préciser. Cette idiote s'est amourachée d'un cas social qui profite de la naïveté et de la générosité des autres…

— Comment s'appelle-t-il ? a poursuivi le policier qui devait se croire mener un interrogatoire.

Je ne voulais pas lui répondre, mais Maman s'est aussitôt chargée de le faire à ma place.

— Alexandre ! a-t-elle poursuivi. Il habite avec son père dans une caravane, au bord des marais ! Tu imagines le tableau !

Je me sentais tellement sous pression à force de répondre à toutes leurs questions que je n'avais envie que de me jeter sur mon lit et de pleurer.

— C'est cet Alexandre qui t'a poussé dans l'eau ou c'est un autre ? a continué Léonard, insensible.

— Mais personne ne m'a poussé ! Ça suffit ! ai-je protesté. C'est Wendy qui est tombée dans le marais en ne faisant pas attention… Comme elle avait du mal à sortir, Alexandre et moi, nous l'avons tirée par les pieds pour la sortir de là ?

— Par les pieds ? C'est intéressant, a surenchéri Léonard qui se prenait décidément pour Hercule Poirot. L'eau était si profonde que cela ? Habituellement on aide quelqu'un qui tombe à l'eau avec les mains…

Les yeux toujours fixés au sol, j'ai remarqué que les chaussures de Léonard étaient aussi boueuses que les miennes et en comparant la texture de

cette terre mouillée sur nos chaussures respectives, j'ai remarqué que c'était exactement la même couleur. Ce détail m'a encore plus troublé, mais j'ai essayé de ne rien en laisser paraître :

— Elle… Elle est tombée en arrière, assise dans l'eau. et on l'a tirée de là, car on avait peur qu'elle ne s'enfonce, à cause de la vase…

— Ce n'est pas très logique, Émilie. Tu viens de dire qu'elle est tombée les fesses dans l'eau. Pourquoi ne s'est-elle pas relevée toute seule. Quelque chose l'en empêchait ? Quelqu'un ?

Mon cœur a sursauté en entendant cette dernière phrase. Léonard était beaucoup plus perspicace que je ne l'aurais imaginé et je risquais gros à lui raconter des bobards. Je me sentais si nerveuse et angoissée que j'ai fini par plier sous la pression de cet insupportable interrogatoire.

— En vérité… Eh bien, la Gruve nous est tombée dessus et elle a essayé d'entraîner Wendy dans le marais…

— La Gruve ? s'est écriée Maman. Vous avez fumé ou quoi ? Quel est donc ce nouveau délire ?

— C'était une idée de Corentin ! me suis-je défendue. Il tenait absolument à nous prouver qu'une telle créature existait. Et… Et…

— Et alors ? Vous l'avez vue ? m'a demandé Léonard, le regard toujours dénué du moindre sentiment envers moi.

— Oui, mais le brouillard et l'obscurité ne nous permettaient pas de franchement la détailler. La Gruve se tenait sur une barque, des branches pourries et des plantes visqueuses sur le dos, elle poussait des cris terrifiants. Elle était grande et forte…

Léonard et Maman se sont regardés comme si je venais d'inventer cette histoire.

— Bravo Émilie, a fait Maman avec un rictus qui ne présageait rien de bon. On va essayer de trouver quelque chose de vrai au milieu de ton tissu de mensonges. Maintenant tu vas aller prendre une douche et te coucher immédiatement après. Pas d'internet, de télé, de tablette ou de téléphone. Tu éteins et tu dors !

Léonard a élevé la voix :

— Avant que tu t'en ailles j'aimerais que tu saches qu'une autre ado a eu beaucoup moins de chance que toi. Ce soir, nous avons retrouvé le corps d'une jeune fille morte au bord du Marais des Verraq. La prochaine fois que vous faites ce genre d'expédition, toi et tes copains, dites-vous bien que ça pourrait plus mal tourner pour vous !

— Quoi ? me suis-je écriée, terriblement choquée. Mais c'est impossible ! Nous aurions vu quelque chose !

Léonard et Maman ont échangé un regard qui signifiait que j'étais décidément d'une très grande naïveté.

Je me sentais si abattue par cette nouvelle que je me suis mise à trembler.

Pour ne pas attirer davantage l'attention, je me suis vite engouffrée sous la pluie d'eau brûlante de la douche sans parvenir à me réchauffer.

Je me suis ensuite enfoncée sous les draps avec ma tablette et j'ai inspecté les sites d'informations à la recherche d'un article traitant de ce nouveau meurtre.

« *Adolescente noyée dans le marais des Verraq.*

Les hommes-grenouilles de la brigade fluviale des pompiers de Mortevor ont fait la macabre découverte d'une adolescente noyée dans le marais des Verraq. Disparue depuis mercredi soir, un avis de recherche avait été lancé sans ouvrir aucune piste sérieuse. Les parents avaient d'abord pensé à une fugue. Une enquête a été ouverte afin de découvrir les causes exactes de cette noyade. »

L'article ne précisait pas l'identité de la victime, ce que j'ai trouvé dommage.

J'entends Léonard qui éternue et qui peste à propos de Moka. S'il savait à quel point je le déteste. Maman est en train de préparer ses affaires pour suivre son nouveau soupirant.

Mes yeux se ferment tout seul. C'était une drôle de journée. Le ménage, un verre au Café du Cirque, les mains d'Alexandre qui frictionnent les miennes, l'agression de Wendy, la dispute avec Alexandre puis avec Maman et enfin Léonard.

Je n'en peux vraiment plus. J'éteins.

Dimanche 18 septembre

Je me suis réveillée avec un mal de crâne, le nez qui coulait et la gorge brûlante. En ouvrant les volets, j'ai constaté que le brouillard était plus épais que jamais. C'est à peine si, depuis la chambre de Clark, je parvenais à distinguer le trottoir. J'ai allumé la tablette pour raconter à Wendy la fin de ma soirée en « live » tout en prenant mon petit-déjeuner. Wendy n'a pas semblé surprise :

— Quand mes parents m'ont vue, ils m'ont emmené directement à l'hôpital pour y faire des examens, m'a-t-elle confiée. Pendant qu'une infirmière nettoyait mes égratignures et effectuait une prise de sang, ils m'ont bombardée de questions. J'ai été obligée de tout leur raconter, car nous sommes allés déposer plainte, dès que nous avons quitté les urgences. Là-bas, l'interrogatoire a recommencé de plus belle… Tu n'imagines pas à quel point j'en avais marre de répéter sans arrêt les mêmes choses, notre promenade pour trouver la Gruve, l'agression, le père d'Alexandre avec son pantalon et son imperméable trempés…

Je n'en revenais pas :

— Tu veux dire que tu as dénoncé le père d'Alexandre ?

Wendy a écarquillé les yeux comme si cela tombait sous le sens :

— Évidemment ! Ils m'ont demandé de leur dire toute la vérité dans les moindres détails…

— Tu n'aurais pas dû leur parler de lui ! Ça n'a rien à voir avec ton agression !

— Qu'est-ce que tu en sais ? m'a-t-elle demandé. Je te rappelle que j'ai été victime d'une agression. Une tentative d'enlèvement ! J'ai des bleus, les racines des cheveux décollées, des vêtements déchirés et j'aurais très bien pu y passer !

J'ai soupiré de désespoir :

— Tu as été agressée par cette créature couverte de plantes. Elle était grande, pas du tout la même silhouette que le père d'Alexandre…

— Arrête de défendre ton petit chéri à tout prix, m'a reprise Wendy. Je n'ai accusé personne. J'ai juste raconté la soirée.

— Tu as sans doute raison, ai-je dit. Mais tu sais, Alexandre et sa famille ont déjà beaucoup de problèmes de toutes sortes. Ton témoignage va encore les accabler…

— Franchement, Émilie, je me demande parfois de quel côté tu es, a-t-elle commencé à s'énerver. Tu as beaucoup changé depuis qu'Alexandre est arrivé au collège. Par moments, je ne te reconnais plus. Tu te rends compte que, si je suis ton raisonnement, il aurait fallu que je raconte des craques à la police pour protéger le père d'un type que tu ne connais que depuis quelques jours ! Tu gueules après ta mère, mais elle n'a pas tort. Tu perds complètement les

pédales, ma pauvre fille !

Et là-dessus, elle a éteint sa tablette. J'avais un morceau de pain tartiné de beurre en bouche et j'ai eu beaucoup de mal à l'avaler. C'était ma troisième dispute en moins de vingt-quatre heures, à croire que plus personne ne pouvait me supporter. Ils avaient peut-être tous raison. Je voulais trop en faire et je me dispersais en perdant de vue ma famille et mes études. Il fallait que je me ressaisisse de toute urgence.

Après avoir pris ma douche, j'ai passé l'aspirateur dans ma chambre et dans le salon, histoire d'éviter les plaintes au retour de Maman. Ensuite je me suis installée à mon bureau et j'ai travaillé sur mon devoir de français. J'étais bien inspirée, alors j'ai écrit une super rédaction en moins d'une heure.

Vers treize heures quelqu'un a sonné depuis la rue. Je me suis penchée par la fenêtre, mais le brouillard était tel qu'on n'y voyait toujours rien. Du coup je suis descendue pour ouvrir à Alexandre qui avait l'air plus inquiet que jamais.

— Ils ont embarqué mon père, m'a-t-il dit devant la porte de l'immeuble.

— Qui ? ai-je demandé. La police ?

Alexandre a regardé alentour comme s'il avait tellement honte, qu'il ne voulait pas en parler depuis le trottoir :

— Vas-y, entre, lui ai-je proposé.

Il a aussitôt levé les mains en signe de protestation :

— Non, cela va t'attirer des ennuis…

— Ma mère n'est pas là. Elle est partie avec son nouveau copain qu'elle ne quitte plus. Entre, mais ne t'éternise pas, c'est tout.

Il m'a lancé un petit sourire un peu crispé et il s'est décidé à me suivre.

Une fois arrivés à l'appartement, Moka a couru en entendant sa voix et pour venir ronronner contre lui :

— Ça, c'est un accueil royal, ai-je commenté, presque jalouse de cette complicité si facilement acquise. Quand je pense qu'il m'a tenue à distance pendant des semaines avant de comprendre que je ne lui voulais aucun mal. Alors ? Ton père ? ai-je repris.

— Il s'est passé deux choses importantes, hier soir, a annoncé Alexandre en caressant le chat qu'il venait de prendre affectueusement dans ses bras. Lorsque je vous ai quittés, après l'agression de Wendy, mon père s'est mis en colère. Il m'a reproché d'avoir honte de lui. Je lui ai répondu que j'avais de quoi… Est-ce que tu peux imaginer, toi, Émilie, ce que c'est que d'avoir honte de son père ?

Je me doutais que c'était une question en l'air, mais j'avais envie de lui répondre « si tu savais ». Mais j'ai préféré garder le silence pour ne pas l'effrayer et conserver son amitié sans tache.

— En retournant à la caravane, mon père est entré dans une rage folle. Au bout de notre terrain, il y a une grande benne en métal. Eh bien, il est allé chercher chacune de ses bouteilles d'alcool et il les a cassées les unes après les autres dans cette poubelle. Cela fait un énorme raffut, mais je dois dire que

je n'en croyais pas mes yeux :

« Je ne boirai plus jamais une seule goutte d'alcool, m'a-t-il crié. Tu m'entends ? Plus jamais ! »

Hadrien, mon petit frère, est sorti de la caravane et j'ai vu des larmes de joie couler sur ses joues… Tu sais, Émilie, autant j'avais eu honte de mon père qu'à ce moment-là, j'étais fier de lui. J'ai pris Hadrien dans mes bras et nous avons applaudi mon père. Tu trouves peut-être que c'est crétin, mais en réalité, c'était la première fois depuis la mort de ma mère, que je voyais mon père résister à quelque chose. Alors pour nous, qu'il casse ses bouteilles, ça voulait dire qu'on allait bientôt retrouver notre vie d'avant… Le drame, c'est que quelques heures plus tard, alors que nous étions tous les trois attablés dans la caravane face à la télévision, des policiers sont venus le chercher. Ce qui m'a vraiment fait mal, c'est de voir comment ces hommes l'ont traité. Tout comme Wendy, ils l'ont jugé au premier regard. Ils n'ont pas vu l'homme qu'il avait été toute sa vie. Ils l'ont juste considéré comme un exclu de la société, un clochard alcoolique, un bon à rien… Et ils l'ont emmené…

Je me suis rendue compte qu'Alexandre pleurait. Autant jusqu'à présent j'avais pu refréner mes élans d'affection, que là, je me suis laissée aller. Je me suis avancée vers lui et je l'ai pris délicatement dans mes bras. C'est seulement en le faisant que j'ai compris que j'aurais pu être vivement remise à ma place.

Non seulement Alexandre n'a pas opposé la moindre résistance, mais il a posé le chat sur un meuble de la cuisine pour me serrer dans ses bras. C'était un moment génial. Formidable. Géant. Quel bonheur de sentir sa chaleur contre moi :

— Émilie, a-t-il murmuré au creux de mon oreille, tout en me serrant encore plus fort. Tu es comme un ange sur ma route. Merci ! Merci ! Merci ! Je suis conscient de la chance que j'ai de t'avoir rencontrée. Pardon de m'être crispé, hier soir, quand Wendy s'est moquée de Papa. Tu n'y étais pour rien.

Il m'a alors embrassée dans le cou avant de reculer pour me regarder en face-à-face. Ses longs cils étaient encore mouillés et ses grandes pupilles vertes cerclées de rouge. Les larmes avaient laissé des traînées roses sur ses joues. Même triste, il était magnifique. À cet instant j'ai bien cru qu'il allait m'embrasser sur les lèvres, mais au dernier moment il a levé le menton pour les poser contre mon front. J'étais un peu vexée, car je m'y voyais déjà. Ce petit bisou n'avait rien de sentimental, mais je savais qu'il était néanmoins sincère et c'est tout ce qui comptait pour moi.

Après ce hug d'une incroyable puissance, il a reculé d'un pas et nous nous sommes chacun retrouvés un peu idiots, sans savoir comment nous comporter ensuite. Ma tablette était encore posée contre un pot de confiture sur la table de la cuisine :

— C'est à toi ? m'a-t-il demandé pour faire diversion. J'aimerais trop en posséder une, mais ce n'est pas près d'arriver.

— Qu'en sais-tu ? Les choses évoluent parfois si vite, ai-je commenté en

allumant l'appareil en mode selfie.

Alexandre est venu à côté de moi et nous nous sommes mis à faire toutes sortes de poses et de grimaces tandis que j'appuyais frénétiquement sur le déclencheur avec le pouce.

— Efface-les, je suis horrible avec mes yeux de cocker, a-t-il dit, pendant que je les faisais défiler.

— C'est absolument hors de question, lui ai-je dit. Tu veux prendre un verre, manger ?

— C'est très gentil de ta part, mais pour te dire toute la vérité, Hadrien est avec moi. Je l'ai laissé dans le parc juste à côté… Tu comprends, quand ils ont emmené mon père, hier soir, ils ont dit qu'ils reviendraient nous chercher. Alors j'ai pris peur. J'ai préféré qu'on se cache plutôt que de nous retrouver séparés dans des foyers ou des familles d'accueil…

L'idée qu'Alexandre et son petit frère aient passé la nuit dehors m'a révoltée.

— Je ne sais pas comment réagira ma mère si elle nous surprend tous les trois ici, mais je veux bien prendre le risque, ai-je dit. Va chercher Hadrien, je vais essayer de faire un truc rapide à manger, ce sera toujours ça de pris.

Les yeux d'Alexandre se sont illuminés et il est aussitôt parti chercher son petit frère tandis que je préparais le repas. J'ai décidé de faire des nouilles à la crème avec des morceaux de jambon ainsi que du gruyère fondu. Ce n'est sans doute pas ce que conseillerait Weight Watchers pour un plat équilibré, mais il avait au moins le mérite de tenir au ventre et les deux garçons pourraient manger à leur faim.

Quand j'ai vu Hadrien passer la porte d'entrée, j'ai été époustouflé par sa beauté. Évidemment, ce n'est qu'un jeune garçon, mais avec sa peau claire, ses grands yeux bleus, ses lèvres charnues et son petit air innocent, il ressemblait à un ange. Le détail dont Alexandre m'avait parlé et que j'avais oublié, c'est que Hadrien est amputé du bas de la jambe droite et qu'il se déplace au moyen d'une béquille. Cela m'a fendu le cœur. J'ai retenu mes larmes et j'ai essayé de me montrer la plus joyeuse possible :

— On va directement passer à table, tu veux bien ? lui ai-je demandé. Il a hoché la tête et j'ai bien vu à son expression que le fumet qui se dégageait de la gazinière excitait ses papilles gustatives. J'ai remarqué qu'ils attendaient bien que je les serve et que je m'assoie à leurs côtés avant de commencer à manger. Et ils avaient tous les deux un tel appétit que cela m'a fait énormément plaisir. Le kilo de pâtes que j'avais fait cuire y est entièrement passé, ainsi que le fromage et les fruits. J'étais fière de ma bonne action, car mes invités semblaient satisfaits et repus. De plus Maman n'allait y voir que du feu si Alexandre et Hadrien repartaient avant qu'elle revienne. Comme toujours, les choses ne se sont pas exactement déroulées exactement comme je le pensais.

Nous étions dans le salon devant des dessins animés quand j'ai entendu les volets claquer. Nous nous sommes rendus dans la chambre de Clark pour

découvrir que l'épais brouillard avait laissé place à une pluie drue et qu'une terrible tempête faisait tout voler dans la rue.

— Woaw ! Impressionnant, a commenté Hadrien qu'Alexandre portait pour lui faire voir le déluge.

Le fixe a sonné quelques instants plus tard, c'était Maman :

— Il y a une alerte météo. Reste bien à la maison, m'a-t-elle ordonné. Si tu as un problème, tu vas voir Madame Jourdan, mais tu ne quittes pas l'immeuble. Je rentrerai quand la tempête se sera calmée. On annonce des vents à plus de 1 3 0 kilomètres heure. Profites-en pour faire tes devoirs, ranger ta chambre ou… regarder un bon film…

— Et toi ça va, Maman ? Ça se passe bien avec Léonard ?

— Oui, c'est un amour ! m'a-t-elle répondu d'une voix qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments. Vraiment formidable !

Entendre Maman parler d'amour avec un homme qu'elle ne connaissait que depuis quelques jours ne présageait rien de bon. Mais j'étais trop contente de la tenir à distance, car cela signifiait que je pouvais passer davantage de temps avec Alexandre et son petit frère.

— Je suis super heureuse pour toi, ai-je dit hypocritement.

Après avoir raccroché, Alexandre et moi nous sommes assis sur la moquette de ma chambre pendant que Hadrien regardait son dessin animé.

— On a des nouvelles à propos de la seconde victime du marais des Verraq ? m'a-t-il questionné en buvant une gorgée de soda.

— Non, j'ai trouvé un article hier, mais ils ne précisaient rien sur l'identité de la victime. Si ça se trouve, on la connaît du collège ou d'ailleurs. Tu imagines ! C'est tout de même hyper flippant comme affaire !

— Je me demande qui a accusé mon père d'être impliqué dans une telle affaire, s'est interrogé pensivement Alexandre en s'adossant contre le pied de mon lit, ses longues jambes étendues en travers de ma chambre. En temps normal, c'est la personne la plus équilibrée et pacifique que je connaisse. T'ai-je dit qu'il était parti avec Médecins du Monde, dans sa jeunesse ? C'est là-bas qu'il a rencontré Maman…

Alexandre a regardé d'un œil absent la pile de romans qui siégeait à côté de ma table de nuit.

— Non, je te jure, a-t-il repris, comme s'il avait besoin de me convaincre, même ivre, mon père a le cœur sur la main…

— Alors comment expliques-tu que son imperméable et son pantalon étaient trempés, lorsque nous l'avons croisé, quelques minutes après l'agression ?

— Quoi ? s'est aussitôt énervé Alexandre, c'est quoi le rapport ? Tu y vois une coïncidence ? Papa titubait tellement qu'il est sorti d'un sentier pour se retrouver les deux pieds dans le Marais. C'est l'une des raisons pour lesquelles il a cessé l'alcool… Mais j'y pense, c'est pour ça que… Wendy ! s'est-il écrié.

— Quoi Wendy ? ai-je demandé en faisant mine de ne pas comprendre.

— C'est elle qui a dénoncé mon père à la police ! C'est évident !

Assise en face de lui, j'ai esquivé son regard furieux.

— Je n'en sais rien, ai-je lâché en observant les torrents d'eau déferlant contre ma fenêtre. Wendy paraissait très choquée, quand nous sommes rentrés, hier soir. Peut-être qu'elle a juste mentionné la présence de ton père et les enquêteurs ont considéré qu'il était potentiellement suspect. Vous habitez seulement à quelques minutes du Marais… Et il y a déjà deux disparues… La police est forcément sur les dents, ça se comprend. Ils vont interroger tout le voisinage…

— Non, s'est-il défendu en serrant le poing, c'est du délit de faciès. Si mon père avait été sobre et qu'il avait travaillé à la clinique de Mortevor, on ne l'aurait pas inquiété…

— En même temps, il ne se serait peut-être pas retrouvé trempé au bord d'un marais, ai-je plaisanté.

Alexandre m'a souri et j'en ai été ravie.

— Il fait tellement moche, ai-je poursuivi. C'est le genre de temps qui me donne faim. Ça te dirait que je fasse un gâteau ?

Son sourire s'est illuminé et il s'est levé d'un bond en guise de réponse :

— Non, pour te remercier de ton hospitalité, c'est moi qui vais te cuisiner quelque chose, a-t-il dit. Ça te dirait des crêpes ? Il n'y en a pas pour longtemps et c'est délicieux avec de la confiture ou de la pâte à tartiner.

Nous nous sommes aussitôt installés à la cuisine, encouragés par Hadrien qui a applaudi notre initiative. Je suis restée rêveusement aux côtés d'Alexandre tandis qu'il manipulait sucre, farine, œufs, lait et huile, tout en réalisant combien je me sentais bien auprès de lui.

— Tu es déjà sortie avec un garçon ? m'a-t-il subitement demandé, comme s'il devinait mes pensées, tout en surveillant la crêpe qui dorait dans sa poêle en embaumant la cuisine de son délicieux parfum vanillé.

J'étais surprise qu'il me pose cette question de but en blanc.

— Pas vraiment, ai-je dit, assez évasive, craignant de passer pour une retardée.

— Comment ça, pas vraiment ? Tu ne sais pas si tu es sorti avec un type ou pas ? a-t-il insisté. C'est oui ou c'est non ?

Je me suis mise à rougir comme une écrevisse. Craignant de m'enfoncer, si je mentais, j'ai préféré jouer la franchise :

— En fait, l'été dernier, je pensais intéresser un garçon, mais on n'a rien fait. On ne s'est même pas embrassés. C'était un vrai désastre, en vérité.

Il a lâché un petit rire sourd avant de faire sauter la crêpe d'un geste habile. C'est vrai, Alexandre était un véritable canon et moi je n'étais qu'Émilie Frinch, c'est-à-dire une fille sympa avec des taches de rousseur, des kilos en trop, de qui on se faisait une bonne copine, mais avec qui on ne sortait pas.

— Moi non plus, a-t-il déclaré comme pour rompre le silence, avant de faire glisser la crêpe sur l'assiette et de me regarder droit dans les yeux. Je n'ai jamais… Je veux dire, je n'ai jamais embrassé une fille de ma vie… C'est

sûr que j'aimerais ça, mais l'occasion ne s'est jamais présentée non plus. Tu comprends, je ne suis pas comme tous ces garçons qui veulent se presser et tout faire n'importe comment avec n'importe qui. Je suis de l'ancienne école. J'ai besoin d'éprouver des sentiments, d'être amoureux et tout…

Il a fait couler une louche de pâte dans la poêle avant de faire pivoter son poignet pour qu'elle se répande sur toute la surface.

Dehors, la tempête semblait redoubler d'intensité et je n'ai même pas entendu la porte d'entrée de l'appartement s'ouvrir. Je regardais rêveusement Alexandre, assise, accoudée à la table de la cuisine, les deux mains sous le menton, quand ma mère m'a glacée d'effroi :

— Eh bien ! Je ne vous dérange pas, au moins ?

J'ai cru que j'allais faire une attaque. Alexandre s'est retourné, aussi terrorisé que moi. Maman semblait mesurer cinq mètres de haut dans son imperméable noir soulignant sa silhouette fine et ses cheveux bouclés mouillés. À côté d'elle, Médusa et Cruella seraient passées pour des victimes :

— Tu te moques du monde, Émilie ? Qu'est-ce que je t'avais ordonné à propos des visites de tes copains ?

— Attends, Maman, je vais t'expliquer…

Maman a posé son sac à main sur le plan de travail et j'ai remarqué, à son air détendu, qu'elle n'avait pas l'air aussi énervée qu'elle voulait bien le faire croire. Son petit séjour chez Léonard paraissait s'être déroulé sous les meilleurs auspices. J'ai essayé de profiter de la situation :

— Maman, sois cool, pour une fois. Alexandre et son petit frère ont été surpris par la tempête. Ils avaient le choix entre passer la journée dans leur caravane dans le marais, aller dans un bar et…

— Et tout naturellement, venir faire des crêpes dans mon appartement ! m'a-t-elle coupée sèchement, démontrant du même coup qu'elle n'était pas aussi détendue que je le croyais.

Hadrien est apparu dans l'antre du couloir et l'expression de Maman s'est métamorphosée lorsqu'elle a vu ce petit garçon amputé à partir de la cheville droite. Elle allait faire un commentaire, mais s'est immédiatement ravisée.

— On s'en va ? a demandé l'enfant à son grand frère avec un air déjà résigné.

— Je crois qu'on n'a pas trop le choix, a répondu Alexandre, le visage déjà fermé, en éteignant le feu de la cuisinière avant de se laver les mains.

Maman a levé les yeux au ciel, comme elle le fait devant les situations qui la dépassent :

— Non, bien sûr que non, a-t-elle finalement conclu en se baissant au niveau de Hadrien, avant de passer la main dans ses cheveux en bataille pour le coiffer. Il pleut à seau, avec un vent à décorner un bœuf, alors vous allez rester ici, le temps qu'il faudra. Je ne suis pas un monstre, tout de même.

Je n'en revenais pas de ce revirement de situation. Non seulement, Alexandre pouvait rester plus longtemps, mais en plus j'avais l'accord de Maman.

— On… On peut continuer les crêpes ? ai-je questionné, pour m'assurer qu'elle n'allait pas changer d'avis.

— Évidemment, a fait Maman en cherchant des friandises dans un placard avant de les proposer à Hadrien. Elle a rempli une petite coupelle et a accompagné le jeune garçon dans le salon où elle lui a proposé mes anciens DVD de dessins animés.

Alexandre et moi étions stupéfaits. J'ai regardé par la fenêtre où la pluie et le vent se déchaînaient comme rarement, avec un petit sourire de satisfaction. C'était bien la première fois que je me réjouissais d'un temps aussi pourri, un dimanche à Mortevor. Après avoir préparé une trentaine de crêpes, Alexandre est allé servir Maman et Hadrien, une serviette pliée sur l'avant-bras, comme un maître d'hôtel. J'étais vraiment trop heureuse de pouvoir joindre famille et amis sans que cela ne pose de problème.

Maman s'est ensuite enfermée dans sa chambre pour téléphoner à Léonard, tandis que Hadrien riait en regardant le dessin animé « Turbo ».

Nous avons ensuite écouté de la musique dans mon boudoir, tandis qu'Alexandre me racontait son histoire :

— Tu sais, je n'ai pas toujours été un cas social, a-t-il commencé à m'expliquer. Maman et Papa avaient un niveau de vie plutôt aisé, il y a quelques années. Elle était médecin urgentiste à l'hôpital de Meridiart et Papa avait son cabinet dans la rue juste à côté. Mais ce n'est pas parce qu'on est médecin qu'on est riche, hein ! Mon père s'était endetté pour racheter la clientèle de son cabinet. Je ne connais pas tous les détails et je ne me souviens pas de chaque chose, mais la descente en enfer a été rapide. Après l'accident, mon père est devenu un véritable zombie. Il n'arrivait pas à admettre sa responsabilité dans la mort de Maman et le handicape de Hadrien. Très rapidement, il a acheté quotidiennement du whisky à en devenir insupportable, méchant, parfois violent. Maman était orpheline et Papa a coupé les ponts avec tous les membres de la famille, les uns après les autres. On parle souvent des ravages de l'alcool comme d'une fatalité, mais l'isolement est la pire chose qui soit.

J'ai entendu du bruit dans le couloir. Le temps que je me lève, la personne qui nous espionnait avait disparu. Comme Hadrien était toujours dans le salon, l'intruse ne pouvait être que ma mère.

Plus tard, cette dernière nous a préparé un bon repas et j'ai réalisé combien Alexandre et son petit frère étaient reconnaissants qu'on leur offre l'hospitalité. Maman a posé plusieurs questions très précises à nos invités et j'ai compris qu'elle avait écouté tout le récit d'Alexandre à propos de la mort de sa mère et de la déchéance de son père. Heureusement, elle n'a pas trop insisté sur ces problèmes. Les deux frères ont ensuite chacun pris une douche et comme la tempête n'était toujours pas calmée, Maman a décrété que les deux garçons dormiraient ensemble dans le grand lit de la chambre de Clark. Du coup, comme elle n'a pu s'empêcher de montrer un peu de zèle au niveau de son sens de l'éducation, tout le monde était couché à vingt et une heures.

Je suis maintenant dans mon lit et je n'ai pas sommeil. Je viens d'écrire cette journée si mouvementée sur ma petite tablette. Des bourrasques continuent de projeter la pluie contre mes volets et, pour une fois, entendre ce tintamarre me rend heureuse. Je suis bien chez moi, à une cloison de distance du bel Alexandre. Je me demande comment doit être la vie dans une caravane au bord des marais, avec un temps pareil et la Gruve qui rôde le long des sentiers à la recherche d'une proie à qui ôter la vie.

Lundi 19 septembre

Ce matin c'était le branle-bas de combat pour que nous soyons tous dans les temps. Maman commençait à huit heures et elle entendait que chacun obéisse rigoureusement à ses invectives. À six heures nous étions tous dans la cuisine, le petit-déjeuner déjà servi. Hadrien a inauguré le défilé dans la salle de bains et nous nous y sommes succédé au rythme de quinze minutes chacun, jusqu'à sept heures. Nous sommes ensuite montés dans la voiture et Maman nous a emmenés aux abords du marais des Verraq afin qu'Alexandre puisse aller chercher ses affaires scolaires ainsi que celles de son petit frère. C'est là qu'il a découvert que le vent avait tellement fait vaciller le véhicule que la cale retenant la rou e s'était démise . Du coup, la caravane s'était déplacée de plusieurs mètres.

Nous avons ensuite déposé Hadrien devant l'école primaire et à sept heures quarante-cinq Alexandre et moi étions devant le portail du collège.

Wendy m'en voulait encore et elle n'est même pas venue nous saluer. Elle est restée avec la bande de Sarah à rire à gorge déployée, en me guettant du coin de l'œil, comme si elle espérait me rendre jalouse. J'avais la gorge nouée, mais j'ai fait semblant de bien m'amuser de mon côté avec Alexandre qui ne comprenait pas l'intérêt de mon petit manège.

Quelques instants avant que la sonnerie retentisse, un homme très grand et maigre est passé juste devant moi. Je ne sais pas pourquoi il m'a fait penser à la Gruve avec ses longs bras et ses jambes interminables. Ses gestes étaient à la fois raides, vifs et amples :

— Qui est-ce ? ai-je demandé à une fille de ma classe qui semblait partager la même impression que moi.

— Le père d'Alban Zbornak, m'a-t-elle répondu avant de cracher la fumée de sa cigarette dans ma direction d'un air dédaigneux. Elle a jeté son mégot à son pied pour l'écraser et m'a lancé une moue hautaine avant de s'engouffrer dans un troupeau d'élèves qui se dirigeaient vers les salles de cours, comme si elle s'était déjà montrée trop sympa avec moi.

Évidemment, je n'y avais pas pensé, le père du petit ami de Perrine aurait lui-même fait une parfaite Gruve. Mais dans quel but ? Pourquoi s'en serait-il pris à Perrine, la copine de son fils ? Et quel intérêt aurait-il trouvé à se déguiser en cette créature hideuse ? Cela ne tenait pas debout. Je faisais fausse piste.

En cours, Alexandre et moi avons pris nos distances. Nous ne voulions pas être victimes de nouveaux quolibets ou d'insultes lancées par-dessus la mêlée, comme la semaine précédente. Du coup, nous nous sommes presque ignorés. Les élèves de notre classe n'y ont vu que du feu. C'est Sarah et ses disciples qui ont pensé que Wendy et Alexandre m'avaient bannie de leur clan. Du coup, pendant l'interclasse, elles ont profité de ma solitude pour me donner

des coups de cartables, d'épaule ou de coude en passant chacune à côté de moi, dans le couloir.

Vers midi, je suis allée voir Ambre qui soufflait dans ses poings pour se réchauffer dans l'air froid et humide de la cour de récréation. Il tenait compagnie à l'un de ses copains qui crânait en racontant qu'il avait humilié une élève après lui avoir fait croire qu'il en était amoureux :

— Tu as des infos à propos de cette fille noyée dans le Marais des Verraq, samedi soir ? l'ai-je questionné.

Il a reculé de quelques pas et m'a invité à le suivre à l'abri des oreilles indiscrètes d'un hochement de tête, comme s'il allait se confier à moi :

— Tu n'es pas au courant ? m'a-t-il chuchoté pour faire durer le suspense.

J'ai aussitôt senti que l'info allait être surprenante :

— C'est Chloé, la meilleure amie de Perrine ! Je t'en avais parlé la semaine dernière. Elle m'avait avoué qu'elle savait des choses à propos de ta voisine, mais elle avait peur de témoigner à la police. Ils l'ont retrouvée, elle aussi, inerte, sans blessure ni trace de défense, noyée…

— Oh ! Mon Dieu ! me suis-je écriée. Et tu sais autre chose ? Je veux dire… De la part de ton père ?

— Non, il ne veut plus rien me confier, car il y a déjà eu des fuites dans la presse à propos de Perrine et la loi est assez stricte en matière de protection des mineurs. Du coup, plus personne ne parle à propos de ces mystérieux décès d'adolescentes au bord des marais. C'est tout de même la seconde victime en moins d'un mois, toute la presse en parle.

Après cette conversation, j'ai retrouvé Alexandre à la cantine et j'ai partagé avec lui ces dernières nouvelles :

— La piste de la Gruve me semble de plus en plus improbable, a-t-il commenté. Il y a forcément un lien entre la disparition de Perrine et celle de Chloé puisqu'elles étaient les meilleures amies du monde et qu'elles sont mortes de la même manière.

— Tu crois que l'on pourrait interroger Tristan, son petit ami ? ai-je poursuivi. Peut-être qu'elle s'est confiée à lui…

— Oui, tu as raison, a-t-il surenchéri en se dirigeant vers le préau. On devrait essayer de remonter à lui… Mais comment le rencontrer ?

— Chloé est décédée samedi, les funérailles auront probablement lieu mercredi. On devrait essayer de s'y rendre. Il faut que je trouve un exemplaire du journal pour m'en assurer. Il doit bien y avoir un avis de décès à son sujet.

— Excellente idée, Émilie, a fait Alexandre. Le CDI y est abonné. J'irai jeter un œil tout à l'heure. Je te tiens au courant.

J'ai de nouveau essayé de me concentrer sur mon travail et même si la distance imposée par Wendy m'a fait mal au cœur, j'ai tenté de ne pas trop y penser.

À la récré suivante, la CPE a convoqué au moins une dizaine de garçons de troisième. Elle n'a pas précisé ce qu'ils avaient fait, mais le ton de sa voix laissait entendre qu'elle était super furax. Une fille de ma classe m'a raconté

ensuite qu'un type de cette classe avait détruit le matériel de hand pour se marrer et que leur prof de sport avait pété les plombs.

Le soir venu, juste avant de quitter, j'ai reçu un SMS de Maman qui me disait qu'elle s'était rendue au commissariat où la garde à vue de Monsieur Ventura était prolongée. Jusqu'à présent les policiers l'avaient consigné en cellule de dégrisement et ils ne l'avaient pas encore interrogé. Maman m'a donc demandé de rentrer avec Alexandre pendant qu'elle s'occupait de Hadrien.

J'ai manqué de sauter de joie, tellement j'étais contente, mais Wendy était dans les parages et je me demandais bien ce qu'elle manigançait. Elle m'a rejointe peu de temps après, devant la grille du collège, alors qu'une fine pluie commençait à tomber :

— Alors, tu as du nouveau ? m'a-t-elle demandé.

— À propos de quoi ?

— Ben, de l'enquête, pardi ! Que crois-tu que je faisais avec les autres débiles ?

— Je ne crois rien du tout, ai-je répondu, à part que le père d'Alban Zbornak a le même gabarit que la Gruve…

— J'ai essayé de m'infiltrer dans le groupe de Sarah, a enchaîné Wendy, comme si ma remarque n'avait aucun intérêt. J'ai simplement appris qu'elle savait pour notre expédition de samedi soir…

— Et alors ? Qu'est-ce que ça change qu'elle le sache ou non ? Elles sont folles de jalousie pour un rien, mais elles n'ont aucun lien avec la Gruve.

— Au contraire, a-t-elle fait avec un petit air supérieur. Je tiens justement une piste. Je n'imagine pas une seconde que la Gruve passe ses soirées à parcourir les marais à la recherche d'une victime potentielle qui, je te le rappelle, est systématiquement vierge. À mon avis, c'est prémédité. Et si elle sait d'avance qui va venir dans ses marais, c'est que quelqu'un l'en informe ! L'étau se resserre, Émilie !

Je n'ai pas voulu la contrarier. À ce train-là, elle aurait aussi bien pu me dire que ma mère communiquait avec des extraterrestres en épluchant des poireaux ou que mon frère était la réincarnation de Bouddha. Au niveau de l'enquête à propos de Perrine, Wendy était aussi nulle que moi.

— Il y a autre chose, a-t-elle ajouté en sortant son portable de sa poche, toujours aussi satisfaite de ses investigations. J'ai réussi à obtenir le dernier selfie de Perrine avec Chloé.

J'ai détaillé la photo, réalisant qu'elles étaient toutes les deux très maquillées pour leur âge et que cela leur donnait facilement trois ou quatre ans de plus.

— C'est marrant, je ne l'avais jamais vue fardée à ce point, ai-je remarqué à voix haute. Je ne crois pas que sa mère était d'accord. On croirait une adulte !

— Il y a plein de filles qui ont des parents vieux jeu et qui emportent des vêtements ou du maquillage dans leur cartable pour changer de look à la

première occase.

Alexandre s'est joint à nous, la mine morose, pour nous saluer :

— Bonne soirée, les filles, à demain. Ne traînez pas trop, on sait jamais.

Il s'apprêtait à repartir sur le chemin de sa caravane au bord du Marais des Verraq, lorsque je l'ai rattrapé par la manche de son blouson :

— Changement de programme, beau gosse, il faut que tu me suives, lui ai-je annoncé.

Wendy a observé ma main agrippée à son bras et a levé les yeux au ciel :

— C'est de plus en plus fusionnel, votre histoire, a-t-elle déclaré avec un petit air dédaigneux. Ça va aller jusqu'où, comme ça ?

J'ai soupiré tant je trouvais cette remarque débile et déplacée. En quoi ma relation avec Alexandre la dérangeait ?

— Tu as ordre de venir avec moi, ai-je dit à Alexandre. Maman nous attend à la maison.

Il a d'abord semblé surpris, puis une lueur malicieuse a éclairé son visage et il m'a souri.

— Bon, je ne sais pas si vous avez noté ma présence, mais je vais vous laisser en amoureux, a déclaré Wendy d'un ton pincé, alors qu'Alexandre et moi nous nous regardions dans les yeux. De toute façon, ma mère m'attend sur le parking. Il y en a au moins une qui s'intéresse à moi.

Elle s'est éclipsée, frustrée et vexée, sans même me faire la bise.

Nous nous sommes mis en marche côte à côte, sous la pluie, en direction de l'appartement, quand Alexandre a collé sa main autour de mon oreille pour me chuchoter :

— Ne te retourne pas, mais il y a un type bizarre qui a l'air de nous espionner, m'a-t-il annoncé. Il nous épiait tout à l'heure et il était déjà devant le collège, ce matin.

J'aurais bien aimé l'observer moi-même, mais Alexandre m'a fait de gros yeux pour que je fasse mine de n'avoir rien remarqué. Nous l'avons ainsi ignoré jusqu'au croisement suivant. Là, Alexandre a subitement pris ma main dans la sienne pour m'entraîner dans une course folle sous la pluie battante jusqu'à l'abri de l'entrée d'un immeuble. Il m'a alors plaquée contre un mur, tout contre lui et il s'est tourné vers la rue, les sourcils froncés, à fouiller la nuit du regard, immobile.

Dissimulés derrière les arbustes donnant devant le hall principal du building, nous avons attendu plusieurs minutes avant que le type passe sur le trottoir d'un pas pressé.

J'étais à la fois effrayée et émue au contact d'Alexandre, sentant son souffle embaumant le chewing-gum à la chlorophylle sur mon visage. Jamais il ne s'était trouvé si proche de moi.

L'inconnu était plutôt grand. Il portait un chapeau ainsi qu'un imperméable foncé. Comme il marchait à vive allure et qu'il faisait sombre, je n'ai vraiment pas pu distinguer grand-chose.

— Voilà, il est parti, a fait Alexandre en me regardant dans les yeux. Alors

? Tu vas me dire maintenant pourquoi je viens à nouveau chez toi ce soir ?

— Maman est allée au commissariat. Ils lui ont expliqué qu'ils avaient placé ton père en cellule de dégrisement et que sa garde à vue ne faisait que commencer…

Les grands yeux verts d'Alexandre, auparavant si brillants, ont semblé s'éteindre brusquement.

— Ah ? C'est ça ? a-t-il lancé d'une voix morte.

— Ne t'en fais, lui ai-je dit en espérant le rassurer. Maman va chercher ton petit frère… On fera un gâteau ou un autre truc, si tu veux…

Il a levé la main et s'est mis à me caresser la joue.

— Tu es mon ange gardien, Émilie Frinch. Que serais-je devenu sans toi ?

J'adorais sentir sa peau délicate contre la mienne, mais je ne voulais pas le lui montrer, de peur qu'il n'arrête.

— Je suis certaine que tu te serais très bien débrouillé.

Je ne sais pas ce qui m'a pris à ce moment-là. mais j'ai fermé les yeux, espérant soudain plus que cette marque d'affection. À l'abri de la pluie, tout contre lui et sous sa protection, je rêvais d'un baiser. Pas d'interminables embrassades de cinéma. Mais un simple petit bisou sur mes lèvres m'aurait grandement contentée. Ce que j'aurais aimé c'était que, par ce geste, il me dise : « Voilà Émilie, moi aussi j'éprouve quelque chose de spécial pour toi, car je suis bien avec toi et tu me plais. Je voudrais que le temps s'arrête, quand nous sommes ensemble. Je veux que tu saches que nous sommes liés par une mystérieuse alchimie. »

J'ai rouvert les yeux en réalisant qu'Alexandre venait de reculer d'un pas, une expression triste, loin de ce que je ressentais, imprimée sur son visage.

— On ferait bien de se remettre en route, a-t-il déclaré en regardant la pluie dont l'intensité ne faiblissait pas et qui allait nous tremper davantage. N'abusons pas trop de la patience de ta mère. C'est déjà très généreux de sa part de nous offrir l'hospitalité dans une telle situation. N'oublie pas qu'il y a encore quelques jours elle t'avait interdit de me recevoir chez elle.

— Oui, tu as raison, Alexandre, ai-je répondu en remontant le col de mon manteau pour protéger mon cou de la pluie glacée.

Ce retour à la réalité m'a rendue moins bavarde et j'ai prétexté avoir froid pour excuser mon silence. La vérité c'est que j'étais vexée et terriblement déçue. Je ne réclamais pas de geste particulier, je voulais juste être rassurée, savoir si je me faisais un film ou s'il partageait les mêmes sentiments que moi.

Nous n'avons plus vu l'inconnu qui semblait s'être volatilisé au milieu des voitures et des passants. Peut-être que la menace de cet homme n'existait que dans l'imagination d'Alexandre. La proximité d'un danger nous porte à croire que nous sommes cernés par les embûches.

Arrivés à la maison, un délicieux parfum mêlant les odeurs de pain grillé et de chocolat chaud nous attendait. Maman était courbée au-dessus de Hadrien, concentrée sur ses devoirs. Elle semblait prendre son rôle très au sérieux :

— Quatre fois cinq ? C'est facile, l'encourageait-elle. Tu m'as donné la

bonne réponse, tout à l'heure.

Maman paraissait tellement meilleure mère avec un jeune enfant qu'avec une ado comme moi. La différence ne faisait aucun doute. Peut-être que certains adultes ont de meilleures capacités d'adaptation suivant l'âge de leurs progénitures. Hadrien réveillait en elle cette part de prévenance que j'avais presque oubliée.

— Ton père ne devrait pas être libéré avant demain matin, a déclaré Maman à Alexandre, sans même lever le nez du cahier de Hadrien. S'il n'avait pas insulté les policiers, il serait probablement libre, à l'heure qu'il est…

— Oui, je sais, a répondu l'intéressé en enlevant son blouson gris totalement trempé, l'air presque coupable. Émilie m'a dit… Je ne suis pas surpris qu'il se soit rebellé, il a pas mal de caractère. On est comme ça, dans la famille. On ne se laisse pas faire…

— Quand on a des enfants, il faut parfois mettre sa fierté dans sa poche, lui a-t-elle rétorqué d'un ton sec. C'est ça, être adulte. On place ses responsabilités avant son ego… Et même avant beaucoup d'autres choses…

Pourquoi Maman se montrait-elle si agressive ? Peut-être qu'en réalité, chaperonner Hadrien et son grand frère ne lui plaisait plus du tout et que l'exercice finissait par l'agacer. Il fallait que j'aide tout ce petit monde pour cohabiter au mieux.

Je suis allée chercher des serviettes et j'en ai tendu une à Alexandre dont les cheveux blonds, après avoir été essuyés, se sont aussitôt ébouriffés, lui donnant un côté rebelle, presque sauvage, trop beau.

Nous avons ensuite fait nos devoirs sur le sol de ma chambre, chacun dans son coin. J'espérais qu'il manifesterait un quelconque intérêt pour moi. Mais non. Il est demeuré hyper studieux Du coup, j'en ai fait autant et j'ai bien avancé sur les maths et l'anglais. Je l'entendais respirer tout près de moi, gratter sa copie à la pointe de son stylo et le sentir si proche m'a rendu trop contente.

Quelques instants avant le repas, j'ai fait tomber ma gomme ronde qui a aussitôt roulé tout près de sa jambe. Alors j'ai traversé la chambre à quatre pattes, réalisant en le faisant, que je ne devais pas avoir l'air très convenable. Ma gomme avait terminé sa course sous le lit et j'ai dû tendre le bras pour la récupérer. En me relevant, je me suis vraiment retrouvée nez à nez avec Alexandre, sans doute aussi surpris que moi. Mais cette fois, je n'ai pas pu résister à la tentation et je l'ai embrassé sur la bouche. Il n'a pas montré la moindre résistance, ni rien. Ses lèvres étaient comme je les imaginais, douces, chaudes, presque rassurantes. J'ai fermé les yeux l'espace d'un instant pour savourer cette petite victoire. Mais lorsque j'ai reculé, j'ai senti quelqu'un derrière moi :

— J'aurais dû m'en douter, a lancé Maman, en proie à la colère, droite comme la mère supérieure d'une maison de redressement pour jeunes délinquantes. Je culpabilisais à l'idée d'être peut-être trop sévère avec toi,

alors j'ai décidé d'aider tes amis et voilà la vérité ! Tu ne cherchais qu'à te rapprocher d'Alexandre ! C 'est quoi l'étape suivante ?

— Mais, c'est n'importe quoi, ai-je tenté de me défendre avant d'être coupée.

— Tu crois que je ne vous ai pas vus ? Tu me prends pour une idiote ? Je te le répète : Tu es trop jeune, pour avoir un petit ami ! Beaucoup trop jeune ! À ce train-là, la pension devient presque inévitable !

Pendant que j'en prenais plein les oreilles, Alexandre est demeuré tête baissée, fermé, silencieux, regrettant déjà ce geste dont il n'était pourtant pas responsable. J'avais honte de moi et de mes pulsions. Terriblement honte. Comment ma mère, qui passait sa vie sur les sites de rencontres à chercher un mari, pouvait me faire la morale, à moi qui n'avais que des intentions pures et chastes. Il fallait bien que je finisse par l'admettre, j'étais amoureuse d'Alexandre, mais pas au sens où l'entendaient les adultes. J'avais juste envie de passer du temps avec lui, de le sentir contre moi, d'échanger quelques baisers, voilà tout. Qu'y avait-il de criminel en l'amour de deux adolescents ? Étais-je trop jeune, sachant que dans Roméo et Juliette, cette dernière avait 13 ans ?

— Et réponds-moi quand je te parle ! s'est emportée Maman, rouge de colère.

— Je n'ai rien fait de mal. Rien de réprouvé par la loi, ni même par la religion !

— Si, ma fille ! C'est très mal et si n'est pas réprouvé par la loi ou la religion, c'est réprouvé par ta mère et c'est bien plus grave, car c'est de moi que tu dépends et sous mon toit, c'est moi qui fais la loi !

Maman a quitté ma chambre au pas de charge, le visage pourpre, comme une véritable folle. J'avais tellement honte.

— Je… Je suis vraiment désolée, ai-je dit à Alexandre.

Il a conservé les yeux baissés et il a froncé les sourcils avant de soupirer.

— Tu crois qu'elle va nous mettre dehors, Hadrien et moi ?

Entendre cette question m'a encore plus brisé le cœur. Je n'avais que des questions sentimentales et égoïstes en tête, alors qu'Alexandre jouait quelques heures loin de son enfer social. Si Maman les jetait dehors, ils allaient retourner dans le froid, l'humidité et l'insécurité de leur vieille caravane pourrie. Je me suis sentie plus misérable, stupide, puérile, immature et idiote que jamais.

— Pardon, Alexandre. Pardon !

Il s'est levé sans ajouter un mot et il a commencé à rassembler ses affaires d'un air résigné.

Je suis aussitôt allée retrouver Maman dans la cuisine, prête à péter un câble et à hurler encore plus fort qu'elle. Mais lorsque je suis arrivée, Hadrien était déjà attablé face à nos quatre assiettes et Maman lui caressait les cheveux tout en tournant une louche dans une cocotte-minute pleine de son horrible soupe.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? m'a-t-elle demandé, en continuant à regarder sa mixture de légumes.

— Non, rien.

— Va chercher Alexandre. Nous allons dîner de bonne heure, je dois envoyer des candidatures pour du travail, après le repas.

Je me suis approchée de Maman et, sans même y réfléchir un instant, je l'ai prise dans mes bras pour la serrer contre moi.

— Excuse-moi, Maman, je ne le ferai plus…

— Qu'est-ce que tu racontes ? m'a-t-elle répondu, comme si je la dérangeais. Elle a posé sa louche pour me repousser par l'épaule. Arrête de faire l'enfant. Dépêche-toi un peu.

Vexée d'être subitement repoussée, je suis retournée dans ma chambre où j'ai vu Alexandre de dos, qui essuyait ses yeux du revers de la main. Avait-il pleuré à cause de moi ?

Il s'est retourné avec son air de chien battu, les cils humides, affichant une beauté plus éblouissante que jamais. Comble de l'ironie, le voir si désemparé, si vulnérable, m'a encore plus donné envie de le prendre et de me serrer dans mes bras. Évidemment, je me suis retenue. J'avais fait suffisamment de dégâts aujourd'hui :

— L'orage est passé, ai-je fini par lui annoncer. Selon les dernières informations, vous restez ici. On va simplement passer à table.

— Je confirme ce que je pense depuis le début, m'a-t-il murmuré d'une voix qui m'a fait frissonner. Tu es mon ange gardien…

Il s'est approché de moi, a vérifié par-dessus mon épaule que personne n'arrivait derrière moi et il a furtivement embrassé ma joue.

J'ai fermé les yeux pour savourer cet instant furtif, car Alexandre s'esquivait déjà.

J'étais si heureuse que j'ai senti mon cœur gonfler dans ma poitrine. J 'avais envie de hurler de joie. C'était la première fois qu'il me témoignait ouvertement une telle marque d'affection. Évidemment, ce n'était qu'une simple petite bise, mais après avoir manqué d'être jeté à la rue à cause d'un baiser, cela signifiait beaucoup.

Pendant le repas, Maman s'est montrée encore plus distante. Elle parlait avec son ton pincé d'institutrice, celui qu'elle utilise quand elle est contrariée et qu'elle ne veut pas le montrer. Alexandre et moi sommes restés silencieux la plupart du temps. Il était installé face à moi et j'ai remarqué qu'il ne m'avait pas adressé un seul regard.

Peut-être qu'il considérait que montrer le moindre intérêt pour moi devant Maman devenait dangereux. Pour achever ce climat de désolation, Maman nous a sermonnés :

— Vous les ados, vous voulez toujours aller plus vite que la musique. Vous voudriez avoir tous les avantages de la vie d'adulte sans en assumer la moindre conséquence…

Elle n'avait pas tout à fait tort, mais je n'allais certainement pas le

reconnaître devant Alexandre. Heureusement que Hadrien était là. Je ne sais pas comment il était parvenu à l'influencer, mais son petit numéro fonctionnait à merveille. À un moment, elle lui a même dit :

— Mange, mon ange.

Autant Alexandre et moi devions nous tenir à carreaux, autant son petit chouchou avait tous les droits. À la fin du repas, il ne restait plus qu'un Magnum au chocolat blanc et la question ne s'est même pas posée. Alexandre et moi n'avons eu que de simples yaourts.

Ce qui est bien avec ma mère, c'est qu'elle ne cache jamais ses préférences.

Après le dîner, les deux garçons sont chacun allés faire leur toilette, puis le couvre-feu est tombé.

Je viens d'écrire tout cela. Je n'en reviens toujours pas qu'Alexandre m'ait embrassé la joue sans que je n'aie besoin de le forcer.

Cela me laisse penser que je suis sur la bonne voie. Depuis hier soir, je suis un petit régime dont j'ai entendu parler à la télévision. Je ne dois rien boire, ni manger, entre les repas. J'évite les sucreries et les sodas, c'est tout. Il paraît que grâce à ces quelques contraintes, je pourrai perdre entre cinq et dix kilos. Il n'en faut pas plus.

C'est la première fois de ma vie que je me soucie réellement de mon apparence et que je suis prête à toutes les concessions pour plaire à quelqu'un.

Mardi 20 septembre

Cette nuit j'ai rêvé qu'Alexandre m'emmenait avec lui en bordure du marais des Verraq. Le jour déclinait et je ressentais une violente nausée. Mais il insistait et le décor devenait menaçant. Les branches des arbres tortueux nous pointaient telles des épées, le sol se mouvait sous nos pas comme si nous marchions sur une créature vivante. Le brouillard s'intensifiait, mais Alexandre me tenait par la main et je lui faisais toute confiance. Il avait pour moi toutes les attentions dont j'aimerais qu'il fasse preuve dans la réalité. Il me parlait à voix basse, caressait mes cheveux, embrassait la paume de mes mains et mes lèvres.

Je ne me souviens pas de tous les détails, mais je sais qu'à un moment je me tournais dans sa direction alors qu'il venait de changer d'apparence pour devenir la Gruve. Il serrait alors mon poignet au point de me faire mal et je hurlais comme une folle. Alors la G ru ve me tirait vers son corps sale et visqueux pour m'emmener brutalement vers le dangereux marais. J'avais beau me débattre, crier, m'agripper de toutes mes forces à tout ce que je pouvais, je m'enfonçais inexorablement dans l'eau glaciale.

Évidemment, je me suis réveillée en nage. Il était cinq heures trente du matin et après avoir éprouvé de telles frayeurs, j'étais incapable de me rendormir. Je me suis donc levée pour prendre ma douche et préparer le petit-déjeuner de tout le monde.

Alexandre m'a rejointe peu de temps après, sans doute réveillé par le bruit des bols et des couverts. Torse nu, vêtu d'un simple boxer, les yeux encore gonflés par une profonde nuit de sommeil, il était encore plus craquant que d'habitude.

— J'ai rêvé de toi, m'a-t-il déclaré en s'asseyant en face de moi.

J'étais soufflée par cette coïncidence, mais je n'ai pas osé lui avouer que j'en avais fait autant :

— Ah bon ? Et qu'est-ce qui se passait ? ai-je demandé.

Il s'est mis à rougir, comme s'il avait parlé trop vite et qu'il regrettait déjà cet aveu :

— En fait, rien… Enfin, on sortait du collège et… Enfin, voilà, quoi.

Je n'osais croire ce que j'entendais, cette confession faisant suite à son baiser d'hier.

Maman est arrivée à ce moment-là. Elle aussi avait les yeux boursouflés. On aurait dit qu'elle avait dormi avec des lunettes de plongée :

— Je ne vous dérange pas ? a-t-elle commencé, un brin agressive, en nous regardant de son air accusateur.

Le visage d'Alexandre à immédiatement viré au pourpre, comme si nous avions effectivement quelque chose de mal à nous reprocher et je me suis mise à bafouiller, me sentant subitement tout aussi coupable :

— Le petit-déjeuner est servi, ai-je dit hypocritement en espérant couper court à sa suspicion infondée.

Mais Moka a détourné l'attention en sautant sur la table et en renversant un pot rempli d'ustensiles de cuisine. Maman, en voulant le rattraper, a manqué de tomber, mais Alexandre l'a rattrapée d'un geste, en la retenant par le bras au dernier moment :

— Joli réflexe, l'a-t-elle félicité en se relevant.

Dès que Hadrien est arrivé, Maman ne nous a plus accordé la moindre attention. Elle lui a préparé ses tartines et fait la conversation comme si nous n'étions plus là.

Ensuite tout s'est enchaîné très vite ; les douches, la voiture, les cours.

Wendy m'a envoyé un SMS depuis le cabinet du docteur Hubertmetz et je ne l'ai pas vue de la journée. Elle m'a tout de même demandé de photographier les cours avec ma tablette et de les lui envoyer par mail dans la soirée.

Alexandre est revenu après la récré de dix heures pour me dire qu'il avait trouvé l'avis de décès de Chloé, dans le journal et elle sera bien enterrée demain à l'église Montorgueil de Mortevor.

— Nous irons ensemble, m'a-t-il proposé.

J'étais ravie qu'il ait envie de partager du temps avec moi et lorsque je me suis rendue aux toilettes, j'étais loin d'imaginer ce qui allait se produire.

Flora, l'une des amies de Sarah, se tenait devant la porte et cela aurait dû éveiller mes soupçons, lorsque je suis arrivée. À côté des lavabos, face à la rangée de cabines, Sarah trônait malicieusement au milieu d'un groupe de quatre filles, Éléonore, Laura, Mathilde et Aglaë :

— Émilie Frinch ! a-t-elle lancé dédaigneusement, comme si mon nom était devenu une insulte. Nous t'attendions justement.

— Fichez-moi la paix ! lui ai-je répondu. Je ne veux pas avoir affaire à vous !

Je voulais rebrousser chemin et revenir plus tard pour éviter les ennuis, mais la porte était bloquée depuis l'extérieur par Flora.

— Pour qui te prends-tu, Émilie Frinch ? m'a demandé Sarah en approchant, les bras croisés, sûre d'elle. Tu ne te sens plus parce que tu as Alexandre Ventura dans ta bande.

— Mais il ne t'aime pas ! a lâché sèchement cette pimbêche d'Éléonore en nous rejoignant. Il profite juste de toi, parce que tu es idiote et naïve ! C'est un cas social ! Il n'y a que toi qui n'aies pas compris. Il ne s'intéresse qu'à tout ce que tu peux lui donner !

— Arrêtez avec vos fausses rumeurs, ai-je rétorqué. Vous êtes juste jalouses. Et même si c'était un cas social, qu'est-ce que ça peut faire ? Vous n'arriverez pas à entacher notre amitié.

— Amitié ? a répété Sarah d'un ton nasillard, ça c'est sûr ! Qui voudrait sortir avec une fille comme toi ? Tu ne peux être qu'une simple copine, rien de plus. Ta peau est pleine de taches de rousseurs, tu es hideuse, horr ible !

— Tu es laide ! a enchaîné Éléonore. Tu es mal habillée et trop petite ! Tu ne sers à rien ! Tu pues !

— Tu es trop grosse ! a continué Sarah. Alexandre ne voudrait jamais sortir avec un éléphanteau comme toi. Regardez ce cageot !

— Alexandre a honte de toi, a repris Éléonore avant de me gifler. Il serait temps que tu le comprennes.

— Tout le monde a honte de toi, Émilie Frinch ! a surenchéri Sarah avant de me coller une autre baffe. Même ton frangin s'est taillé de chez ta mère, tellement tu lui faisais honte ! On sait tout de toi, absolument tout !

L'entendre parler de Clark m'a mise hors de moi. J'ai senti les larmes me monter aux yeux et la rage me submerger au point que je ne sentais plus ma force. J'ai attrapé Sarah par le cou et je l'ai décollée du sol tout en la plaquant contre un morceau de cloison des toilettes :

— Tu vas la fermer, sale petite mégère ? Tu ne peux pas essayer d'améliorer un peu ta misérable vie de petite peste, au lieu de pourrir celles des autres ?

Éléonore m'a administré un violent coup de pied dans le genou et j'ai lâché prise. Elle m'a ensuite tirée par mes cheveux avec une telle violence, que je suis tombée douloureusement en arrière, le carrelage froid claquant bruyamment sous mes fesses.

C'est au moment où Mathilde nous a rejointes silencieusement pour tenir mes poignets que j'ai réalisé comment tout avait été prémédité bien avant mon arrivée dans la pièce. Laura l'a aussitôt imitée en retenant mes chevilles au sol.

Sarah s'est rapprochée de nous, un téléphone à la main, triomphante :

— Maintenant, foutez la à poil, on va bien rigoler !

Éléonore a commencé à me déshabiller. Je me suis débattue, mais sans y mettre trop d'énergie, car j'imaginais qu'elles voulaient juste me coller la frousse.

Mais Éléonore s'est montrée très efficace. En l'espace de quelques secondes elle avait ouvert mon gilet, remonté mon pull et dégrafé mon soutien-gorge pour dévoiler ma poitrine. De son côté, Sarah a ouvert mon jeans pour le descendre jusqu'à mes chevilles et me l'enlever assez brutalement.

— Mais vous êtes complètement cinglées ! Lâchez-moi immédiatement où je rameute tout le collège !

J'étais à leur totale merci. J'ai voulu hurler, mais j'ai aussitôt reçu une gifle terrible. En moins d'une minute, je me suis retrouvée en slip dans la froideur et la propreté douteuse des toilettes du collège.

Lorsqu'elles m'ont enfin lâchée dans un coin des lavabos, elles se sont aussitôt écartées de moi, comme si j'étais une pestiférée.

Elles ne voulaient pas que l'on me voie à leurs côtés car Sarah me filmait. Le but de ce traquenard était évidemment de tourner une vidéo de moi presque nue afin que tout le monde puisse se moquer de moi , de mes

rondeurs, de ma peau blanche et de me taches de rousseur.

Alors je me suis précipitée vers Sarah qui m'a aussitôt frappée au visage :

— Tire-toi, sale rouquemoute ! m'a-t-elle ordonné, signant du même coup sa misérable agression.

— Les misérables ici, c'est toi et tes copines, ai-je dit. Vous en prendre à six contre une fille seule, c'est de la lâcheté !

— Tu es en direct sur Facebook. Émilie Frinch, tu veux dire bonjour au monde entier qui peut te voir presque à poil ?

— Non, je veux juste dire que je suis filmée contre ma volonté dans les toilettes du collège Amelia Earhart par Sarah Delande, Éléonore, Mathilde, Laura. Aglaë et Flora qui fait le guet juste à côté. Elles m'ont déshabillée de force et m'empêchent de sortir des toilettes ! Je suis victime de harcèlement !

— Tu vas fermer ta gueule ! a crié Sarah, rouge de colère, en me donnant un coup d'angle de son téléphone dans la mâchoire.

J'ai touché mes lèvres, sentant le goût du sang dans ma bouche et j'ai vu l'extrémité de mes phalanges teintées de rouge.

— Hé ! Mais ça ne va pas ? a crié Laura. On avait dit juste lui donner une leçon, juste lui faire peur !

J'ai regardé Sarah droit dans les yeux :

— En réalité, tu es complètement tarée, Sarah, ai-je crié. Tu devrais carrément te faire soigner !

— Peut-être, a-t-elle dit d'un ton narquois, mais en attendant, c'est moi qui mène le jeu.

Sarah a saisi mon jeans gisant sur le sol et l'a jeté brutalement dans la cuvette d'une toilette avant de tirer la chasse d'eau (et de les boucher) tout en riant :

— Tu vois, pauvre idiote, maintenant tu vas être obligée de sortir d'ici et tout le monde verra bien quel cachalot que tu es ! Alexandre va bien rigoler !

J'étais tellement en colère que ses menaces ne m'effrayaient même pas.

C'est à ce moment que la principale adjointe est entrée dans les toilettes, droite comme une règle, le regard sombre :

— Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? s'est indignée Madame de Colleville. Vous devriez toutes être en cours ! Et pourquoi empêchez-vous vos camarades de faire leurs besoins ?

Ses yeux se sont posés sur moi et elle a vu que j'étais en dessous, les lèvres et les doigts ensanglantés :

— Émilie, où sont tes vêtements ? m'a-t-elle demandé en prenant seulement conscience de l'horreur de la situation.

Je me sentais intimidée par cette femme que je ne connaissais que de vue et qui m'impressionnait avec son regard glacial, ses lèvres fines et son chignon banane impeccable. Madame de Colleville portait un tailleur bleu marine avec un liseré rouge et un foulard blanc autour de son cou. Elle se montrait aussi stricte dans sa présentation que dans sa façon de s'exprimer.

J'ai décidé de surmonter mes appréhensions pour mettre fin à mon calvaire

:

— Sarah… Elle a… Elle a jeté mon jeans dans les toilettes… Et elle…

L'intéressée m'a lancé un regard assassin qui signifiait que je m'exposais à de bien pires représailles si je poursuivais mes confessions…

Je me suis soudain interrompue et la principale adjointe a observé le manège de Sarah avant de reprendre :

— Je veux toutes vous voir immédiatement dans mon bureau, a-t-elle ordonné. Sarah, tu sors tout de suite ce pantalon de là tu l'as mis.

— Mais enfin, c'est sale !

— Je te conseille de faire rapidement ce que je te demande. D'après ce que je vois tu as dépassé les bornes de très loin. Nous allons tirer toute cette affaire au clair ! Qui peut prêter son jogging à Émilie, en attendant mieux ?

— Moi ! a fait Laura d'un geste volontaire en attrapant son sac de sport devant Sarah qui l'a également fusillée du regard.

J'ai rapidement enfilé le pantalon providentiel, regrettant déjà qu'il soit trop serré et trop long, pour suivre le groupe jusqu'au bureau de la principale adjointe.

Alignées devant elle, les filles n'en menaient pas large et la tension était à son comble lorsque la porte s'est refermée derrière nous.

— J'aimerais avoir une explication claire de ce qui s'est passé, a commencé la principale adjointe. Qui veut parler ?

Évidemment, Sarah s'est dévouée :

— C'est à cause d'Émilie Frinch, a-t-elle déclaré. Quand nous sommes arrivées dans les toilettes, elle était debout sur une cuvette et elle cherchait quelque chose au-dessus de la chasse d'eau, sans doute de la drogue, car elle…

— Ça suffit ! ai-je crié, excédée. Tu mens, encore une fois ! La vérité c'est que tu me harcèles depuis l'arrivée d'Alexandre Ventura au collège. Tu ne cesses de m'insulter, de chercher à m'humilier, tu me frappes, tu me filmes en direct nue sur Facebook, tu es prête à tout pour que je sois malheureuse !

J'ai éclaté en sanglots et, en voulant essuyer mes larmes, j'ai senti que mes lèvres saignaient à nouveau.

— Va à l'infirmerie, m'a ordonné la principale adjointe avec un air un peu dégoûté par le spectacle que je lui offrais. Maintenant que je t'ai entendue, je vais écouter tes camarades.

— Et mon jeans ? Où est-il ? ai-je questionné. Il était quasiment neuf !

— Il sèche par terre, dans les toilettes. Il va sentir bon, maintenant ! a lancé Sarah avant d'éclater de rire.

— Assez ! l'a coupée Madame de Colleville. Tu aggraves ton cas ! Dans certains établissements, des élèves sont exclus pour moins que cela. Émilie, si tu le laves à 90°, il sera désinfecté et il n'en paraîtra plus rien.

Elle a ouvert une armoire pour en sortir un grand sachet plastique.

— Tiens, ne traîne pas. Tu vas mettre du sang partout.

En quittant le bureau je me sentais à la fois rassurée que cela se termine,

mais aussi frustrée de ne pas savoir ce qui se disait à l'intérieur. Sarah était une menteuse professionnelle et elle n'en était pas à son premier retournement de situation.

L'infirmière a désinfecté ma plaie tout en me posant de nombreuses questions à propos de mon harcèlement scolaire, de ma situation familiale et de ma vie en général. Elle a méticuleusement noté mes réponses sur un formulaire de quatre pages :

— Comment te sens-tu, globalement ? Penses-tu avoir besoin de voir un psychologue ? Tes parents sont-ils au courant de tes problèmes ?

Je voyais cette femme pour la première fois. Je ne la connaissais pas dix minutes plus tôt et elle espérait que je lui confie mes moindres états d'âme.

J'avais déjà vu les ravages du harcèlement scolaire dans des reportages aux informations et je ne pensais pas correspondre au profil de la pauvre fille isolée qui n'avait personne à qui se confier. Mais j'ai bien dû finir par admettre que je me trompais.

Après tous ces déboires, je suis retournée en cours, faisant mine que rien ne s'était passé. J'avais suffisamment attiré l'attention sur mon cas pour la journée. J'étais cependant très secouée par cette mésaventure.

Le soir venu, Alexandre m'a demandé si Maman avait laissé de nouvelles instructions. Et comme mon portable était demeuré muet, cela signifiait qu'Alexandre allait devoir rentrer dans sa caravane et moi, chez moi :

— C'est dommage, m'a-t-il dit, je commençais à prendre goût à ma vie avec toi.

— Ça n'était pas trop désagréable ? ai-je demandé en souriant, espérant glaner un compliment quelconque de sa part.

— Ta mère fait très bien la cuisine et la chambre de Clark est bien décorée, m'a-t-il répondu.

Un peu vexée par son manque d'intérêt, je lui ai fait un signe de la main et je suis repartie avec mon sachet contenant mon jeans trempé d'eau des toilettes du collège.

Sur le chemin, j'ai pensé aux questions que m'avait posées l'infirmière. Même si j'essayais d'agir en bon petit soldat, toujours volontaire et vaillante, je reconnaissais que ma vie n'était pas aussi facile que je l'aurais voulu. J'ai pensé un instant à Perrine, réalisant qu'être en vie représentait déjà une chance incroyable, même si c'était une maigre consolation.

À la maison, Maman s'était transformée en tornade blanche pour tout nettoyer et recevoir son abominable Léonard.

— Si tu veux, je peux dîner avant vous, lui ai-je proposé alors qu'elle époussetait le salon, vous aurez plus d'intimité.

Maman s'est relevée en souriant pour me passer la main dans les cheveux :

— Pourquoi pas. J'ai prévu des moules marinières, mais tu peux aussi bien te faire un steak haché et des frites au four, si tu veux.

— Des haricots verts feront très bien l'affaire, ai-je dit, toujours décidée à suivre mon régime.

Elle s'est approchée de moi et a détaillé mon visage.

— Qu'est-il arrivé à ta lèvre, tu t'es blessée, ma chérie ?

— Je suis tombée en cours de sport et je me suis un peu égratignée la bouche, mais ce n'est pas grave, dans deux jours il n'y paraîtra plus.

— Il va falloir t'acheter un nouveau survêtement, celui-ci est franchement horrible, a commenté Maman alors que je me rendais à la salle de bains.

J'ai jeté mon jeans dans la machine avec des serviettes de toilette et l'ai lancée à 90°. J'ai pris une bonne douche, puis je me suis inspectée dans le grand miroir mural. Hormis ma lèvre fendue et un bleu sur les fesses, je ne m'en sortais pas trop mal, après avoir été agressée par six collégiennes.

J'ai regardé mon corps en imaginant ce qu'allaient en penser les ados en le découvrant sur Facebook. C'est sûr qu'en comparaison des mannequins et des chanteuses en vogue, je n'étais pas à mon avantage. J'ai fermé les yeux en espérant que cela ne soit qu'un mauvais rêve et qu'un jour on m'envie au lieu de m'humilier.

C'est au moment de m'habiller que la sonnerie de la porte d'entrée a retenti.

J'ai traversé l'appartement pour me rendre silencieusement dans le couloir d'entrée, mais Maman se tenait déjà sur le pas de la porte, un bouquet de fleurs dans ses bras.

— C'est extrêmement généreux de votre part, Madame Frinch, disait son interlocuteur en face d'elle. Cela démontre une empathie rare, de nos jours…

L'homme avait une voix chaude et douce.

— J'ai agi en tant que mère, voilà tout, lui a répondu Maman en toute modestie. Vous en auriez probablement fait autant.

— Vous n'imaginez pas la portée de votre geste. Quand on se sent seul et abandonné de tous, recevoir un peu d'aide sincère donne de nouvelles raisons d'espérer.

— Assumer des responsabilités d'adultes et élever des enfants demande de la constance et beaucoup d'énergie…

— C'est vrai, mais vous savez, depuis le décès de ma femme, j'ai été plus que lamentable. Je me suis laissé piéger par l'alcool et… Mais je vous ennuie avec mes histoires.

— Non, pas du tout, a dit Maman. C'est juste que j'attends quelqu'un… Accepteriez-vous de venir dîner tous les trois, vendredi soir ? Nous aurons plus de temps pour bavarder.

— Oh ! Bien volontiers, Madame Frinch ! s'est écrié l'homme d'un ton jovial.

— Je vous en prie, appelez-moi Stéphanie.

— D'accord Stéphanie, je me prénomme David, David Ventura.

— Très bien, David. Alors, à vendredi.

Lorsque Maman s'est tournée vers moi avec ses fleurs, j'ai joué les naïves :

— Qui était-ce ? ai-je demandé.

Elle avait les joues rouges, comme si elle était émue.

— Le Papa de Hadrien… et d'Alexandre, a-t-elle ajouté précipitamment, comme si elle craignait que je découvre qui était son chouchou. Il… Il est réellement charmant… Je ne l 'imaginais pas du tout comme ça.

J'étais surprise que Maman fasse ce commentaire. Pendant qu'elle installait bougies parfumées, lumière tamisée, gâteaux secs et musique jazz dans le salon, je me suis préparée un plateau-repas. Moka me regardait avec ses yeux ronds comme s'il décelait un événement important.

Je me suis installée dans ma chambre, face à ma tablette avec Wendy en direct, à qui j'ai raconté ma journée :

— Tu crois que Sarah va être virée du bahut ?

— Ça m'étonnerait, son père est rédacteur en chef du journal local. Tu imagines le scandale que cela provoquerait ?

Clark est arrivé à l'improviste. Comme à son habitude, il n'a pas pris la peine de frapper et j'ai fait un bond de 300 mètres lorsqu'il a posé sa main sur mon épaule.

— Tu es dingue ou quoi ?

— Ça va, petite sœur ? m'a-t-il demandé en me faisant la bise, fier de m'avoir flanqué la frousse.

— Pas mal, le frangin ! a commenté Wendy sur l'écran de ma tablette.

— Qui est cette connaisseuse ? a-t-il questionné en souriant.

C'est vrai que Clark est un beau garçon. Il a la même taille que moi, mais il est musclé et n'a pas un poil de graisse.

Il portait un sweater rouge qui mettait sa carrure en valeur et une casquette de hockey avec la visière pointée à l'arrière d'où ressortait un épi de cheveux roux.

— Voici Wendy, ma meilleure amie, ai-je fait en pointant la tablette du doigt. Maintenant tu sais tout.

— Maman a de la visite ? m'a-t-il demandé, une fois les présentations faites. Il y a des réductions dans le four.

— Oui, en ce moment un inspecteur de police lui fait le grand jeu. Bien sûr, elle est tombée tête la première dans son traquenard.

— J'ai comme l'impression que tu ne l'aimes pas beaucoup, a-t-il fait en se grattant la nuque.

— Non. Et je te rassure, c'est bien réciproque.

— Bon. Je suis passé chercher ma console de jeux. Je vais voir les ancêtres et je retourne chez Emmanuelle.

Il était à peine sorti que Wendy exprimait déjà son avis sur Clark :

— Tu m'avais caché cette petite merveille, sale petite cachottière !

— Bas les pattes ! Biologiquement je dois veiller sur lui. Il est mon aîné, je suis née quinze minutes avant lui.

Clark est revenu quelques instants plus tard.

— Vraiment pas sympa le flic de mes deux. Je lui dis « bonsoir » et il me sort : « quand on est poli on enlève sa casquette face à son invité, mon petit ». Ce à quoi j'ai répondu : « quand on est poli, on ne donne pas des cours de

savoir-vivre à ses hôtes, mon grand. »

Wendy et moi avons pouffé de rire.

— J'espère que Maman ne va pas rester avec ce nigaud, a poursuivi Clark. Je le déteste déjà.

— Tu n'es pas le seul ! ai-je approuvé. Léonard conseille à Maman de m'envoyer en pension.

Mon petit frère est reparti chez Emmanuelle et j'ai coupé avec Wendy pour travailler mon anglais.

Après m'être brossé les dents, je suis allée éteindre les lumières de la cuisine et c'est à cet instant que j'ai vu Léonard debout dans le couloir, Moka dans une main et un mouchoir dans l'autre :

— L'un de nous deux est de trop dans cette maison, a-t-il marmonné. Malheureusement pour toi, je suis allergique aux poils de chats. Alors la seule solution, c'est que tu dégages.

Il a ouvert la porte d'entrée et a brutalement jeté le chat dehors.

— Fous le camp et trouve-toi de nouveaux pigeons pour te nourrir !

Je n'en revenais pas. Quel hypocrite et quel égoïste, ce Léonard.

J'ai attendu quelques instants avant d'aller chercher Moka qui, encore prostré au sol du palier, semblait pétrifié. J'ai pris sa gamelle d'eau et nous nous sommes rendus dans ma chambre sans faire de bruit.

Je suis maintenant dans mon lit, avec ma tablette et Moka qui dort profondément contre moi. J'espère qu'Alexandre va bien.

Mercredi 21 septembre

Ce matin je prenais le petit-déjeuner tout en lisant un Picsou magazine, quand Léonard m'a rejointe dans la cuisine torse nu, le jeans à peine boutonné.

— Ça va les vacances ? m'a-t-il demandé, de but en blanc, comme un reproche.

— Comment ça, les vacances ? J'ai cours les mercredis matins, ai-je répondu.

Il a souri avec son détestable air supérieur, comme si je ne comprenais décidément rien à son humour si spirituel.

— Je veux dire que tu te lèves, tu prends ton petit-déjeuner, comme si tu étais seule au monde. Tu pourrais dresser la table pour les autres, griller du pain, préparer du café, te rendre utile, quoi. La vie en collectivité te ferait décidément le plus grand bien.

Je me suis contentée de soupirer et au même instant Maman est arrivée encore en chemise de nuit. Elle semblait contrariée :

— Léonard a raison, a-t-elle déclaré, comme si elle cherchait à pourrir définitivement mon repas. Je suis certaine que la vie en internat te plaira…

— Me plaira ? ai-je répété sans lever les yeux de ma bande dessinée.

— Oui, a continué Maman en embrassant Léonard sur les lèvres. On connaît une école privée sur Meridiart, au bord de la mer. Elle fait justement pension complète. Tu te feras de nouveaux copains et tu pourras t'épanouir loin des jupes de ta mère… Au fait, j'ai invité Emmanuelle avec Clark, vendredi soir. C'est son tour de garde, autant que toute la famille soit réunie…

Je me suis levée subitement, ne sachant ce qui était le pire pour moi, vivre en internat ou présenter Emmanuelle à Alexandre. Cette fois, c'était le coup de grâce.

Au moment de partir pour le collège, Léonard m'a de nouveau interpellée :

— Pourquoi tu t'habilles tout en noir ? On dirait que tu vas à un enterrement !

Maman était derrière et n'a pas bronché. J'avais envie de lui répondre « pour quelqu'un qui se balade torse nu chez ses hôtes, tu as un sacré culot ! » Mais je me suis contentée d'un nouveau soupir et j'ai déclaré « Je déjeune à la cantine ce midi, car on rattrape deux cours d'anglais, cet après-midi » et je suis sortie en claquant brutalement la porte.

J'ai enfilé le casque de mon smartphone avec le son à fond pendant tout le trajet. Alexandre m'attendait devant le collège. Il a vu ma lèvre fendue qu'il n'avait pas remarquée hier et il a paru aussitôt affecté :

— Qui t'a fait ça ?

— Ce n'est rien. Je te raconterai cela plus tard. L'invité de ma mère m'a pris la tête, je ne suis pas trop d'humeur.

Il a enfoncé les mains dans ses poches avant de me scruter avec une certaine complicité dans le regard. Il semblait serein et même heureux, cela m'a vite fait oublier les petits tracas de la maison.

— Tu es au courant que ta mère nous a invités à dîner ? a-t-il déclaré, comme si c'était extraordinaire. Tous les trois !

— Oui, je sais…

J'avais envie de lâcher le morceau à propos d'Emmanuelle, une fois pour toutes, mais je n'en ai pas trouvé le courage.

— Tu sais, Émilie, mon père a eu une sorte de déclic, entre sa décision d'arrêter de boire, sa garde à vue et l'aide de ta famille qui l'a beaucoup touché. Ça faisait des mois qu'il tournait le dos à l'un de ses meilleurs amis et il a décidé d'aller le trouver ce matin… J'ai l'impression que les choses vont peut-être enfin bouger pour mon frère et moi.

— Ce serait formidable, ai-je commenté. Mais es-tu certain que ça sera si facile ? Les adultes se laissent piéger par n'importe quelle addiction et après ils passent leur vie à trouver des excuses pour ne pas s'en sortir. L'une de mes tantes buvait, je connais un peu le sujet.

Alexandre a semblé apprécier que je lui confie ce détail. Il s'est naturellement approché de moi et m'a délicatement poussé par le bas du dos pour m'inviter à le suivre dans l'enceinte de l'établissement.

En cours, Wendy m'a raconté qu'elle avait mené sa petite enquête sur Facebook :

— Sarah utilise le nom d'une star de R & B comme pseudo, m'a-t-elle expliqué. Il y a bien la trace de plusieurs vidéos en direct, dont l'une a été enregistrée hier vers dix heures, mais tout a été supprimé. Ce qu'elle a fait est totalement interdit. C'est hallucinant qu'elle se comporte ainsi !

— J'espère que personne n'a eu la mauvaise idée de l'enregistrer.

— Ça va, ne t'inquiète pas, m'a-t-elle rassurée, tu n'es pas Miley Cyrus ou une fille Kardashian. La vidéo d'une ado qui gueule dans les toilettes du Collège Amélia Earhart ne peut intéresser que des crétins.

J'ai souri et je me suis fait mal à la lèvre, ce qui a provoqué l'hilarité de Wendy. Évidemment, la prof nous a épinglées et nous avons été séparées, chacune à une extrémité de la classe.

J'ai invité Alexandre à déjeuner et nous sommes allés nous installer tout au fond de la cantine, loin des regards, à côté de la baie vitrée donnant sur la maternelle. Il y avait un tel brouillard qu'on avait l'impression d'avoir la tête dans les nuages. Je lui ai tout raconté à propos de l'agression de Sarah dans les toilettes, la vidéo sur Facebook, le coup de portable dans les lèvres, le jeans dans les toilettes, etc. Il m'a écouté avec patience et intérêt tout en serrant ses poings d'énervement. Ça m'a fait du bien de découvrir qu'il n'était pas aussi désintéressé à mon égard que ce groupe de pestes ambulantes le prétendait. Seul avec moi, je l'ai trouvé très différent que lorsque Wendy ou les autres élèves de la classe nous accompagnent. J'ai l'impression qu'il se sent libéré depuis qu'il a partagé avec moi les problèmes d'alcool et de

pauvreté de son père. Je crois que j'ai gagné sa confiance et que c'est ce dont il avait besoin pour envisager quelque chose avec moi.

À la fin du repas, il a caressé mes lèvres du bout des doigts, comme si les élèves de la cantine n'existaient plus. Je n'en revenais pas, mais je n'ai pas moufté, savourant ce geste d'affection tant attendu :

— Si tu savais combien tu comptes pour moi, a-t-il chuchoté pensivement en m'hypnotisant de ses grands yeux verts.

Le brouhaha de la cantine nous a vite rappelés à la réalité et nous nous sommes apprêtés à affronter l'enterrement de Chloé tandis que le temps virait au déluge. Wendy (qui déjeunait avec son père) nous a rejoints alors que des trombes d'eau s'abattaient sur Mortevor.

Nous avons eu beau courir, nous sommes arrivés pile avant le début de la cérémonie funéraire. L'église Montorgueil de Mortevor était comble et nous avons dû nous contenter des quelques places vacantes tout au fond de l'édifice. Comme Wendy était plus concentrée sur son téléphone que sur notre groupe, le père d'Alban Zbornak s'est immiscé dans la même rangée de bans que nous, Wendy se retrouvant à sa droite et moi, de l'autre côté avec Alexandre. La grandeur et la maigreur presque maladive de cet homme m'ont de nouveau fait penser à la Gruve. Il a dû sentir que je l'épiais, car lorsque son regard a croisé le mien j'ai immédiatement été terrorisée. Il m'a lancé un sourire glaçant, de ceux qui semblent vous juger et vous laisser entendre qu'il vaut mieux ne pas trop insister.

Il portait un long imperméable taché à de nombreux endroits par des traces d'un vert sombre. Qu'est-ce que cela pouvait bien être ? De la végétation ? Wendy m'a regardé silencieusement à ce moment, les yeux ronds, faisant sans doute les mêmes constatations que moi avant de se précipiter sur son portable. J'ai continué à examiner mon voisin, imaginant déjà les scénarios les plus fous tout en lui cherchant un mobile. Pourquoi un père de famille se déguiserait en créature des marais et assassinerait des jeunes filles ?

Mon portable a vibré et comme j'avais peur que Maman appelle j'ai voulu jeter un œil et savoir qui c'était :

« Cet homme, c'est la Gruve, j'en suis certaine ! » Le message provenait de Wendy.

J'ai levé les yeux pour découvrir que le père Zbornak lisait mon écran. Il a très bien compris ces quelques mots puisqu'il m'a aussitôt lancé un regard assassin avant que sa mâchoire et ses poings se contractent. Il serrait les dents comme s'il allait me sauter dessus d'un instant à l'autre. J'étais pétrifiée, incapable de scruter ses grands yeux sombres.

Les orgues se sont élevées dans l'enceinte de l'église et Alexandre a saisi ma main pour la serrer dans la sienne :

— Ça va, Émilie ? a-t-il murmuré au creux de mon oreille. Tu es toute blanche !

Je me suis contentée de me tourner vers le prêtre qui levait les mains au ciel et de hocher la tête de façon mécanique. Tout ce que je désirais était

d'oublier la présence du père Zbornak, là tout près de moi. En même temps, c'était la première fois qu'Alexandre me tenait la main, tel un véritable couple d'amoureux et ce plaisir nouveau était gâché par la présence de ce voisin terrifiant. Un peu plus loin, je sentais Wendy qui gesticulait pour attirer mon attention, mais je l'ai ignorée jusqu'à la fin de la cérémonie pour ne plus nous faire remarquer et ne pas envenimer les choses.

C'est au moment de vider les lieux que la situation s'est aggravée. J'ai jeté un œil sur le père Zbornak qui marchait à quelques mètres derrière nous et il nous a fusillés du regard. Arrivée sur le perron de l'église, je l'ai détaillé à la lumière du jour. Son imperméable montrait de longues traînées vertes et ses bottes boueuses comportaient toutes sortes de morceaux de végétaux. Les indices s'accumulaient à en faire peur.

Wendy s'est approchée d'Alexandre et moi :

— Écoutez, c'est certain, c'est lui, la Gruve ! a-t-elle déclaré, la voix tremblante.

— Parle moins fort, lui ai-je demandé, tu vas nous faire remarquer.

Mais c'était déjà trop tard, le père Zbornak nous a rejoints et a saisi Wendy par le bras :

— Je sais ce que vous racontez, petites sottes ! a-t-il dit de sa voix ténébreuse. Je n'ai rien à voir avec la mort de Chloé ou de son ex-petite amie. Vous entendez ? Chloé était une copine d'Alban, mon fils. Je ne vous laisserai pas colporter de fausses rumeurs et souiller le nom de ma famille, alors que nous sommes innocents !

Wendy a poussé un cri déchirant et toute l'assemblée s'est tournée vers nous avec affolement, comme si elle était victime d'une agression physique :

— Lâchez-moi ! Vous me faites mal !

— Ça ne va pas de hurler comme ça en plein enterrement ? s'est indigné le père Zbornak en marmonnant, vous êtes complètement dingues ou quoi ?

— Fichez-moi la paix ou j'appelle la police ! a continué Wendy sur le même ton.

Le brouhaha commençait à gronder quand le père Zbornak a quitté le perron de l'église pour disparaître dans la rue, les joues rouges de honte.

— Je l'ai échappé belle ! a-t-elle fait en malaxant son bras.

J'ai parcouru les attroupements de badauds du regard et j'ai vu Léonard qui bavardait avec d'autres adultes. J'imaginais qu'il allait venir me donner une nouvelle leçon de morale, me demander de rentrer à la maison ou juste faire son crâneur devant mes amis. Mais il m'a juste snobée et j'ai trouvé cela très louche. Lui qui jouait les pères modèles quelques heures plus tôt, pourquoi se montrait-il soudain si indifférent ?

Lorsque je suis rentrée, Maman était pendue au téléphone, allongée dans le canapé du salon, comme elle le fait quand elle est en mode « confidences » avec Véronique, sa meilleure amie. Elle ne m'a pas entendue arriver :

— Oui, c'est vraiment dommage, disait-elle. Il ne s'est rien passé du tout avec lui, car… Oui, exactement… Tu sais bien que je fonctionne beaucoup au

feeling et là, ça coince. Je ne sais pas si c'est son côté militaire qui veut tout régenter et… Oui, tu te rends compte ?

Elle s'est tue quelques instants tandis que son interlocutrice lui parlait avant de reprendre :

— Tout à fait ! Il tenait absolument à ce que je quitte ce quartier pour aller vivre je ne sais où. Quelle idée, vraiment ! Et je n'aime pas quand ça va trop vite… Oui…

Le plancher a craqué sous mon pied.

— Je te rappelle, a aussitôt déclaré Maman, prise sur le vif. Émilie ? C'est toi, ma chérie ?

— Oui, ai-je dit en la rejoignant.

Maman avait son petit air résigné que je lui connaissais bien. Je ne savais pas quel était le vrai motif de son différend avec Léonard, mais elle semblait largement pouvoir surmonter cette épreuve.

— Ta journée s'est bien passée, m'a-t-elle demandé, alors qu'elle ne me pose jamais cette question de façon si formelle.

— Oui, ça va.

— Tu as des nouvelles de Hadrien ?

— Non. Moi je suis dans la classe d'Alexandre, son grand frère. Hadrien je ne le vois jamais, Maman… Mais Alexandre m'a dit que son père avait décidé d'arrêter l'alcool. Il veut chercher du travail, s'occuper de ses enfants, reprendre le cours d'une vie normale…

— Enfin une bonne nouvelle ! s'est exclamée Maman en ramassant son plateau de thé pour le ramener à la cuisine. Que faisait-il auparavant ?

— Il était médecin. Il possédait son propre cabinet. Mais à la mort de sa femme, il a… Il est tombé dans l'alcoolisme et il n'a plus voulu s'occuper du moindre papier administratif et ils se sont tellement endettés qu'ils ont fini dans cette caravane au bord des marais…

— Médecin ? Comme c'est curieux.

Maman a regardé pensivement son téléphone :

— Je ne pense pas qu'on reverra Léonard de sitôt. Pour des raisons personnelles j'ai décidé qu'il valait mieux s'arrêter là.

J'étais surprise que Maman me fasse cette confidence, comme si elle voulait oublier Léonard le plus vite possible. Qu'avait-il bien pu se passer ? Ce matin encore, ils s'embrassaient tendrement, tel un vieux couple uni partageant la plus grande complicité. Qu'avait-il bien pu lui dire ? Était-il allé trop loin en critiquant sa manière d'éduquer ses enfants ?

— Tu savais qu'il avait jeté Moka dehors, hier soir ? Il lui a même dit de se trouver de nouveaux pigeons pour le nourrir ! ai-je rapporté, pour lui faire comprendre que j'approuvais totalement sa décision.

Maman a froncé les sourcils.

— Peut-être. Quand on rencontre quelqu'un on croit toujours qu'il n'a pas de défaut, a-t-elle déclaré en regardant évasivement la corbeille de fruits. Mais je préfère que tu ne te mêles pas de mes histoires…

***

Je comptais m'avancer dans mes devoirs, mais Maman m'a demandé de trier avec elle des vieux vêtements de Clark afin d'en donner quelques-uns à Hadrien ou Alexandre. C'était une vraie corvée, même si je reconnais que cela partait d'une très bonne intention. L'exercice s'est vite transformé en ménage de printemps et j'ai été obligée de descendre plusieurs cartons de jouets à la cave.

À la fin de ce labeur, j'admirais la chambre de Clark parfaitement rangée, quand j'ai reconnu une silhouette familière au loin, dans la rue, à travers les grandes fenêtres. C'était Léonard qui traversait la rue au pas de course pour se diriger vers notre pâté de maisons. Il ne s'est pas arrêté chez nous, poursuivant sa route jusqu'au parking où Maman gare sa voiture. Piquée par la curiosité, j'ai vite enfilé mon manteau en espérant suivre sa trace sous la pluie. Je me suis jetée tête la première dans cette mission sans réfléchir un instant aux conséquences, au cas où je me ferais remarquer.

Sur le parking, je me suis dissimulée derrière un gros 4x4, persuadée que personne ne pourrait me voir.

Malgré la pluie qui tombait dru, Léonard relevait les plaques d'immatriculation de plusieurs véhicules sur un petit calepin. À un moment, il a tourné la tête dans toutes les directions avant d'essayer d'ouvrir les portes d'une petite Austin mini noire et jaune. Ensuite, il s'est rendu au fond du parking, face à une maisonnette inhabitée depuis plusieurs années et dont les volets étaient cloués. Il a arraché le panneau « À vendre » de la porte avant de le casser en deux sur ses genoux. Il a ouvert le coffre d'une Porsche rouge qui contenait un carton rempli de victuailles pour y jeter l'écriteau. À côté, il y avait plusieurs boîtes de conserve individuelles, des paquets de biscuits, des cornflakes, des bougies, du coca et du pain longue conservation.

Mon portable s'est mis à vibrer. C'était un message de Maman. « Où es-tu ? J'ai deux autres cartons à évacuer. ,» Je lui ai répondu : « J'arrive. Je suis allée jeter des bouteilles en verre au recyclage, sur le parking. Je reviens dans un instant. »

J'ai envoyé le message et j'ai éteint mon appareil. Mais là, se reflétant dans l'écran devenu noir de mon téléphone, un visage est apparu, juste derrière le mien :

— Qu'est-ce que tu manigances, petite curieuse ? Ta mère ne t'a jamais appris à ne pas épier les adultes ?

Je me suis retournée, le souffle coupé, pour faire face à Léonard qui me fixait de son regard haineux.

Il a saisi mon bras fermement comme pour m'ordonner de répondre :

— Je… Je ne t'épiais pas, je suis allée recycler des bouteilles en verre et…

— C'est ça, prends-moi pour une buse ! Elles sont où, tes bouteilles ? Et que faisais-tu à l'enterrement de Chloé ? Tu me surveillais également ? Réponds, sale petite peste !

— Non… C'est… Ma camarade de classe qui la connaissait bien et…

— Fiche le camp d'ici avant que je ne te fasse regretter ta curiosité, m'a-t-il menacée avant de lâcher mon bras.

Je n'ai pas ajouté de commentaire et je me suis subitement mise à courir à en perdre haleine, persuadée que je ne serais en sécurité qu'après avoir claqué la porte derrière moi. La pluie continuait à inonder l'asphalte des routes et des trottoirs, ajoutant le risque de tomber à ce coup de stress. Mais, alors que j'atteignais mon but une voix a crié derrière moi :

— Émilie ! Émilie !

Je me suis retournée pour apercevoir Corentin qui portait deux lourds sacs de courses. J'ai d'abord songé à ma sécurité, quand j'ai réalisé qu'il ne m'arriverait rien avec lui.

— Tu as été à l'enterrement ? m'a-t-il questionné, ne soupçonnant pas un instant que je fuyais Léonard.

— Oui, avec Wendy, ai-je répondu. On s'est fait un flip à cause du père d'Alban Zbornak. Non seulement il a la même silhouette que le Gruve, mais en plus, il était couvert de végétation et ses bottes étaient pleines de boue.

Corentin m'a désigné du menton ses mains qui tenaient deux lourds sacs de courses.

— Tu ne voudrais pas m'aider un peu ?

— Si bien sûr, ai-je dit en prenant l'un des sacs pour lui emboîter le pas en direction de son immeuble.

— Le père Zbornak ? Je n'y crois pas, a-t-il repris. Bon, c'est vrai. Si tu lui colles des plantes dégoulinantes sur le dos, ça peut le faire. Mais pour la tenue dégueu, c'est parce qu'il ne travaille pas et qu'il déprime. Il va à la pêche ou à la chasse quasiment tous les jours. Ma mère le connaît. C'est un dépressif qui se soigne au contact de la nature.

Une Porsche rouge a quitté le parking sur les chapeaux de roues. J'ai juste eu le temps d'apercevoir Léonard qui la conduisait fièrement, une superbe brune aux longs cheveux bouclés à ses côtés. Pire encore, la jolie brune le tenait par le cou.

— Qu'est-ce que tu as ? Tu le connais ?

— C'est le flic dont s'était amourachée ma mère !

— Il n'a pas perdu de temps pour la remplacer ! a-t-il commenté. Ça en dit long ! Ce qui est regrettable c'est que la Gruve rôde toujours et que personne ne s'en soucie…

— Quand j 'en ai parlé à ma mère et son copain policier, ils m'ont prise pour une menteuse. Que veux-tu que je fasse de plus ?

— Notre dernière expédition a été un échec, finalement. Nous voulions deux choses : confirmer que la Gruve existait réellement et la prendre en photo. Nous avons bien rencontré cette créature, mais comme nous n'avons aucune preuve, l'enquête n'a pas évolué d'un millimètre. Et Chloé est la seconde victime. Qui sera la prochaine, je te rappelle qu 'elle en enlèvera trois au total ?

— Que proposes-tu d'autre ? ai-je demandé en posant son sac sur le pas de

sa porte.

— Y retourner, évidemment ! Mais cette fois, en plein jour !

— Je croyais qu'elle ne vivait que la nuit. En journée elle doit rester cachée.

— C'est notre seule chance ! Il y a déjà deux filles qui sont mortes dans le marais. Wendy y a été agressée par cette créature sous nos yeux, mais personne ne croit en nos témoignages. La police ne fait rien du tout. Si nous y allons tous ensemble, en journée, nous ne prenons aucun risque. Et en plus, nous pourrons enfin prouver l'existence de la Gruve !

Comme à chaque fois, je me suis fait avoir et j'ai accepté.

Corentin a un tel pouvoir de persuasion qu'il est extrêmement difficile de lui résister. Je suis trop gentille.

***

J'ai passé la fin de la journée à travailler sur mon exposé à propos du féminisme dans le R & B. Quelle galère ! Je n'aurais jamais dû choisir ce sujet. J'avais oublié que dans les clips, les femmes sont souvent juste réduites à danser en bikini dans des poses lascives sur des voitures de course.

Je viens d'écrire tout cela.

Je lis quelques pages de mon roman et j'éteins.

Jeudi 22 septembre

Je me suis endormie très tard, hier soir, après avoir lu jusqu'à point d'heure. J'ai ensuite rêvé qu'Alexandre et moi étions mariés. Nous vivions ensemble dans une roulotte délabrée en bois entre le marais des Verraq et l'autoroute. Nous étions pauvres, mais heureux, malgré nos conditions d'existence très modestes. Au bout de quelques mois, Alexandre décidait brusquement d'adopter un chat errant sans me consulter. Je me souviens qu'il était sale, sentait mauvais et ne manquait pas une occasion de me mordre ou de me griffer. J'essayais de cacher par tous les moyens à Alexandre que je détestais cet animal qui me le rendait bien. J'inventais des subterfuges insensés pour dissimuler à mon mari le dégoût que m'inspirait ce chat. Mais un jour, Alexandre et Léonard bavardaient devant un feu face auquel les deux hommes se réchauffaient. Je voyais alors le policier révéler la terrible vérité à mon mari et celui-ci, vexé et trahi par mon imposture, quittait le terrain après m'avoir signifié qu'il ne pourrait plus jamais avoir confiance en moi. Je courais derrière lui comme une folle en espérant le rattraper et lui expliquer qu'il n'y avait rien de grave, que c'était injuste, stupide et dérisoire. Mais alors qu'il traversait l'autoroute pour me fuir, les pneus d'une Austin mini jaune et noire criss aient . Je n'osais pas regarder le dénouement tragique de cette fuite. Mais ma curiosité étant plus forte que tout, j e baiss ais les yeux pour apercevoir une tache de sang qui se répandait lentement sur la chaussée. Alexandre était mort.

Je me suis réveillée face à cette vision d'horreur, le cœur battant comme un tambour, ruisselante de transpiration. Pour couronner le tout, je n'avais pas entendu le réveil et j'étais très en retard.

J'ai zappé le petit-déjeuner et j'ai traversé la douche comme une fusée avant de partir pour le collège en courant. Jamais je n'ai suivi un régime alimentaire aussi drastique de toute ma vie.

La sonnerie a tinté dès que je suis arrivée devant les grilles où Wendy m'attendait en trépignant d'impatience.

— Que faisais-tu ? m'a-t-elle reproché . Tu es à la bourre.

Qu'elle en rajoute une couche alors que j'étais hyper stressée m'a aussitôt mise en rogne :

— D'habitude c'est toi qu'on attend. Qu'y a-t-il de si grave ?

— Il paraît que Sarah va être virée du collège à cause de toi !

— À cause de moi ? ai-je répété. Tu ne crois pas que c'est plutôt elle qui est responsable de cette situation ?

— Ça va, ne t'emballe pas. Au fait, je n'ai pas vu ton beau blond. Tu es au courant ? Il est malade ?

J'ai eu du mal à masquer mon inquiétude :

— Ah ! Bon ? Mais pourquoi dis-tu qu'il est malade ? Il a peut-être juste

un peu de retard !

Nous nous sommes rendues en classe et je me suis fait des milliers de films toute la matinée. J'étais si angoissée par son absence que j'aurais préféré investir toutes mes économies dans un portable et le lui offrir, plutôt que de subir cette torture psychologique.

À la cantine, Corentin a tenté de convaincre Wendy de nous suivre sur les traces de la Gruve :

— Autant me demander de me jeter une nouvelle fois dans l'eau glacée des marais, tant que tu y es ! lui a-t-elle sèchement répondu.

— Il faut toujours que tu exagères tout ! lui a reproché Cotentin. En plein jour, il n'y a aucun danger.

— Aucun danger pour vous ! La dernière fois c'est moi qui ai manqué de prendre le bouillon pour votre stupide expédition. Et maintenant tu dis que ça n'a servi à rien !

Ambre est arrivé avec son petit air snob, son plateau entre les mains :

— Émilie, j'ai un message de la part d'Alexandre pour toi, a-t-il déclaré fièrement avant de s'installer à notre table, juste à côté de moi.

— Je ne savais pas qu'il te fréquentait, ai-je dit d'un air cynique qui laissait entendre que je ne le croyais pas.

— Évidemment, puisqu'il habite chez moi ! a déclaré calmement Ambre, comme si cela allait de soi.

Wendy a éclaté de rire :

— Mais oui, bien sûr ! lui a-t-elle répondu. Et « M ytholand » ? Tu y habites aussi ?

Ambre s'est montré agacé du fait qu'on puisse remettre sa parole en doute :

— Je ne savais pas que son Papa avait été médecin. Mon père le connaît bien. Il lui a proposé de l'héberger quelque temps. Nous possédons un camping-car, stationné au fond du jardin et qui n'est pas utilisé. Il paraît que lui et ses enfants vivaient dans une sorte de vieille caravane dans les marais et que la tempête l'a endommagée. Mon père m'a expliqué qu'il l'avait beaucoup aidé lorsqu'il était étudiant et que c'était un juste retour d'ascenseur…

— Ah ! Et c'est quoi son message ? l'ai-je coupé.

— Ben ça. Je veux dire, il donne un coup de main à son père pour rassembler toutes leurs affaires pour déménager chez moi. Et il ne viendra que cet après-midi.

— On va voir la Gruve dans les marais, samedi après midi, tu viendrais avec nous, ou tu as trop la frousse ? lui a demandé Wendy sur le ton d'un défi.

Ambre a dévisagé l'auditoire, comme s'il comprenait qu'il venait de se faire piéger.

— Pourquoi aurais-je peur ? a-t-il répondu. Je ne crois qu'en ce que je vois. Et votre Gruve d'opérette ne m'impressionne absolument pas !

— Pff ! a soupiré Wendy. Tu vas trembler comme une poule mouillée et tu

vas pleurer ta mère au moindre bruit, j'en suis certaine.

— C'est ce qu'on verra !

Par orgueil et vanité, Wendy venait d'accepter l'expédition qu'elle refusait à Corentin. Du coup, nous serions donc quatre à nous rendre sur les traces de la Gruve.

Je suis ensuite allée retrouver Laura dans la cour pour lui rendre le survêtement qu'elle m'avait prêté après l'agression de Sarah :

— Il est lavé, ai-je précisé. Tu pourras le porter tel quel. Encore merci, même si…

— Je… Je suis désolée, a-t-elle dit en saisissant mon sachet plastique Je suis trop influençable. Je regrette sincèrement ce qui s'est passé. C'est allé trop loin, cette histoire. Sarah est virée du collège, mais je ne suis pas certaine que ça lui ait servi de leçon. Je me suis rendue compte qu'elle avait quelque chose qui ne tournait pas rond chez elle… Elle est méchante, en fait...

J'ai aperçu Alexandre qui arrivait au loin, près des grilles du collège et tout a semblé s'évanouir, l'école, la Gruve, Laura, les élèves dans la cour.

Il était trop beau dans son petit short et ses cheveux blonds, marchant d'un pas sûr et décidé. Ses joues étaient toutes rouges, il avait dû courir.

— Salut Émilie !

Il m'a embrassée sur les lèvres spontanément à la vue de tous, à seulement quelques mètres de Laura, et je me suis sentie heureuse comme jamais, presque triomphante après toutes les angoisses des derniers jours. Je n'étais ni trop grosse, ni trop laide, ni trop rousse. Alexandre m'aimait et il n'avait pas honte de le montrer.

— Ambre nous a expliqué que tu avais emménagé dans leur camping-car, chez lui, ai-je déclaré, je suis contente pour toi.

Il m'a lancé un large sourire.

— Oui, tu vois, tout finit par s'arranger. Mon père va retravailler. L'hôpital de Mortevor manque d'internes, alors il va se refaire la main, pendant quelque temps. Pour Hadrien et moi, cela représente la sortie de l'enfer.

— Je suis vraiment contente pour toi, ai-je dit. Et ce camping-car est sympa ?

— Ça sent un peu le plastique et le renfermé, mais au moins c'est propre et on est moins à l'étroit !

Après la sonnerie, nous nous sommes rendus en classe. Wendy m'a suggéré d'envoyer une lettre anonyme à la police pour qu'elle enquête sur le père Zbornak :

— On ne sait jamais. Si c'est lui, le meurtrier, il faut bien que quelqu'un le signale ! a-t-elle déclaré.

— Oui, mais c'est très grave d'accuser comme ça, sans preuve, ai-je protesté. Imagine, si jamais il est innocent !

— Émilie Frinch ! a crié la prof à l'autre bout de la salle. Tu veux un porte-voix ? Tu prends tes affaires et tu viens au premier rang ! J'en ai assez d'avoir deux pipelettes sous le nez à chaque cours ! Vous vous croyez dans un

salon de thé ?

La classe a éclaté de rire.

J'ai rassemblé mon cartable, mon cahier, ma trousse et mon manteau pour aller m'installer quatre tables plus loin. Toute la classe avait le sourire aux lèvres, comme pour me remercier pour cette petite interruption au milieu d'un cours des plus ennuyeux. Alexandre n'a même pas levé le menton.

Pendant la récréation, la principale adjointe a appelé mon nom via les enceintes du préau :

— Mademoiselle Frinch, vous êtes priée de vous présenter immédiatement à mon bureau.

Les élèves se sont aussitôt tournés vers moi avec des regards suspicieux comme si cette convocation était déjà en soi une preuve de ma culpabilité.

J'ai aussitôt emprunté les couloirs du service administratif pour me rendre face à Madame de Colleville. J'avais peur que la prof de bio se soit plainte de mes bavardages avec Wendy, mais le motif était tout autre. Elle semblait ne pas savoir comment aborder le sujet et puis elle m'a regardée de la tête aux pieds pour se lancer :

— Bonjour, Émilie. Je voulais t'informer des suites de… de ton agression. Comme tu l'as bien expliqué à l'infirmière, tu as été victime de harcèlement, ce qui est absolument inadmissible au sein de l'établissement. Qui sait ce qui serait arrivé, si je n'étais pas arrivée. Je voulais que tu saches, que tu es ici en sécurité et que si tu ressens des pressions de la part des adultes ou de tes camarades, tu dois venir m'en parler. J'aimerais rencontrer tes parents et…

— Ils sont séparés, ai-je enchaîné.

— Le numéro de téléphone de ton père ne fonctionne pas et je…

— Il est… Il est décédé, ai-je finalement lâché, honteuse d'être obligée de mentir.

Elle m'a dévisagée un instant, comme si je collectionnais les problèmes, avant de poursuivre :

— Alors j'aimerais rencontrer ta mère, si elle le veut, bien entendu. Sache simplement que je me suis entretenue avec les parents de Sarah et ceux de ses complices. Nous avons convenu que Sarah serait mieux dans un autre établissement et… Ses camarades sont collées tous les mercredis jusqu'aux vacances d'automne. Voilà, Émilie.

La sonnerie de fin de récréation a tinté et j'ai rejoint Alexandre et Wendy qui se demandaient ce que Madame de Colleville me voulait.

— Ah ? C'était seulement cela ? s'est écriée Wendy, à croire que mes ennuis n'ont jamais aucune importance.

Une pionne est intervenue au début du cours de français pour nous annoncer que le cours de géo était exceptionnellement reporté. Toute la classe a tellement hurlé de joie que trois élèves ont été punis.

Une heure plus tard, la mère de Wendy est venue chercher sa progéniture en voiture et le bel Alexandre est parti à l'opposé, vers sa nouvelle adresse, à pied.

Je me suis donc retrouvée toute seule dans la brume qui descendait déjà sur Mortevor.

J'ai traversé le premier rond-point avant de longer la rue du marais bleu avec tous ses commerces aux vitrines éclairées. C'est juste après, en longeant le parc Auguste Renoir, qu'une voix plaintive m'a interpellée :

— Émilie ! Émilie !

Confiante et naïve, j'ai franchi les hautes portes en fer forgé du petit parc très mal éclairé, lui aussi plongé dans la brume, sans soupçonner la moindre embûche. Je n'ai pas eu le temps de comprendre mon erreur, que deux filles se positionnaient juste derrière moi pour faire barrage et m'empêcher de fuir.

— Comme on se retrouve, espèce de sale rouquemoute qui pue !

J'aurais reconnu cette voix entre mille.

Sarah est sortie de l'obscurité d'un buisson me faisant face, pour avancer fièrement dans ma direction.

— Qu'est-ce que tu veux ? lui ai-je demandé. Ça ne te suffit pas d'avoir été exclue du collège ? Tu cherches encore les ennuis ?

Elle a lâché sa tête en arrière de façon théâtrale avant de se fendre d'un rire faussement naturel :

— Non, Émilie Frinch ! Ce n'est pas assez. Et ici, il n'y a ni prof, ni principale, ni ta mère. Si cela t'intéresse, ce que je veux, c'est te voir ramper, te voir pleurer, que tu me supplies d'arrêter, savoir que tu as mis fin à tes jours parce que tu n'en peux plus de ta vie misérable de sale rouquemoute !

— Tu peux toujours t'accrocher, ma vieille, lui ai-je répondu. Plutôt me faire nonne !

Sarah a pris son petit air triomphant :

— Nonne ? Bonne idée ! Après ce que je vais te faire, Alexandre ne voudra plus jamais sortir avec toi !

Je me suis retournée, prête à déguerpir, mais ses deux complices m'ont chacune attrapé un bras pour me retenir.

— Tu sais ce qu'on fait aux filles qui ne sont pas coopératives dans les régimes totalitaires ?

— Tu oublies juste que la France est une démocratie ! Si tu me fais du mal je porterai plainte et je te poursuivrai jusqu'à ce que justice soit faite !

Sarah a extirpé un objet que je n'ai pu identifier de sa poche. J'ai d'abord pensé à un canif ou à une petite bombe lacrymogène.

— Tenez-lui fermement les bras ! a-t-elle ordonné.

Les trois filles se sont mises à pouffer d'un rire idiot.

Sarah a cérémonieusement débouché une petite fiole. On aurait dit une miniature de parfum.

— Dans les pays totalitaires, on brûle le visage des filles avec de l'acide chlorhydrique pour leur apprendre les bonnes manières !

Au même moment, elle a lancé sur moi le contenu de la petite bouteille et j'ai senti le liquide glacé dégouliner et se répandre sur la peau de mon visage.

J'étais si catastrophée par l'ignominie de ce geste que j'ai poussé un cri

strident, tout en me débattant avec une force désespérée. C'est ainsi que j'ai réussi à échapper à leur étreinte, quittant le parc pour me retrouver à nouveau sur le trottoir, en larmes. L'acide était en train d'attaquer ma peau et j'allais être totalement défigurée.

J'ai crié de nouveau en touchant mon visage, tandis que les rires des filles, fières de leur méfait, redoublaient. La scène devait choquer les passants qui, alertés par mes effusions commençaient à s'arrêter à l'entrée du petit parc. Les pneus d'une voiture ont bientôt crissé, juste derrière moi.

— Émilie ! a crié une voix.

Je me suis retournée pour reconnaître Emmanuelle qui avait abandonné son véhicule en plein milieu de la chaussée, portière ouverte, pour me rejoindre en courant.

J'étais totalement affolée, je me suis aussitôt réfugiée dans ses bras pour la serrer fort contre moi :

— Que se passe-t-il, ma petite chérie ?

— Elles… Elles m'ont aspergé ma peau d'acide chlorhydrique ! ai-je réussi à bafouiller, entre deux sanglots.

Emmanuelle a aussitôt sorti un mouchoir de sa poche et a soigneusement essuyé mon visage.

— Ce n'est rien, m'a-t-elle aussitôt rassuré. Regarde, si c'était de l'acide, il n'en resterait déjà plus rien. Qui t'a raconté ça ?

— Les trois filles dans le parc !

Évidemment, ces lâches avaient déjà disparu sans laisser de trace, probablement cachées dans les buissons ou enfuies par une autre sortie.

— Elles se sont juste moquées de toi, Émilie. Il y a plus de peur que de mal. Calme-toi.

Des automobilistes ont klaxonné la voiture d'Emmanuelle qui commençait à créer un embouteillage.

— Allons, viens. Ne restons pas ici. Je te ramène chez ta mère. Mais tu sembles à bout de nerfs. Je veux que tu m'expliques exactement ce qui se passe.

À peine étions-nous montés dans l'Audi qu'un échauffé du ciboulot nous insultait à travers la fenêtre de son véhicule.

Pendant la route, j'ai tout raconté à Emmanuelle, mon amour pour Alexandre, notre enquête dans les marais, le harcèlement de Sarah et de ses copines, la relation de Maman et de Léonard…

Nous étions dans la cuisine, lorsque j'ai terminé de vider mon sac.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de tout cela plus tôt ? m'a demandé Emmanuelle. Je reste ton… ta Tante…

Je me suis sentie idiote de mettre Emmanuelle mal à l'aise sur un sujet qui l'avait déjà tant fait souffrir.

— Ce n'est pas facile pour moi, ai-je avoué. Je… Je t'aime plus que tout au monde, mais… mais je ne sais pas comment te considérer. Parfois, je dis que mon Papa est décédé, parfois que Maman et toi êtes juste séparés…

Emmanuelle a rassemblé les deux pans de son chemisier, pour en fermer l'un des boutons.

— Tu n'as pas à mentir, ma petite chérie. Les mensonges sont des prisons qui nous enferment et nous condamnent à être seuls. Tu es une Frinch, tu es forte, tu peux affronter tous ces problèmes la tête haute…

— Je… Je ne sais pas si je suis aussi forte que vous tous, ai-je presque murmuré. C'est difficile d'avoir toujours à affronter des problèmes… Je ne suis pas cou r ageuse comme toi...

Emmanuelle a traversé la cuisine pour lancer la machine à expresso.

— On change de sexe pour rétablir la vérité, pas pour embarrasser ceux que l'on aime, a-t-elle poursuivi. Si je n'en ai pas trop parlé, c'est parce que je voulais préserver la petite fille que tu étais. Tu sais bien qu'on évite toujours d'aborder la sexualité avec les enfants. C'est normal.

— Je ne t'en veux pas Emmanuelle. Tu as fait le bon choix, je le respecte…

— Dis que je suis ta tante, qu'est-ce que cela peut faire, le terme que tu emploies ? Le plus important c'est qu'on s'aime, quoi qu'il arrive.

— C'est juste que… J'ai toujours rêvé que Maman et toi vous remettiez ensemble. Alors… Alors tant que tu étais mon Papa, cela était possible, mais maintenant…

Emmanuelle a saisi la petite tasse du bout des doigts, avec une élégance que je trouvais très classe et je lui ai souri.

Son regard a croisé le mien et elle a dû comprendre ce que je ressentais puisqu'elle m'a souri à son tour.

— Je ne m'installerai plus avec ta mère. Par contre, nous sommes tous les quatre des Frinch et nous serons liés jusqu'à la mort, Maman, Clark, toi et moi. Alors, ne t'en fais pas, ma petite chérie, que je sois un homme ou une femme, mariée ou divorcée, tu es ce qu'il y a de plus important à mes yeux. Et cela ne changera jamais !

J'ai ressenti un coup de fatigue, comme si tout ce que j'avais vécu depuis la rentrée remontait en moi de façon précipitée. J'ai commencé à bailler, une fois, deux fois et je ne suis plus parvenue à m'arrêter.

— J'ai un coup de barre, ai-je déclaré en me levant. Excuse-moi, Emmanuelle, je… Je vais me coucher.

Elle m'a regardé avec une curiosité amusée et, tandis que mes yeux me piquaient en se fermant tout seuls, je suis allée jusqu'à mon lit et je me suis presque aussitôt endormie.

Il est trois heures du matin et je me suis réveillée avant d'écrire tout cela.

Vendredi 23 septembre

Lorsque je me suis levée, ce matin. Maman était toute bizarre. Je l'ai trouvée incroyablement douce, prévenante et même compréhensive.

— Je suis désolée, si je ne suis pas toujours suffisamment à l'écoute, si tu penses que je te délaisse parfois ou si tu me considères comme trop stricte.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui ai-je demandé, tout en mangeant ma tartine de confiture.

Elle m'a à peine écouté et a même poursuivi :

— Je t'ai préparé un peu d'argent pour inviter Alexandre au fast-food, ce midi. Ça pourrait être sympa, non ? Je… Je l'aime bien, Alexandre...

Son attitude était si inattendue que j'ai immédiatement décidé de mener ma petite enquête. Je me suis rendue dans le salon où j'ai récupéré son téléphone portable avant d'aller m'enfermer avec dans les toilettes.

J'ai parcouru les derniers SMS. J'ai vu ceux de Léonard (118 messages, tout de même !), mais je ne les ai pas lus. Le but n'était pas de violer l'intimité de Maman. Le dernier SMS provenait d'Emmanuelle : « À quelle heure rentres-tu ? », ce à quoi Maman avait répondu « 19 h 15 ».

J'ai ensuite consulté le journal d'appels qui signalait une communication d'une heure trente entre elle et Emmanuelle. Cette dernière lui avait sans doute fait part de toutes mes confidences.

— Émilie ? Tu n'aurais pas vu mon téléphone ? a crié Maman depuis le salon. J'étais persuadé e de l'avoir laissé ici.

J'ai tiré la chasse d'eau, suis allée me laver les mains et j'ai commencé à me brosser les dents avant de lui répondre :

— Maman, il est à côté de ta trousse de maquillage. Je te l'apporte ?

— Oui, tu seras gentille !

Voilà comment j'ai commencé la journée.

Avec la pluie, Wendy m'attendait sous le porche du garage à vélo, avec tous les fumeurs. Je lui ai raconté le mauvais coup de Sarah :

— Cette fois, tu dois riposter, Émilie ? Il faut que tu lui montres que tu peux en faire autant. Elle se déplace toujours à vélo. Tu pourrais très bien aller devant chez elle, ramasser une crotte de chien avec un canisac et aller l'étaler sur sa selle…

— Wendy ! Parfois je me demande d'où tu sors pour être aussi dégueu ! Bien sûr que je ne vais me mettre à son niveau en faisant comme elle. On dit toujours que ce qui ennuie le plus ce genre de personnes, c'est l'ignorance.

— Tu l'ignores depuis la rentrée et je ne pense pas que ça la dérange du tout. Il faut te battre, Émilie. Tu dois lui faire regretter toutes ses humiliations ! Il faut qu'elle ravale sa méchanceté ! Fais-lui une super vacherie !

— C'est contraire à mes principes. Les gens qui font du mal finissent toujours par le payer, tôt ou tard.

— Mouai ! Je trouve ça un peu lâche, comme raisonnement. Si elle tuait un membre de ta famille, tu ne dirais rien ?

— C'est différent…

— Tu vois bien que tu es une lâche ! Tu pourrais au moins asperger ses cheveux de super glue, ou lui foutre la honte devant ses copines ! Moi, je la zigouillerais direct !

— Je suis contre la peine de mort ! Tuer les assassins nous met au même niveau qu'eux. Comment veux-tu interdire quelque chose de barbare aux autres alors que tu t'autorises à le faire !

— Oh ! Ce que tu peux être pisse-froid ! On t'agresse ! Défends-toi, bordel ! Moi je lui ferais la peau, c'est clair et net !

Alexandre est arrivé en compagnie d'Ambre, tous deux abrités sous un beau parapluie. Il m'a embrassé furtivement le coin des lèvres avant de claquer deux bises à Wendy dont j'étais presque jalouse.

— Il y a de l'ambiance, ici, a fait remarquer le beau blond.

— Divergence de points de vue, a répondu Wendy en levant les yeux au ciel. Émilie est trop gentille, alors je passe forcément pour la méchante d e service !

Ambre avait prêté des vêtements de marque à Alexandre qui ressemblait maintenant à l'un de ces jeunes youtubeurs américains que même les tenues les plus inappropriées ne parvenaient pas à enlaidir.

— À quelle heure doit-on venir, pour le dîner de ce soir ? m'a-t-il questionné, tout en plongeant ses incroyables yeux verts dans les miens.

— Je ne sais pas. Dix-neuf heures ?

Je me suis sentie honteuse de ne toujours pas lui avoir avoué la situation à propos de la nature d'Emmanuelle, même si dans le fond, je considérais que cela n'était pas de mon ressort.

Wendy, qui était sans doute sur les nerfs, s'est tournée vers Ambre :

— Alors, petit mytho, toujours pas de nouvelles explosives à propos de Perrine et Chloé.

Celui-ci n'a pas apprécié cette remarque :

— Je ne suis pas un menteur ! Je sais des choses, mais si je vous les raconte, ça va aussitôt faire des histoires, car vous ne saurez pas tenir votre langue.

Sa réaction a fait rire Alexandre et Ambre, rouge comme une tomate, s'est défendu :

— Eh bien ! Je sais que… Le médecin légiste qui a autopsié les deux corps s'est fait voler son ordinateur, hier, avec toutes les données dedans. Ça s'est passé en plein jour. Les voleurs ont emporté l'ordinateur, mais aussi le disque dur de sauvegarde, qui était juste à côté…

— Ce n'est pas très malin, a commenté Wendy. Ils n'ont jamais entendu parler du cloud ?

— Mon père a trouvé cela stupide également. Heureusement, la police avait des copies des dossiers envoyés par mails.

— Bah ! Ils vont probablement porter plainte. Aujourd'hui on peut localiser pratiquement tous les appareils.

— Justement, d'après ce que j'ai entendu, ils ne vont pas le faire. La direction craint qu'on remette en cause la sécurité des patients dans un établissement où les données les plus sensibles disparaissent dans la nature.

Au même instant, le père Zborniac est descendu de sa voiture pour en ouvrir le coffre et donner un sac à Alban, son fils.

Wendy et moi avons échangé un regard qui en disait long sur les suspicions que nous avions autour de cet homme.

Alexandre a observé dans la même direction que nous :

— Je l'ai déjà vu bavarder au bord des marais, avec mon père. Je ne sais pas ce qu'il pêche en cette saison, mais il emporte toujours tout un attirail avec lui.

J'ignore si Alexandre voulait nous rassurer quant à l'innocence du père Zborniac, mais si tel était le cas, c'était raté.

À la récré de dix heures, j'ai demandé à Alexandre s'il voulait déjeuner avec moi chez Magic Burger, mais il m'a répondu qu'Ambre l'avait déjà invité. J'étais à la fois vexée et en colère d'être soudain relayée au second plan. À croire qu'il voulait donner raison à Sarah qui prétendait que seul les profits le motivaient. Il me semblait qu'on désirait partager le maximum de moments ensemble quand on formait un couple.

En rentrant des cours, j'ai préparé mon sac de voyage pour partir passer le week-end chez Emmanuelle, dès la fin de la soirée. L'heure avançait et Maman n'avait toujours pas quitté son travail, alors j'ai époussetté les meubles, passé l'aspirateur et même allumé des bougies au milieu de petites assiettes de biscuits d'apéritif sur la table basse du salon. Je commençais à m'impatienter, lorsque Maman a enfin fait irruption dans la cuisine. Trempée par la pluie, on aurait dit un chat tombé dans un ruisseau.

— Tout est déjà prêt, bravo Émilie, m'a-t-elle félicité.

— Ils arrivent dans cinq minutes !

— Mais il est dix-neuf heures, j'avais dit vingt heures, rien n'est prêt !

Maman est passée à la salle de bains pour se changer en mode stress extrême. Elle a ensuite profité de leurs quelques minutes de retard pour préparer une entrée, enfourner sa fameuse tourte au saumon et lancer une playliste de morceaux de jazz.

Hadrien, Alexandre et leur père sont arrivés à cet instant, comme s'ils avaient attendu que tout soit prêt pour les accueillir. Alexandre ne m'a pas embrassé du tout, sans doute pour ne pas raviver la colère de Maman lorsqu'elle nous avait surpris tous les deux dans ma chambre.

Mais finalement, l'aurait-elle remarqué. À voir l'intérêt de Maman pour Hadrien, il ne faisait pas le moindre doute que seul ce garçonnet l'intéressait, dans toute l'assemblée : « Ça va, mon petit chéri ? Tu as bien travaillé ? Tu veux un dessin animé ? J'ai préparé un dessert qui devrait te plaire… » Alexandre et son père étaient ravis d'une telle hospitalité, mais moi je voyais

clairement dans le jeu de Maman. Elle était raide dingue du petit rejeton. Une fois qu'elle a éclusé tous les thèmes de conversation possibles avec un enfant de cet âge, elle a fini par se tourner vers son père :

— Émilie m'a dit que vous aviez décroché un travail ?

— Oui… Avant l'accident j'étais médecin… mais suite à la mort de ma femme, j'ai éprouvé un blocage. Je ne me sentais plus bon à rien. J'ai un ami chirurgien avec qui j'ai suivi une partie de mes études… Grâce à lui, je vais reprendre en tant qu'interne. Ils en manquent à la clinique de Mortevor.

Maman semblait distraite et j'étais presque gênée à la voir faire mine d'écouter pensivement le père d'Alexandre.

Emmanuelle, qui a pour habitude d'être toujours en retard, est cette fois arrivée en avance et accompagnée par Clark qui tenait dans ses mains un magnifique bouquet de fleurs. Il sortait de chez le coiffeur et avec sa nouvelle coupe et son petit pull marin, il était vraiment très mignon. Emmanuelle portait un chemisier, une jupe beige et deux rangs de perles du plus bel effet avec ses longs cheveux blonds attachées. Elle s'était maquillée simplement, avec juste un peu d'eye-liner sur les paupières, du blush et un rose à lèvres discret.

La situation s'est détériorée au moment des présentations :

— David, je vous présente Emmanuelle… Emmanuelle est…

— Son ex-mari, a coupé l'intéressée avec un sourire ravi qui montrait qu'elle n'avait pas perdu son esprit de provocation.

Bien que surpris, Monsieur Ventura n'a pas semblé gêné d'apprendre cette nouvelle. Par contre, Alexandre a carrément fait tomber son verre de jus d'orange sur le beau tapis en laine du salon, ce qui a immédiatement provoqué un petit mouvement de panique.

Clark a lancé un regard mauvais à Alexandre avant de me toiser avec une expression qui signifiait « C'est qui ce nigaud ? Ne me dis pas que tu t'es entichée de lui ! »

J'ai essayé de rester la plus zen possible. Je me suis rendue dans la cuisine où j'ai récupéré une serpillière et un rouleau d'essuie-tout pour vite éponger le jus d'orange. Je pensais qu'une fois l'incident clos les choses rentreraient dans l'ordre. Mais Alexandre s'est fermé au point qu'il n'a plus échangé le moindre regard ni le moindre mot avec moi pour le reste de la soirée.

Cette situation a beaucoup amusé Clark.

— Comment ont réagi les gens à votre transformation ? a demandé David Ventura à Emmanuelle.

— Au départ je ne me souciais pas beaucoup des problèmes de transphobie, c'est vrai. Étant fleuriste, je ne fais que bavarder quelques instants avec chaque client de sujets légers qui laissent peu de place à l'animosité. En général, les gens sont gentils et la plupart ont à peine remarqué ma réassignation . Par contre, lorsque je suis allée aux États-Unis, l'an passé, j'ai découvert des sentiments extrêmes, comme seuls les Américains savent en exprimer. De nombreux transgenres sont assassinés

dans une indifférence quasi générale. Je trouve que j'ai beaucoup de chance de vivre ici, en France.

— Tu sais, Emmanuelle, il y a aussi des intolérants à l'esprit étriqué chez les jeunes, a enchaîné Clark en toisant Alexandre.

— C'est à chacun de nous de surveiller notre comportement, a repris David Ventura, un brin moralisateur. Parfois, nos paroles ou nos gestes peuvent être mal interprétés. On blesse les autres sans même le vouloir.

Les trois adultes se sont finalement entendus à merveille et Maman a réussi son dîner même s'il a été préparé à la va-vite.

Sitôt le dessert terminé, Emmanuelle a voulu rentrer.

En effet, Clark avait son entraînement de foot et devait se coucher tôt. Comme la soirée n'était pas terminée Maman a proposé à Emmanuelle de me déposer chez elle dans la matinée.

David et Maman se sont découvert de nombreux points communs :

— Vous savez que j'ai une formation de secrétaire médicale ?

— C'est vrai, Maman ? ai-je demandé.

— Bien sûr, que c'est vrai, m'a-t-elle répondu. Quand tu étais encore toute petite, je travaillais pour un médecin de Mortevor. Mais celui-ci a eu de graves problèmes avec la sécurité sociale, car il fraudait en faisant passer des actes de jours pour des consultations de nuit. J'ai été licenciée au moment du divorce avec Emmanuelle. Il m'a bien fallu subvenir à nos besoins. Voilà pourquoi je travaille depuis toutes ces années dans ce supermarché. Ceci étant dit, les éventuels employeurs me reprochent cette période pendant laquelle je n'ai pas exercé. Ils préfèrent d'emblée une jeune qui vient de terminer ses études.

Je ne sais plus quand cela s'est produit, mais à partir d'un certain moment le front de David a commencé à devenir humide. Il semblait avoir très chaud. Il a fini par se lever, la main sur le front et il a déclaré qu'il ne se sentait pas bien. Et il est allé s'asseoir dans le canapé.

— Vous voulez de l'eau ? lui a aussitôt proposé Maman, sans obtenir de réponse.

— Il est comme ça depuis qu'il a arrêté l'alcool, a enfin déclaré Alexandre avec un air dépité. Ça le prend subitement, surtout quand il dort. Il tremble, il transpire, il se tortille comme une anguille dans son lit.

— Bien ! a fait Maman qui réfléchissait déjà à comment gérer cette épineuse situation. Les garçons vous allez dormir dans la chambre de Clark. Je préfère que David dorme dans le salon en attendant que sa crise passe. Autant qu'il se repose. Il est en plein delirium tremens. Cela arrive quand on est dépendant d'une substance et que l'on est en manque. Ne vous inquiétez pas, cela va passer.

Chacun de nous s'est exécuté et j'ai rejoint ma chambre, la mort dans l'âme, vexée de ne plus exister aux yeux d'Alexandre. J'aurais aimé qu'il me fasse un signe, qu'il me dise bonne nuit ou qu'il me donne un baiser furtif. Mais non. Rien du tout. Il m'a totalement ignorée.

Il est trois heures du matin. J'ai dormi quelques heures avant d'écrire tout cela sur ma tablette. Je me sens torturée à l'idée qu'Alexandre est à seulement quelques mètres de moi, derrière cette cloison et de ne pouvoir ni lui parler, ni le voir.

Je suis allée chercher un verre d'eau et j'ai entendu des bruits étranges provenant du salon. Je m'en suis approchée sur la pointe des pieds et, par l'entrebâillement de la porte, j'ai surpris David et Maman qui chuchotaient et riaient aux lueurs des bougies.

Ils sont réunis tous les deux alors qu'ils n'ont que faire l'un de l'autre.

Et moi j'adorerais être avec Alexandre qui ne veut plus de moi.

La vie est parfois injuste et cruelle.

Samedi 24 septembre

Je me suis réveillée à neuf heures, vu que mon téléphone n'est programmé que pour sonner les jours de semaine. J'avais peur d'avoir raté quelque chose. Mais non, absolument pas.

Maman et David prenaient tranquillement leur petit-déjeuner dans la cuisine et ils n'arrêtaient pas de rire. Cela m'a fait plaisir. J'ai perdu l'habitude d'entendre Maman rire avec une telle spontanéité. Alexandre s'est levé peu après moi, torse nu, les cheveux ébouriffés, toujours aussi mignon avec sa peau claire, ses yeux verts et ses muscles finement dessinés. Alors qu'il semblait bouder, il a levé le menton et m'a lancé un petit clin d'œil complice. J'ai alors compris qu'il ne m'en voulait plus.

Mon cœur a immédiatement battu du tambour, tellement j'étais heureuse.

J'ai prétexté avoir besoin de ma tablette pour ne pas lui montrer l'effet qu'il produisait sur moi, mais il m'a suivie :

— Tu as vu comme nos parents s'entendent bien ? m'a-t-il questionné. Tu as remarqué qu'ils se tutoient ? C'est incroyable une complicité si rapide !

— Ils ont bavardé une grande partie de la nuit, ai-je confirmé.

— Oui. Je les ai entendus, moi aussi. Je n'arrivais pas à dormir, mais je n'ai pas osé me lever pour ne pas faire de bruit.

— Ah bon ? Tu es insomniaque ?

— Non, mais je m'en voulais, pour mon comportement pendant la soirée. Je n'ai pas vraiment été à la hauteur. Excuse-moi, Émilie.

— Non, Alexandre. Tout est de ma faute. J'aurais dû t'expliquer la transformation de mon père en Emmanuelle…

— Je ne boudais pas à cause d'elle, m'a-t-il coupé. Je n'ai absolument rien contre les changements de genre. Le problème c'est plutôt que j'aie l'impression que tu as peur de te confier à moi. Être ensemble c'est partager des secrets, se soutenir, essayer d'envisager des projets. C 'est comme si tu ne voulais pas t'impliquer réellement dans notre relation. Comme si tu avais peur…

— Tu es dingue ! me suis-je écrié. C'est plutôt que je manque totalement de confiance en moi. Je ne me trouve pas très jolie et les filles comme Sarah prennent un sacré plaisir à me dire que je ne suis pas assez bien pour toi. Tu … Tu n'imagines pas tout ce qu'elles ont dit à propos de moi… Alors… Alors comme j'ai peur que tu me quittes, j'essaie de me retenir…

Hadrien est arrivé à ce moment-là.

— Il faut t'habiller, Stéphanie va nous ramener, a-t-il dit.

Alexandre a passé sa main dans mes cheveux.

— On se voit toujours cet aprèm avec Ambre, au Café du cirque, OK ?

— Oui, Oui… Bien sûr, ai-je répondu.

Il est parti sans même m'embrasser, sans doute parce que tout le monde

l'attendait déjà dans le couloir pour que maman ramène la famille Ventura chez Ambre.

Après leur départ, j 'ai pris ma douche puis j'ai débarrass é la table du petit-déjeuner, aér é l'appartement et rang é ma chambre.

À son retour, Maman semblait radieuse. Rien ne laissait imaginer qu'elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Lorsque nous nous sommes retrouvées seules dans la voiture, elle n'a pas tourné autour du pot très longtemps :

— Tu sais, Émilie. Je ne voudrais pas que tu te fasses d'idées, mais… J'apprécie énormément David…

— J'avais remarqué, l'ai-je coupée.

— Ce que je veux dire c'est qu'avec Léonard, j'avais juste envie que ça marche, pour ne plus me sentir seule. Mais je faisais fausse route.

— Tu avais envie d'être amoureuse ?

— Oui, c'est exactement cela ! Je le voulais tellement, qu'à la fin j'ai mis toute mon énergie dans une relation avec quelqu'un que je n'aimais pas.

— Et David ?

— Il est très ouvert, très gentil… Je ne sais pas comment l'expliquer.

— Ça va, Maman. Je ne suis plus une gamine, je peux comprendre ce qu'est un coup de foudre. M ême si je trouve que c'est un peu rapide.

Elle m'a lancé un regard larmoyant digne d'un cocker avant de poursuivre :

— Je n'ai pas été très présente, ces derniers temps et j'en suis désolée. Tu sais, ce n'est pas toujours facile d'être parent. On commet des erreurs. Si j'avais été un peu plus à ton écoute, j'aurais compris que tu avais ces problèmes de harcèlement au collège.

— C'est fini, l'ai-je rassurée, Sarah a été virée du collège…

— Emmanuelle m'a raconté cette histoire de liquide qu'on t'a projeté en te faisant croire que c'était de l'acide. C'est cruel ! Il faut être un peu malade pour manigancer de tels pièges !

— À mon avis, elles sont juste jalouses parce que je ne vis pas à travers le regard des autres, comme elles. J'ai une personnalité et elles n'en ont aucune.

Maman a écarquillé les yeux comme si elle trouvait mon analyse excellente et elle a commencé à se garer devant la boutique florale d'Emmanuelle.

Nathalie, la vendeuse qui se déclare en maladie pour "burn-out" ou dépression tous les quinze jours, fumait une cigarette devant les étalages de bouquets avec le regard absent. Elle a froncé les sourcils et m'a considéré de son air hautain, dès qu'elle m'a vue. Elle s'imagine que je suis une nantie, née avec une cuillère en argent dans la bouche et cela me vaut un mépris que j'ai du mal à comprendre.

Emmanuelle était au comptoir à faire la conversation avec une habituée, au grand désespoir des autres clients qui trépignaient d'impatience, leurs fleurs dans les mains.

— Tu veux un peu d'aide ? lui a demandé Maman.

— Non, mais je veux bien que tu ailles chercher Clark à son entraînement, si cela ne te dérange pas.

Maman a hoché du menton et nous avons emprunté le petit escalier en colimaçon de l'arrière-boutique pour nous rendre à l'appartement surplombant la boutique.

Emmanuelle a de réelles aptitudes esthétiques. Son intérieur est de style anglais, avec des fauteuils chesterfield, de hautes bibliothèques pleines de livres et des vitrines de bois peintes en blanc satiné. Il y a des mannequins portant des costumes anciens nichés au milieu de hautes plantes exotiques. L'appartement est très lumineux et le salon vraiment spacieux. C'est en le comparant avec le modeste foyer de Maman qu'on devine qui a le plus le sens des affaires des deux.

J'ai posé mon sac dans ma chambre et j'ai rejoint Maman qui était en train de tout inspecter dans l'appartement d'Emmanuelle, à la recherche de nouveautés, telle une femme jalouse. Nous avons repris la route en direction du stade où Clark s'entraînait. Maman est allée vers les distributeurs pour se chercher un café et je me suis installée dans les gradins.

— Émilie ! a crié une voix, juste derrière moi.

C'était Corentin qui est immédiatement venu me rejoindre.

— Tu te souviens de la superbe brune qu'on avait vue en compagnie du bel inspecteur de police ?

— La copine de Léonard ?

— Oui. Je l'ai vue dans une agence d'immobilier à deux pas de notre rue, a-t-il dit. Je pense qu'elle vend des logements neufs bâtis dans les vieux quartiers.

— Bravo, l'ai-je félicité. Toi au moins, tu ne lâches pas l'affaire.

— Attends, ce n'est pas tout, a-t-il poursuivi. Tu sais la petite baraque au bout du parking, à côté de chez toi. Ils vont l'ébouler avec la maison d'à côté pour y construire un immeuble. Si tu vas regarder la vitrine de l'agence, il y a une illustration en 3d du futur édifice. Ils ont même prévu de faire un petit square à la place du parking… J'ai aussi du nouveau à propos de l'ordinateur qui a été dérobé à l'hôpital.

— Quel ordinateur ?

— Tu sais bien, celui du médecin légiste dont parlait Ambre. Le directeur de la clinique avait décidé de ne pas porter plainte, car le laboratoire avait été dévalisé en plein jour et personne n'avait rien vu.

— Ah ! Oui ! Ça me revient ! Alors ?

— Figure-toi qu'ils l'ont retrouvé au bord du Marais des Verraq, pas loin de l'endroit où ils avaient découvert le corps de Chloé.

— C'est bizarre, ai-je fait. Il se passe plein de choses dans ce coin, mais ils n'organisent pas de vraies recherches. Je ne sais pas, habituellement quand il y a un enlèvement ou un meurtre bizarre, on organise une battue, on envoie des hommes-grenouilles, ça serait logique, non ?

— Tu es toujours d'accord pour qu'on y aille faire un tour, avec les autres ?

Je ne sais pas comment elle est arrivée, sans qu'on ne la voie venir, mais Sarah s'est bientôt dressée devant moi :

— Alors, Émilie Frinch ? Ton cas social t'a laissée tomber ?

— Fiche-moi la paix, lui ai-je répondu. J'en ai assez de tes histoires !

— De quoi as-tu peur ? On a tous très bien vu ton père déguisé en femme dans le parc ! a-t-elle lancé assez fort pour que nos voisins nous entendent.

J'avais honte qu'on décrive Emmanuelle de cette manière et j'avoue que je ne savais pas tellement comment réagir.

C'est à ce moment que Maman a surgi derrière Sarah, rouge de colère. Elle a posé son café et ses deux croissants sur les gradins avant de se relever et empoigner les cheveux de Sarah et les tirer en arrière :

— Écoute-moi bien, sale petite carne, car je ne le répéterai pas deux fois. À partir de ce jour tu vas définitivement oublier Émilie et lui fiche la paix. Je connais bien les petites garces dans ton genre et je sais de quoi vous êtes capables.

Mais Sarah ne s'est pas laissée impressionner et s'est mise à hurler comme si c'était elle qui était victime de l'agression :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Laissez-moi !

Les adultes qui assistaient à l'entraînement ont observé Maman avec effroi et stupéfaction. Elle a lâché Sarah qui lui a aussitôt lancé un sourire triomphant.

— Je fais ce que je veux. Votre fille est ma chose et j'arrêterai de jouer avec elle quand je l'aurai décidé !

— C'est ce qu'on verra, lui a répondu Maman sur le même ton. Je suis curieuse de découvrir ce que pensent tes parents de ton comportement.

— Mes parents ? Ils divorcent à cause de moi. Ils se battent pour ne pas avoir ma garde. Il faudra trouver autre chose, pauvre idiote !

J'ai juste eu le temps de retenir la main de Maman qui filait déjà dans l'air, parée à lui coller une gifle monumentale.

— Il ne faut pas, Maman, pas ici. Elle n'attend que cela pour provoquer un nouveau scandale et jouer la victime.

— C'est dommage, je crois qu'une bonne paire de gifles lui aurait fait le plus grand bien et à moi aussi.

— Émilie a raison, a ajouté Corentin en regardant Sarah partir fièrement, cette fille est tellement toxique que même la Gruve n'en voudrait pas, de peur de polluer l'eau des marais !

Alerté par les cris de Sarah et l'animation dans les gradins, Clark nous observait d'un œil inquiet depuis le terrain de foot, au milieu des autres sportifs. Mais j'ai remarqué que nous n'étions pas les seules à assister à son match amical. Jennifer scrutait amoureusement le moindre de ses gestes. Clark m'avait parlé d'elle en des termes peu élogieux, faisant passer cette jolie petite blonde bien habillée pour un « pot de colle fan de Kids United trop

sérieuse et ennuyeuse. » Bien sûr, je n'en croyais pas un traître mot. Clark éprouvait forcément des sentiments envers elle. Si tel n'était pas le cas, il aurait trouvé le moyen de l'envoyer balader.

Après le match, nous sommes rentrés tous les trois pour arriver au moment où Emmanuelle fermait sa boutique, le temps de la pause de midi. Clark s'était dispensé de douche et avec son odeur de vieux chacal, la traversée de Mortevor a été un véritable chemin de croix. Maman nous a quittés et Clark a enfin pris un bain pendant qu'Emmanuelle préparait une tarte provençale avec une salade verte. Chez elle on ne grossit pas. Chaque ingrédient est sélectionné pour ses qualités nutritives et ses bienfaits sur la santé. Ça tombait bien, parce que je me tiens toujours à mon régime et j'ai déjà perdu deux kilos sans me priver.

— Stéphanie a manqué de claquer la fille qui harcèle ta sœur, a déclaré Emmanuelle d'un ton amusé, tout en nous servant de sa tarte.

— Tss ! a commenté Clark la bouche pleine, tu ne peux pas te défendre toi-même ? Tu as encore besoin de Maman et p... Heu… Enfin, bref !

— Je suis une pacifiste, pas comme toi, ai-je répondu.

— Tu es plutôt une mauviette, m'a-t-il reprise. Tu ne devrais pas accepter qu'on te traite ainsi. Tu encourages sa méchanceté !

— Comme toi, ai-je fait en plaisantant. Chez les jumeaux il y a toujours le gentil et le méchant. Je te laisse deviner de quel côté tu te places !

— Non, c'est plutôt qu'il y a l'intelligent et l'idiote, a-t-il à nouveau nuancé. Ou le brouillon et la perfection suprême.

— Je te remercie, ai-je dit. Je suis heureuse que tu le reconnaisses. C'est toi le brouillon !

Cela a fait rire Emmanuelle qui a immédiatement partagé sa façon de penser :

— Clark a raison. Il faut toujours faire face à l'adversité. On n'est pas obligé d'être violent, mais comme je dis toujours, si je me prends des coups, au moins j'en rendrai quelques-uns.

Je n'étais pas surprise qu'Emmanuelle abonde dans le sens de Clark qui a toujours été son chouchou.

Après le repas, je suis allée dans ma chambre avec ma tablette pour écrire tout cela.

Je ne vais pas tarder à rejoindre les autres au marais des Verraq.

Dimanche 25 septembre

Quelle horreur !

Il n'y a pas d'autre mot !

Je ne parviens pas à m'arrêter de pleurer. Le médecin Hubertmetz a exigé que je reste consignée dans ma chambre et le Commissaire Adriaensen a ordonné que je ne communique avec personne avant qu'il tire les premières conclusions de son enquête. Mais le pire, c'est que je ne sais même pas où a été transporté le corps d'Alexandre. Voilà que je pleure à nouveau.

Je vais essayer de rassembler mes souvenirs et les reprendre dans l'ordre. Ce qui nous est arrivé est terrible ! Maman m'a dit que cette déclaration me servirait également de déposition à la police…

Bon, voilà, nous nous sommes tous retrouvés au Café du Cirque, hier en début d'après-midi. Il y avait Wendy, Corentin, Ambre, Alexandre et moi. Comme nous formions un groupe de cinq, c'est en toute confiance que nous avons débuté notre excursion. Corentin n'avait de cesse de nous demander de tenir nos smartphones prêts à filmer la Gruve, mais nous ne le prenions pas vraiment au sérieux. Pourquoi cette créature serait-elle sortie en plein jour alors qu'elle n'opérait habituellement que la nuit ? Le ciel était morose, mais relativement clair et il nous offrait une excellente visibilité sur la végétation et les marais alentour. Comme la fois précédente, le tumulte de la ville a fini par mourir pour laisser place au souffle du vent berçant quelques fougères au fil de l'eau, le croassement lointain de corneilles et le chant des derniers grillons de la saison.

Pas un instant je n'aurais soupçonné que Wendy avait des vues sur Ambre. Ce grand brun filiforme un peu précieux nous avait rejoints après qu'elle l'ait défié et presque traité de menteur devant tout le groupe de la cantine. Pourtant, sur le chemin longeant le marais des Verraq, Ambre et Wendy marchaient maintenant en rythme, côte à côte, les yeux dans les yeux, main dans la main. Alexandre s'en est aussitôt inspiré et il a pris ma main dans la sienne. Seul Corentin semblait encore concentré sur l'objet de notre expédition. Il a d'ailleurs paru assez rapidement agacé par les rires charmés mais sonores de Wendy :

— Si c'était pour roucouler en amoureux, vous auriez mieux fait de rester au Café du Cirque, les a-t-il réprimandés. Je vous rappelle que c'est peut-être notre dernière chance de prouver que Perrine a été assassinée par la Gruve !

— Ça va ! s'est énervée Wendy, à son tour. Pas la peine de nous taper ta crise de Calgon. On regarde autour de nous et on ne voit que des plantes, des arbres, des marais, encore des marais et toujours des marais !

— Je vous demande simplement d'être vigilants et de signaler le moindre détail qui éveillerait votre attention. Le brouillard s'installe tôt en cette saison, nous ne disposons que de quelques heures.

— Et si on se séparait ? a proposé Ambre, devant Wendy qui semblait ravie de cette suggestion, comme si son objectif était de se débarrasser de Corentin au plus vite. Nous aurons plus de chance de trouver la Gruve !

— Bonne idée ! a approuvé Alexandre. Moi je reste avec Émilie !

— J'ai compris, a poursuivi Corentin d'une voix sourde et dépitée. Je partirai de mon côté.

— Non, c'est dangereux, ai-je fait remarquer. Tu pourrais faire une mauvaise rencontre.

— Dangereux pour les filles ! a-t-il nuancé. La Gruve ne s'intéresse pas aux garçons et puis… Et puis je ne suis plus vierge ! a-t-il ajouté les joues rouges, comme s'il était nécessaire de nous démontrer qu'il n'avait pas toujours été célibataire et qu'il avait fait le grand saut. Nous sommes tous équipés d'un téléphone portable. Nous n'avons qu'à nous appeler, si nous rencontrons le moindre problème.

Corentin nous a ensuite attribué des secteurs différents. Alexandre et moi devions explorer le domaine forestier, Wendy et Ambre, la réserve naturelle du Grand Cirque qui contourne un lac et Corentin s'aventurerait seul vers les petits marais qu'il prétendait avoir bien étudiés.

C'est ainsi qu'Alexandre et moi nous sommes retrouvés seuls, sur un sentier bordé de vieux bouleaux qui formaient une barrière naturelle avec les marécages.

— Tu sais qui j'ai vu tout à l'heure, chez Ambre ? m'a-t-il questionné.

— Je ne sais pas. Sarah ?

— Non, ta mère ! a-t-il annoncé avec une certaine fierté. D'après ce que j'ai compris, elle venait chercher mon père pour se rendre au cinéma d'art et essai de Mortevor, avec lui.

Cette situation m'a fait sourire.

— Tu imagines si les choses allaient plus loin ? lui ai-je suggéré.

— Oui, j'y ai pensé. Ce serait formidable ! s'est-il empressé.

— Ah ! Non ! Au contraire ! Cela ferait de toi mon frère. C'est inimaginable ! On nous accuserait d'avoir une relation consanguine !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça pourrait faire, tant que nous sommes ensemble ? Toi et moi nous savons bien qu'il n'y a rien de consanguin entre nous, alors ce que les autres pensent…

Il m'a regardé de ses grands yeux verts brillant de mille feux, dans son polo blanc et son petit blouson gris et j'ai réalisé quelle chance j'avais de sortir avec un garçon aussi beau qu'intelligent.

— Parfois j'ai l'impression que tu m'aimes ? lui ai-je déclaré.

— Parfois tu as de bonnes impressions, a-t-il répondu malicieusement.

— C'est vrai ? Tu ne me l'as jamais dit. Pourquoi tu m'aimes ? ai-je demandé spontanément.

— Arrête ! Ce sont des questions « tue-l'amour ». Comment expliques-tu que tu préfères la glace à la vanille plutôt qu'au chocolat ? Pourquoi certains sont gays ou hétéros ? Pourquoi je préfère les rousses que les brunes ?

Pourquoi la Terre n'est pas plate ?

— Il faut m'excuser, ai-je soupiré. Je manque tellement de confiance en moi. J'ai l'impression que tu es trop beau pour moi et que…

Il a éclaté d'un rire franc et spontané avant de faire une grimace horrible et de s'approcher de moi pour embrasser goulûment mon cou. Cela m'a chatouillé et j'ai éclaté de rire à mon tour.

— Je… Je t'aime, Émilie, a-t-il murmuré à mon oreille. Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime ! Je vais te le répéter un million de fois !

Il a plongé ses grands yeux dans les miens, à seulement quelques centimètres de mon visage et j'ai réalisé qu'il était sincère. J'étais si émue que j'ai senti des frissons me parcourir la nuque et le dos, tandis que les larmes me montaient aux yeux. Mais j'ai tenté de maîtriser mes émotions pour ne pas paraître trop sensible.

Il a de nouveau saisi ma main dans la sienne et les bruits de la nature se sont tus, comme si nous venions de troubler intrusivement l'harmonie des lieux.

Et tout à coup, à moins d'un mètre de nous, des clapotements d'eau ont été suivis par l'envolée d'un groupe de canards et j'ai été si surprise que j'ai bondi et poussé un cri de frayeur devant Alexandre qui a redoublé de rires :

— Si je devais visiter une maison hantée, je n'irais jamais avec toi ! s'est-il esclaffé. Tu es tellement froussarde que tu ferais peur aux fantômes !

— De toute façon, je ne te suivrais pas. Tu sens, cette odeur ? On dirait du pop-corn !

Alexandre a humé l'air avant de me considérer avec amusement :

— Non, je sens l'humus, la végétation, l'eau des marais, mais pas le pop-corn ! À mon avis, tu as faim !

Il a souri avant de m'embrasser de nouveau dans le cou avec délicatesse : « Toi tu sens la groseille et j'aime tellement les groseilles que je vais te manger ! » et il a aspiré ma peau entre ses lèvres comme s'il allait me dévorer.

Chatouilleuse comme je suis, j'ai éclaté de rire.

J'ai reçu un SMS de Wendy au même moment : « Vraiment nulle, cette inspection. On se les gèle. On a juste croisé un vieux chien albinos qui marchait comme un crabe. On se retrouve chez Ambre. »

— Que fait-on ? ai-je demandé à Alexandre, après lui avoir lu le message. C'est vrai qu'il commence à faire frais. On ne trouvera rien ici, c'est clair.

— Il y a un bois qui marque la fin du marais. On pourrait avancer jusque-là et après on rentre. Au moins, nous serons allés jusqu'au bout.

Il a frictionné mon dos pour me réchauffer et nous avons continué à marcher l'un à côté de l'autre, à la fois heureux, insouciants, peu pressés de rentrer et d'interrompre cette incroyable complicité.

La distance qui nous séparait des marais s'est accentuée et les fougères ont laissé place à des arbres de plus en plus nombreux. À un moment, Alexandre m'a fait signe de m'arrêter. Il a posé son index sur mes lèvres avant de le pointer vers une petite clairière dissimulée derrière un ensemble d'arbres

jaunes et orange. Une biche évoluait paisiblement au milieu d'un parterre de feuilles rouges en se croyant complètement seule.

J'ai aussitôt sorti mon téléphone pour la prendre en photo, mais Alexandre a pris l'appareil de mes mains pour composer un selfie avec l'animal, en arrière-plan. Au moment d'appuyer sur le déclencheur, il m'a embrassé la joue, créant ainsi un magnifique portrait commun dans ce cadre féerique. J'étais aux anges. La biche nous a vus et s'est majestueusement introduite dans la forêt avant de totalement disparaître.

J'ai aussitôt posté ma photo sur Facebook et j'ai rejoint Alexandre qui semblait avoir fait une nouvelle découverte :

— Tu vois ce sentier qui s'enfonce vers le marais, il y a une petite maison au bout.

J'ai observé les alentours jusqu'à découvrir une cabane en bois complètement délabrée. Des branches et des pierres maintenaient de leurs poids le revêtement du toit et avec une vitre fendue, tout laissait penser que la vieille bicoque était à l'abandon.

— Oh ! Tu as vu ? m'a demandé Alexandre. Quelque chose a bougé derrière la fenêtre à gauche !

— C'est juste le reflet des arbres, lui ai-je suggéré, tout en continuant à avancer. Qui pourrait se réfugier là-dedans, à part des animaux ?

Il a accepté mon explication et nous avons poursuivi notre chemin.

— Tu as remarqué ces traces de pneus, m'a-t-il fait noter. Elles sont fraîches. Un véhicule est récemment venu jusqu'à cette maison. Elle ne doit pas être si abandonnée que cela.

Il faisait de plus en plus froid et des nappes de brouillard semblaient apparaître comme par magie entre les arbres et au-dessus de l'eau plane.

Nous sommes bientôt parvenus à l'orée de la forêt délimitant le secteur du Marais des Verraq.

— Qu'y a-t-il après ? ai-je demandé. Le sentier devient de plus en plus boueux au point d'en être impraticable.

— Ce chemin traverse le bois avant de rejoindre une route goudronnée qui mène sur l'autoroute en direction de Meridiart.

— Nous ferions peut-être mieux de rentrer, maintenant, ai-je proposé, je ne voudrais pas qu'Emmanuelle s'inquiète. D'ailleurs il n'y a plus rien à voir, par ici.

Alexandre a acquiescé et nous nous sommes retournés tous les deux en même temps. C'est là que nous avons découvert, à notre plus grande stupeur, un épais nuage blanchâtre qui se répandait un peu plus loin, sur le sentier.

— Ce n'était pas là, il y a seulement cinq minutes ! ai-je constaté.

— Oui et ça ne ressemble pas à du brouillard. On dirait que ça bouge beaucoup plus vite, comme de la fumée.

— Alexandre, j'ai peur ! ai-je avoué.

— Mais non, ça doit être un phénomène naturel, à cause de la proximité des marais et de la forêt, un truc de ce genre.

J'ai fait mine de le croire et nous avons avancé vers ce nuage blanc et informe qui barrait notre route. Le jour déclinait déjà et nous devions presser le pas pour rejoindre la ville avant la tombée de la nuit.

Des corbeaux sont passés juste au-dessus de nos têtes et j'ai sursauté en poussant un cri d'horreur :

— Dépêchons-nous, cet endroit est beaucoup trop lugubre !

— Mais non, il n'y a personne. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, m'a répondu Alexandre qui ne voulait sans doute pas me montrer sa propre peur.

Loin de me rassurer, sa réponse n'a fait qu'aggraver l'angoisse qui grandissait en moi. Lorsque nous avons atteint cette étrange brume, j'ai à nouveau été prise par une terreur encore plus forte. Ce n'était pas du brouillard, mais bien une fumée sèche et malodorante qui remontait du sol. Alexandre m'a attiré prestement dans cette nuit blanche dans laquelle je ne voyais pas à vingt centimètres. Je pense qu'il voulait qu'on en sorte au plus vite. Mais c'est lorsque nous avons été totalement entourés par cette mystérieuse opacité que j'ai entendu une respiration étrangère.

Mon cœur s'est mis à rouler du tambour dans ma poitrine. Il y avait une troisième personne ou un animal, juste à côté de nous. J'ai immédiatement pensé à la Gruve.

— Ça va ? m'a demandé Alexandre dont la voix laissait entendre qu'il n'était pas plus tranquille que moi.

— Je… Je… Non !

Je ne sais pas si c'était la conséquence du froid ou de la peur, mais je tremblais tellement que je n'ai pas pu prononcer d'autre mot.

Un bruit de pas a brusquement brisé le silence des lieux. Quelqu'un a trébuché ou on a poussé cette personne. Alexandre a soudain lâché ma main et j'ai senti mon pied s'enfoncer dans la mousse humide. J'étais au bord de l'eau.

— Alexandre ! Que fais-tu ? Où es-tu ? J'ai peur !

Mais le souffle d'une personne en plein effort à moins d'un mètre de moi m'a terrifiée et une forte odeur médicamenteuse a empuanti l'atmosphère. Je me suis tournée dans la direction de l'intrus et je suis tombée nez à nez avec la Gruve, grande, sombre, dégoulinante, terrifiante. Cette répugnante créature me fixait sous son feuillage dense et désordonné. J'ai voulu pousser un cri, mais le monstre a brutalement posé un tissu malodorant sur ma bouche sans qu'aucun son ne puisse s'en échapper et j'ai perdu connaissance quelques instants plus tard, sans comprendre ce qu'il m'arrivait.

***

Lorsque j'ai ouvert les yeux, il faisait déjà nuit. J'étais attachée, les bras en l'air, forcée de me tenir sur la pointe des pieds pour délester les cordes qui enserraient et blessaient la peau de mes poignets. Une forte odeur d'humidité et de pourri mêlée à un parfum de pop-corn et de pizza planait dans l'air.

Alexandre se dressait juste à côté de moi, inconscient, lui aussi suspendu à un vieux crochet de métal rouillé. Du sang séché maculait ses cheveux blonds

sur la pointe de son crâne et sa lèvre inférieure avait également été mise à rude épreuve, à en juger par l'auréole d'hémoglobine qui se répandait sur son menton et son polo blanc.

Nous nous trouvions dans une vieille maison de pêcheur en bois aux murs peints en gris bleuté. À gauche de la pièce, une fenêtre fendue était condamnée par un haut mur de cartons, un vélo aux pneus dégonflés et une étagère ancienne qui ne tenait plus debout. En face, le sol était jonché de sacs-poubelles mal fermés et une colonie de mouches y avait élu domicile. Le plus inquiétant se trouvait sans doute sur notre droite puisque sur un établi en bois massif, des outils de menuisiers étaient amoncelés dans un désordre crasseux, aux côtés de deux jerricans d'essence. Juste après l'établi, un curieux porte manteau soutenait un vêtement encore plus étrange. On aurait dit qu'il était composé de tuyaux et qu'il était en grande partie déchiré. Je le voyais mal, car la seule source de lumière provenait de l'entrebâillement de la porte donnant sur une pièce voisine, juste derrière ce portemanteau.

J'ai entendu une musique et des dialogues de film sur une télévision avant qu'ils ne soient couverts par un rire masculin, de l'autre côté de la cloison. Qui cela pouvait-il bien être ? Pourquoi nous avait-il capturés et ligotés de la sorte ?

La forte humidité de la pièce a eu raison de mon silence car j'ai éternué à plusieurs reprises. Cela a animé notre ravisseur qui a immédiatement traversé la pièce voisine d'un pas lourd avant d'allumer brusquement la lumière qui a ébloui mes yeux habitués à la pénombre.

La première chose qui m'a choquée, c'est le costume accroché après le portemanteau, il n'était pas fait de tuyaux, mais de feuilles et de branchages. C'était le fameux accoutrement de la Gruve ! Un déguisement, en réalité ! Et ensuite, j'ai immédiatement reconnu le jeune attardé avec qui j'avais partagé mes premières années de scolarité :

— Louis ! me suis-je écriée spontanément.

Je n'en croyais pas mes yeux, mais il se tenait pile à côté du portemanteau et sa silhouette haute et filiforme ne laissait pas planer le moindre doute, il se conformait exactement au gabarit de cet hideux camouflage.

— Bonsoir, Émilie, m'a-t-il répondu. Je vois que tu es enfin réveillée !

— Pourquoi nous avoir capturés ? Tu ne sais pas qu'il est interdit de séquestrer les gens comme ça ? Nous ne t'avons rien fait de mal !

Louis roulait involontairement des yeux et hochait la tête en permanence, ce qui lui donnait un air encore plus dérangé qu'il ne l'était réellement.

— Si ! Souviens-toi ? Au CP, tu t'es moquée de moi, avec ceux de la classe, à cause d'un dessin que j'avais raté. Maintenant je ne dessine plus, c'est ta faute !

Je n'en revenais pas du motif pour lequel je me retrouvais dans cette vieille bicoque sale et puante, attachée à un crochet devant un détraqué. J'ai essayé la ruse :

— Voyons, Louis, sois un peu sérieux. Moi, je ne t'ai jamais fait aucun

mal !

— Si ! a-t-il répondu avec l'air excédé d'un enfant. À la ruche aussi, tu te foutais tout le temps de moi…

— C'était Wendy ! me suis-je écriée en réalisant la méprise. Tu confonds, Louis ! Je n'ai jamais mis les pieds à la ruche. C'est la voisine qui me gardait quand j'étais gamine, la mère de Perrine !

— Wendy ?

— Oui, Wendy ! Nous avons fait presque toute notre scolarité ensemble, c'est la brune, moi je suis rousse.

Il a pris son menton entre son pouce et son index, comme s'il réfléchissait.

— Oui, peut-être, a-t-il conclu. Mais tu vas être mon cadeau pour Ebenezer.

— Ebenezer ? Qu'est-ce que c'est ? ai-je questionné.

— Une âme bénéfique, mon sauveur ! a-t-il repris avec ferveur. À la mort de ma mère, il a décidé de m'adopter et de m'installer dans cette maison, loin de ceux qui se moquaient de moi. Ici, je peux faire ce que je veux, tant que je lui demande la permission. Il m'apporte de la nourriture, des films, des cigarettes et même de l'herbe ! Je peux fumer autant de joints que je désire, tant que je lui obéis. C'est le grand luxe !

— Tu… Tu ne devrais pas fumer de l'herbe, tu es trop jeune ! J'ai lu que le cannabis était terriblement destructeur sur le cerveau d'un ado. C'est dommage. Tu bousilles tes capacités avant même de savoir si tu en auras besoin à l'avenir.

— Ce n'est pas la peine de me faire la morale, s'est-il énervé avant de bondir devant l'établi, pour saisir un tournevis et le pointer vers moi. Je ne suis plus le Louis que tu as connu autrefois. Je… Je suis un homme, maintenant !

J'ai manqué de pouffer de rire devant la revendication de ce grand gringalet stupide et immature, mais je me suis retenue.

— Je vois bien que tu es devenu… Heu ! Un homme ! ai-je repris hypocritement, avant d'essayer de lui tirer les vers du nez. Mais Perrine et Chloé, c'était toi ?

— En partie, a-t-il déclaré en reposant le tournevis, comme s'il s'apprêtait à me raconter la plus grande réussite de sa vie. C'est Ebenezer, le vrai cerveau ! Mais c'est moi qui ai endormi les filles avant de les noyer dans les marais…

— Avec un somnifère ? C'était ça l'odeur de médicament ?

— Oui, j'en ai un tel stock que je pourrais jouer le marchand de sable pour tous les élèves de ton collège, pendant au moins une semaine !

— Mais Louis, ce que je ne comprends pas, c'est que tu étais un type plutôt gentil. Quel est l'intérêt pour toi de tuer d'innocentes jeunes filles ?

Son regard a subitement affiché un air malin que je ne lui connaissais pas.

— Ça, je ne peux pas te le dire, sinon Ebenezer va me frapper…

— Il te frappe ? Je croyais qu'il t'avait adopté et qu'il s'occupait bien de

toi ?

— Ça va, pas la peine de chercher les histoires, a-t-il fait en s'approchant d'Alexandre. On dirait qu'il ne respire plus, celui-là. Tu crois qu'il est mort ?

— Quoi ? N'importe quoi !

Mon sang n'a fait qu'un tour. Cette éventualité ne m'avait pas effleuré l'esprit. Je pensais qu'il récupérait après avoir reniflé le somnifère de Louis et qu'il s'était blessé en tombant par terre. L'éventualité de cette horreur m'a brusquement révoltée :

— Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Que lui as-tu fait ?

— Il s'est débattu, quand j'ai voulu l'anesthésier avec le mouchoir. Peut-être que le médicament s'était déjà évaporé. J'ai été obligé de l'assommer avec une grosse pierre.

J'ai écarquillé les yeux de terreur et j'ai regardé Alexandre, la peau blême, qui semblait fort mal en point.

— Mais tu es taré ou quoi ? Tu ne sais pas les dégâts que peut provoquer un traumatisme crânien, avec la perte de la mémoire immédiate, des problèmes moteurs et des…

— C'est bon, ferme-la ! m'a-t-il ordonné d'une voix forte, l'air mauvais. Je t'ai déjà dit de pas me faire la morale !

Nous avons entendu le bruit d'un moteur approcher de la maison, puis le véhicule s'arrêter et la portière claquer. À voir Louis sur ses gardes tout en continuant à hocher inlassablement la tête, j'ai presque ressenti un semblant d'espoir. Évidemment, quelqu'un s'était mis à notre recherche. On allait nous découvrir ici et nous sauver.

Lorsque le visiteur est apparu dans l'encadrement de la porte donnant sur le salon, j'ai retenu mon souffle de stupeur.

C'était Léonard !

— Surprise ! lui a dit Louis en nous désignant de la main. Regardez qui j'ai capturé ! Émilie et son petit copain.

Léonard semblait aussi stupéfait que nous, sinon plus. Loin d'être content du cadeau de Louis, il est aussitôt entré dans une colère folle.

— Mais qu'as-tu fait, sombre crétin ? a-t-il crié en empoignant Louis par le col. Pourquoi les as-tu kidnappés ?

— Heu ! Je voulais te montrer que je pouvais me débrouiller tout seul pour que tu sois fier de moi.

— Fier de toi ? a-t-il répété. Qu'est-ce que tu vas faire d'eux, maintenant qu'ils connaissent notre planque ?

— Ben, je ne sais pas, c'est toi le chef !

Léonard lui a envoyé un tel coup de poing que Louis est tombé à genoux par terre, la joue éclatée et sanglante. Mais Léonard a continué à le frapper à coups de pied.

Louis hurlait et pleurait comme un enfant, mais cela ne semblait pas calmer son bourreau.

— Arrêtez ! Ça suffit ! ai-je crié.

Léonard a lancé un dernier coup de pied puissant dans le ventre de Louis avant de se diriger vers moi. Il a empoigné mes cheveux pour les tirer en arrière :

— Toi, tu n'as aucun ordre à me donner, tu m'entends ? Tu as tout fait foirer avec ta mère ! Alors maintenant, tu la fermes !

— Aïe ! Mais ça ne va pas ? C'est quoi le rapport…

— L'immeuble, a murmuré Louis du fond de la pièce, en essuyant sa joue du revers de la main avant de remarquer son sang avec effroi.

— Boucle-la aussi, toi ! lui a intimé Léonard en revenant vers lui prêt à le frapper à nouveau. Elle n'a pas à savoir. Déjà qu'à cause de toi ces marais deviennent un véritable cimetière. On ne va pas tuer tous les ados de la ville parce que tu ne sais pas tenir ta langue !

— Ebenazer fait flipper les gens pour qu'ils déménagent et après, sa demi-sœur malade rachète les propriétés une bouchée de pain pour faire construire des résidences toutes neuves à la place. Mais en vérité, ce n'est pas sa demi-sœur. Il… Il sort avec et elle n'est pas malade du tout… Yas… Yasmina !

Louis venait de débiter tout cela d'un trait avec une voix monocorde, un ton résigné et abattu, comme s'il sentait qu'il n'avait plus rien à perdre.

— Qu'est-ce qui est arrivé au deuxième ? a questionné Léonard sans commenter ses révélations. Qu'est-ce qu'il a sur le crâne ?

— Je l'ai frappé trop fort. Il doit être dans le coma. Je crois qu'il va… Il va mourir.

— Oh ! Mon Dieu ! ai-je lâché en sanglotant, réalisant l'horreur de la situation. Faites quelque chose, bon sang ! Appelez des secours ! Vous ne pouvez pas le laisser comme ça !

Léonard s'est vivement élancé vers moi, portant la main au-dessus de ma tête, comme s'il allait me frapper violemment, mais au lieu de cela, il a soulevé la corde qui enserrait mes poignets pour les dégager du crochet qui me tenait prisonnière. Après avoir été suspendue droite comme un piquet plusieurs heures sur la pointe des pieds, je me suis aussitôt effondrée pour tomber sur les genoux.

— Je ne veux plus jamais les voir, a déclaré Léonard à l'attention de Louis, tout en décrochant Alexandre qui est tombé au sol telle une masse, comme s'il était déjà mort. Tu as été assez débrouillard pour les amener jusqu'ici, je compte sur toi pour montrer la même énergie pour faire disparaître leurs corps.

Je n'en revenais pas. Léonard s'exprimait comme si nous ne l'entendions pas et que notre mort n'était plus qu'une évidence, une formalité.

— Je… Je fais comme d'habitude ? a demandé le jeune meurtrier.

— Oui, tu fais passer ça pour un coup de la Gruve en évitant de laisser des traces. Tu as de la chance que je sois de garde, ce soir. Emmanuelle Frinch a déclaré la disparition de sa fille et de son petit ami, tout à l'heure. J'ai raconté qu'il s'agissait probablement d'une fugue pour retarder les recherches et l'alerte enlèvement. Je t'ai apporté ton Nutella, des cigarettes, du beurre et du

Coca. Je dois y aller. La nuit menace d'être mouvementée.

Louis a attendu que le vrombissement du moteur de la voiture de Léonard s'éloigne vers la forêt pour aller machinalement chercher une bouteille contenant un produit laiteux et un mouchoir en tissu.

— Alors tu vas le faire ? Tu vas nous tuer pour arranger quelqu'un qui te traite comme un moins que rien ?

Louis n'a pas répondu, signe qu'il considérait mon analyse juste. Il a enfilé sa doudoune silencieusement, les yeux vagues dirigés vers le sol, encore sous le coup de la trempe et de l'humiliation que Léonard venait de lui infliger .

À cet instant j'étais si désespérée que j'ai senti les larmes me monter aux yeux.

L'après-midi avait si bien commencé avec la déclaration d'amour d'Alexandre et voilà que je me retrouvais dans un lieu proche de l'enfer aux côtés d'un petit copain moribond. Emmanuelle avait bien alerté la police, mais en tombant sur Léonard et ses bobards, toutes nos chances de sortir des griffes de notre geôlier s'évanouissaient. Je me retrouvais seule, perdue, face à un ravisseur au bout du rouleau qui se préparait à nous liquider.

Je n'ai pu retenir un gigantesque soupir. Dépitée, je songeais même que si j'avais été harcelée de toutes les manières possibles, je ne mourrais pas parce que j'étais rousse, ni parce que mon père était devenu une femme, ou parce que j'étais tombée amoureuse d'un « cas social ». Non, j'allais disparaître à cause d'un stupide dessin dont j'avais ri en classe de CP.

Je ruminais mes sombres pensées lorsqu'il m'a semblé voir Alexandre bouger.

Je l'ai examiné du regard. Non, il était parfaitement immobile.

Avais-je rêvé ?

Louis s'est tourné vers moi, comme s'il se sentait subitement menacé et j'ai lâché un nouveau soupir de désespoir pour ne pas éveiller les soupçons et il a continué à ranger les accessoires de ses crimes futurs dans un sac à dos rouge et blanc.

Alexandre a ouvert les yeux et, à travers son regard dur et froid, sans que nous n'échangions le moindre mot, j'ai compris qu'il simulait l'agonie depuis le début. J'avais envie de crier de joie, de lui sauter au cou et de l'embrasser de dix mille baisers, mais j'ai dû me contenir, même si mon cœur battait à tout rompre. Il a relevé ses mains ligotées devant sa bouche pour poser son index devant ses lèvres.

— Je dois vous emmener loin d'ici, a fait Louis, toujours le dos tourné. Si je vous tue dans cette baraque, je devrai vous porter sur mon dos jusqu'aux marais et ça, je n'ai pas envie, alors tu vas devoir marcher.

— Mais Alexandre n'est pas en état, ai-je protesté avec véhémence, on ne sait même pas s'il est encore vivant !

— C'est pour cette raison que tu vas le porter toi-même, m'a-t-il répondu le plus naturellement du monde. C'est ton amoureux, non ? Tu ne trouves pas cela normal ? On fait cela quand on aime quelqu'un. Si tu veux, je peux vous

liquider l'un dans les bras de l'autre. Ce sera plus romantique…

J'étais atterrée par cette conversation hallucinante et je refusais de croire que nos vies allaient s'achever ainsi.

Pendant que nous parlions, Alexandre a replié les jambes sans faire le moindre bruit, prêt à se relever.

— N'y aurait-il pas moyen de s'arranger ? ai-je demandé pour gagner du temps, sans avoir la moindre idée de ce que je pourrais proposer comme monnaie d'échange.

— C'est-à-dire ?

— Si tu nous libères, on témoignera en ta faveur. On dira que Léonard t'a obligé à noyer ces pauvres filles. Pour l'instant tu es un tueur en série et tu risques d'aggraver ton cas.

— Ebenezer va me protéger, a-t-il déclaré, sûr de lui. C'est lui qui fait la loi. Il peut tout contrôler, je ne risque rien. Je peux lui faire confiance.

La sonnerie de mon téléphone a retenti depuis l'autre pièce. Je l'aurais reconnu entre mille. Qui d'autre a choisi une vieille chanson de « Love Hina » en guise de sonnerie ?

Louis s'est rendu dans le salon, comme si cette musique inopinée le plongeait dans un état de panique intense. Je l'ai entendu manipuler maladroitement l'appareil avant de le reposer sans répondre.

Alexandre a aussitôt profité de son absence pour attraper une grosse clé à molette qui dépassait du plateau de l'établi. Mais à peine la tenait-il en main que le pas lourd de Louis revenait déjà vers nous.

— Vite, dépêche-toi ! ai-je murmuré.

Alexandre a juste eu le temps de reprendre sa position initiale, mais le bruit qu'il a fait a éveillé les soupçons de Louis qui m'a regardée d'un œil mauvais.

— Je… J'ai très envie de… faire pipi, ai-je imploré à notre ravisseur, pour faire diversion.

— Retiens-toi, tu n'en as plus pour très longtemps !

Je n'en revenais pas de sa froideur et de son manque d'humanité.

— Ta mère était gentille, elle ! Que crois-tu qu'elle penserait de ce que tu es en train de faire ?

Une lueur d'empathie a brusquement éclairé son regard terne et il a reposé son sac à dos en me fixant :

— Tu as connu ma Maman ? a-t-il demandé d'une voix troublée, comme s'il revenait à la raison.

— Évidemment, ai-je répondu. C'était une belle femme. Je me souviens qu'elle venait te chercher à la sortie de l'école, avec ta sœur…

Louis a semblé charmé, presque chamboulé par ma réponse. Le souvenir que j'avais de sa mère était flou et il fallait absolument que je fouille ma mémoire à la recherche de quelconques détails afin de gagner encore un peu de temps.

— Elle avait un chien, un caniche abricot, n'est-ce pas ? Il… Il n'était pas vraiment anorexique, vu son poids, ai-je plaisanté.

Il a écarquillé les yeux et un sourire a illuminé la mine triste et renfermée qu'il affichait depuis le début de la conversation.

— Oui, c'était une femelle, elle s'appelait Abby, très gentille, mais avec un caractère bien à elle. C'est vrai qu'elle était gourmande…

— Je t'en supplie, laisse-moi aller aux toilettes, l'ai-je imploré, c'est une véritable torture !

— Très bien, mais ne t'avise pas de tenter de t'enfuir.

Il a sorti un couteau de son sac et a coupé les liens qui enserraient mes chevilles, avant de m'aider à me relever.

Nous avons abandonné Alexandre, toujours immobile, pour traverser le salon où un capharnaüm immonde prouvait que Louis était totalement incapable d'assumer son autonomie. Les vêtements sales, les emballages de produits alimentaires et les détritus en tous genres jonchaient le sol si bien qu'il fallait surveiller chacun de nos pas. Je passerai sur l'hygiène des toilettes et de la salle de bains qui n'avaient pas dû voir un détergent depuis des lustres. Il n'y avait aucune autre issue et je n'ai pas pu profiter de ces quelques minutes de solitude pour tenter une évasion.

En revenant au salon j'ai entendu des bruits dans la pièce voisine et je les ai immédiatement couverts en toussant exagérément. Pour gagner du temps, je me suis attardée devant le portrait encadré d'une femme d'un certain âge :

— Mais c'est ta Maman ! me suis-je écriée, comme si je la reconnaissais.

Le hochement mécanique de tête de Louis a repris de manière beaucoup plus nerveuse et il m'a repoussé violemment par l'épaule tout en m'arrachant le cadre des bras :

— Tu te moques de moi depuis le début, n'est-ce pas ? C'est la sœur d'Ebenezer, sur la photo ! s'est-il mis à crier. Quand je pense que je voulais te sauver ! J'en ai marre d'être pris pour un imbécile ! Ebenezer a bien raison de tous vouloir vous tuer !

— Mais enfin, calme-toi, Louis. Bien sûr que je me souviens d'elle et je…

Un énorme vacarme provenant du cagibi où Alexandre était resté captif nous a fait sursauter. Louis a bondi à travers le salon pour le rejoindre, mais la porte a claqué et a été verrouillée devant son nez tandis que de nouveaux bruits se faisaient entendre.

Tout portait à croire qu'Alexandre déplaçait des meubles.

— Quel sale comédien ! s'est insurgé Louis, quand je pense que j'ai cru qu'il était mourant ! Vous faites une belle paire de menteurs tous les deux !

— Je… Je ne savais pas ! me suis-je défendue, en espérant qu'il ne me ferait pas payer cette trahison.

Le regard de Louis s'est assombri pour me scruter avec dureté et une goutte de sang a coulé de l'une de ses narines. Il s'est empressé de l'essuyer du revers de la main et j'ai compris qu'il serrait les dents et les poings comme s'il s'apprêtait à me ruer de coups.

Mais un bris de glace a retenti jusqu'à l'extérieur et a attiré toute son attention.

— La fenêtre ! s'est exclamé mon ravisseur, en retrouvant son sang-froid. Ce salopard est en train de s'enfuir par la fenêtre !

Louis s'est précipité sur la porte du cagibi et a tenté de la défoncer en y donnant des coups d'épaule. Voyant que cela ne servait à rien, il a attrapé une lourde chaise en bois et l'a fracassée contre la porte en poussant un cri d'effort impressionnant, mais celle-ci est demeurée close.

De l'autre côté du mur de lambris, le vacarme a redoublé. Que pouvait bien fabriquer Alexandre ?

Mon ravisseur s'est tourné vers moi pour me regarder d'un air dédaigneux, comme si j'étais en grande partie responsable de cette situation.

— Grouille-toi ! Il faut faire le tour ! a crié Louis, avec rage. S'il s'échappe, Ebenezer va me tuer ! Il ne doit pas quitter le secteur vivant !

J'ai aperçu mon téléphone posé sur la table du salon et j'ai tenté le tout pour le tout en le récupérant d'un geste. J'ai fait si vite que Louis n'a rien vu. Mais à peine l'avais-je glissé dans la poche arrière de mon jeans que mon geôlier tirait brusquement la manche de mon pull pour m'emmener dans un couloir donnant sur la terrasse extérieure. Lorsque j'ai senti l'air frais m'envelopper j'en aurais presque crié de bonheur, tellement l'idée de fuir cette prison ravivait en moi quelques nouveaux espoirs. Non seulement j'étais libre, mais en plus, j'allais pouvoir appeler des secours grâce à mon appareil.

La terrasse reposait sur des pilotis donnant directement sur des roseaux et l'eau stagnante des marais plongés dans un épais brouillard. Fort heureusement, la pleine lune éclairait de sa pâleur les nuages vaporeux qui glissaient au-dessus du sol.

Même si on n'y voyait pas à trois mètres, j'ai parfaitement distingué l'objet brillant et pointu que Louis tenait dans sa main gauche :

— C'est un couteau ? ai-je demandé, alors qu'il tirait sur mon pull toujours plus fort pour m'entraîner de l'autre côté de la maison.

— Oui, a-t-il répondu d'un ton agacé, et si j'attrape ton pote, je peux te jurer qu'il va voir comment je me suis bien exercé à m'en servir durant des mois !

Sa réponse m'a glacé le sang. Comptait-il réellement nous poignarder tous les deux, s'il retrouvait Alexandre ?

Il a chuté dans un jerrican d'essence ouvert dont le liquide s'était répandu sur la terre humide.

— Quel boulet ! a grommelé mon ravisseur. Il ne sait pas que c'est super dangereux ?

Louis semblait avoir changé de personnalité, je ne reconnaissais plus l'enfant qu'il avait été. Il se comportait subitement comme un soldat entraîné pour le combat et le crime, me charriant dans son sillage sans ménagement, comme on traîne un vulgaire sac de pommes de terre. Ses yeux roulaient dans tous les sens et ses paupières clignaient frénétiquement, il tremblait et se mouvait par des gestes saccadés et brutaux.

Alexandre était-il parvenu à s'échapper ? M'attendait-il quelque part,

avait-il simplement pris la fuite pour sauver sa seule peau, ou était-il parti chercher de l'aide ?

— On n'y voit rien, s'est plaint une nouvelle fois Louis en tentant d'évaluer les dégâts sur la façade de la maison.

Mais des éclats de verre se sont bientôt brisés sous nos pieds.

— Il a dû prendre la poudre d'escampette et te laisser tomber, a-t-il poursuivi en ricanant tout en se tournant vers moi, fier de lui. Ebenezer ne sera pas totalement déçu car toi, tu ne t'en sortiras pas et tu vas prendre cher !

Mais toute ma colère a subitement surgi du plus profond de moi et dans un geste désespéré et spontané, j'ai frappé la main de Louis avec mon avant-bras si fort qu'il a lâché mon pull en criant de douleur.

Je me suis mise à courir telle une folle au milieu d'une nappe de brouillard qui faisait de moi une aveugle. J'ai senti les ronces d'un arbuste me griffer, je me suis tordu la cheville, mais j'ai filé telle une flèche.

— Reviens ! a hurlé Louis, encore plus en colère, en courant à grandes enjambées, son couteau dressé au-dessus de sa tête.

Seulement j'ai continué sans plus me retourner, espérant qu'il finirait par me perdre de vue. Mais quand j'ai senti mes deux pieds marcher dans l'eau et s'enfoncer dans le marais, je me suis réellement crue damnée. Je ne pouvais plus bouger, pire encore, mon corps était comme aspiré par le sol spongieux. C'en était fini de moi.

Attiré par le clapotement de l'eau, Louis n'a pas tardé à retrouver ma trace. Je me suis retournée pétrifiée, le voyant surgir de la brume, son couteau en main.

J'ai hurlé aussi fort que j'ai pu :

— Personne ne peut t'entendre, pauvre idiote, te fatigue pas ! a-t-il déclaré en continuant à avancer. Ton copain est un lâche et sur l'autoroute qui est derrière la forêt, la vitesse est à 130 km/heure. Il est temps de regarder les choses en face, Émilie. C'est terminé. Tu vas coopérer malgré toi, car je vais t'anesthésier et on te retrouvera dans quelques jours morte dans ces eaux troubles, comme c'était prévu au départ.

Mais au même instant un feu s'est déclaré derrière lui, tout près de sa maison au bord du marais.

Il n'a pas eu le temps de comprendre qu'une main sortie de nulle part, profitant de cette diversion et tenant un tissu noir s'était plaquée sur sa bouche. Louis a tenté de résister et son bras a brutalement fendu l'air dans le vide. Mais la main étrangère a résisté et Louis a terminé en s'effondrant juste devant moi, son crâne s'écrasant mollement sur le sentier.

La lumière produite par l'incendie a fini par percer la brume et éclairer le visage de mon sauveur. Alexandre était torse nu, encore essoufflé, le visage rougi par les efforts, une plaie sanglante barrait sa hanche sur une douzaine de centimètres.

— Oh ! Mon Dieu ! Ce cinglé t'a blessé avec la lame de son couteau !

— Je m'en sors plutôt bien, hein ? m'a-t-il répondu, chancelant, encore

choqué par tous ces rebondissements. Louis a essayé de m'atteindre par l'arrière, mais j'étais dissimulé sur le côté.

— Il nous faut vite appeler une ambulance, ai-je dit en sortant mon smartphone de ma poche. Regarde ce que j'ai réussi à récupérer dans la panique générale !

J'ai essayé de l'allumer à plusieurs reprises, mais l'écran est demeuré éteint.

— Plus de batterie, c'est la guigne ! J'ai bien peur qu'il faille marcher et rentrer sans aucune aide, ai-je dit en quittant la boue dangereuse dans laquelle je m'enfonçais lentement.

Un bruit de soufflerie a sifflé et l'incendie qui ravageait la maison de Louis a repris de plus belle.

— J'ai pensé qu'on y verrait un peu mieux en créant une torche avec les moyens du bord, a commenté Alexandre avec humour, en retrouvant son si joli sourire. J'ai utilisé le jerrican d'essence qui m'avait servi à éclater la fenêtre par laquelle je me suis enfui.

— Et le somnifère, où l'as-tu trouvé ?

— Dans le sac à dos de Louis, m'a-t-il répondu en regardant les flammes dévorer la bâtisse en bois.

— J'avais tellement peur de me retrouver seule entre les griffes de ce décérébré ! ai-je ajouté.

— Jamais je ne te laisserai tomber, a-t-il dit avant de m'embrasser délicatement sur les lèvres. Jamais !

Une explosion époustouflante a détonné dans le calme nocturne des marais et les tôles de la maison de Louis ont été propulsées à vingt mètres du sol.

— Leur cabane était alimentée en électricité grâce à un groupe électrogène. Ils devaient avoir une importante réserve d'essence là-dedans.

Le foyer s'élevait maintenant sur une bonne dizaine de mètres, éclairant toute la zone alentour et effrayant les animaux sauvages, dont une nuée de chauves-souris qui est passée au-dessus de nos têtes en poussant des hurlements terrifiants.

— Allons-nous en, ai-je proposé, à bout de forces. Tu dois avoir froid, torse nu au bord de l'eau au beau milieu de la nuit.

— On ne m'a pas trop laissé le choix, m'a-t-il répondu en passant la main sur son torse. J'ai agi sur l'instant en parant au plus urgent. Profitons de la lumière de l'incendie pour nous guider.

— Tu es un héros, Alexandre, lui ai-je dit en rejoignant le sentier. Tu m'as sauvé la vie. Je ne l'oublierai jamais. Ne perdons pas de temps, on doit trouver quelqu'un pour examiner tes blessures.

Alexandre a pris ma main dans la sienne et nous avons décidé de marcher au pas de course afin de nous réchauffer. J'avais les pieds mouillés et mon blouson avait disparu dans l'embrasement de la maison. Nous étions gelés, mais encore bien plus traumatisés par l'expérience que nous venions de traverser. Nous laissions derrière nous la souffrance, la captivité et la crainte

de mourir. Chaque pas qui nous rapprochait de la zone urbaine faisait grandir en nous un sentiment de victoire face à l'adversité. Dans quelques minutes nous serions saufs et en lieu sûr.

Ma dernière inquiétude concernait Alexandre qui perdait énormément de sang et qui souffrait probablement bien plus qu'il n ' acceptait de l'avouer. À un moment il m'a semblé que ses yeux se fermaient tout seuls et qu'il luttait énormément pour ne pas perdre connaissance.

Nous commencions à apercevoir les premiers éclairages publics lorsque nous avons entendu une respiration étrange, saccadée, difficile et un clapotement d'eau provenant de l'arrière d'un buisson. Évidemment, c'est avec beaucoup de précautions que nous nous en sommes approchés, prêts à découvrir un animal prisonnier des branchages. Mais c'est une tête à la chevelure trempée que nous avons découverte et lorsqu'une main blafarde aux ongles terreux s'est brusquement élevée des fourrés nous avons immédiatement poussé un cri de terreur.

— Émi… Émilie, a marmonné une voix qui ne m'était pas étrangère.

Une femme immergée jusqu'aux épaules dans l'eau glacée semblait épuisée à force de chercher à s'extirper des marécages qui la tenaient prisonnière :

— Aide-moi… Vite…

Son nez est tombé dans l'eau comme si elle avait épuisé toutes ses ressources et qu'elle était maintenant résignée à se noyer.

Mais Alexandre et moi nous sommes précipités à son secours, tirant l'inconnue par les avant-bras pour la ramener sur le rivage, face contre terre.

Ses vêtements étaient imprégnés d'eau gelée et elle s'en trouvait encore plus lourde. Nous n'avons pas tardé à la retourner.

— Emmanuelle ! me suis-je écriée, aussi stupéfaite de la trouver là, qu'heureuse de lui avoir sauvé la vie.

Alexandre, bien qu'à bout de forces, lui a vigoureusement frictionné les pieds.

— Il faut la réchauffer de toute urgence !

Je n'avais aucune expérience en la matière et mes seules connaissances en termes de secourisme provenaient des séries et des films que j'avais vus à la télévision. J'ai commencé à appuyer sur le ventre d'Emmanuelle, une fois, deux fois, de plus en plus fort et elle s'est soudain animée, en toussant de façon exagérée. Elle a craché de l'eau à plusieurs reprises, avant de reprendre ses esprits :

— Il m'a… Il m'a fait inhaler un somnifère ! est-elle parvenue à dire avec difficulté. Et il m'a jeté dans… le marais.

Malgré son épuisement avancé, Alexandre et moi étions soulagés de la savoir saine et sauve. Mais lorsqu'elle a relevé la tête, Emmanuelle a écarquillé les yeux, comme horrifiée face à un danger qui se présentait soudain derrière nous.

Je me suis retournée avec appréhension pour découvrir Léonard qui se

dressait au bord du sentier, triomphant :

— Il faut toujours que tu traînes sur mon chemin, Émilie Frinch, a-t-il déclaré en haussant le menton d'un air défiant. Tu es pire qu'un parasite ! Cela devient une manie et il est temps que quelqu'un t'apprenne les bonnes manières !

J'ai rapidement détaillé la tenue du commissaire de police. Ses chaussures et le bas de son pantalon étaient trempés, une partie de la manche de son blouson en cuir, brûlée. Je pouvais presque deviner quel itinéraire il avait parcouru avant de se retrouver devant nous.

— De quoi parlez-vous ? ai-je repris. Des bonnes manières que vous avez apprises à Louis, comme d'être lâche , de tuer des innocentes qui ne lui ont rien fait, de vivre dans la crasse ou de fumer des joints ?

Il a semblé satisfait, presque fier, de ma description.

— Comme vous allez tous mourir, je peux vous dire la vérité, a-t-il poursuivi en extirpant un revolver d'un étui dissimulé sous son blouson. Yasmina, ma petite amie, travaille pour le compte d'une holding anglaise qui s'appelle Narpeking. Nous avons accepté un très gros deal pour un contrat immobilier qui va complètement changer le paysage de cette horrible petite ville de bouseux. On nous a offert plusieurs millions d'euros pour nettoyer le secteur. Ils ont racheté l'usine de glaces et les immeubles du quartier voisin. Là où tu habites, Émilie. Ils vont tout transformer en logements de luxe, avec des piscines et des jardins pour promener les chihuahuas de leurs riches propriétaires. Ils ont également décidé de faire de ces marais une zone de loisirs nautiques avec des commerces tels que des bijouteries, des boutiques de stylistes, des restaurants gastronomiques et des grands hôtels. Non seulement j'ai nettoyé ton quartier, mais en commettant tous ces crimes, les immeubles et les terrains sont désormais considérés comme mal famés et ils ne valent plus un clou. Une fois que j'aurai encaissé l'argent, je disparaîtrai dans la nature et on ne me verra plus jamais !

Pendant que Léonard nous exposait ses projets mégalomaniaques, quelque chose d'étrange et d'inattendu s'est déployé silencieusement derrière lui, à la surface de l 'eau plane . Dans la pénombre on ne distinguait pas encore quel prodige se préparait, mais un cri glaçant a déchiré le silence de la nuit et Léonard a semblé quitté le sol pour s'élever dans l'air. Nous avons alors clairement pu voir des branches tortueuses qui s'affairaient tout autour du policier pour emprisonner un à un chacun de ses membres. Le corps de l'incroyable chose est alors totalement sorti de l'eau pour surplomber le marais et montrer toute sa puissance. Sa tête triangulaire était surmontée d'immenses cornes de bois en formes de spirales et ses iris, opaques mais brillantes, recouvraient toute la surface de ses grands yeux. Sa bouche consistait en un orifice hideux fait de lianes et de plantes, lui donnant l'aspect d'une repoussante mante religieuse géante.

Léonard a tenté de résister sous nos yeux stupéfaits. De terreur, il a tiré plusieurs coups de feu, en l'air, dans notre direction, n'importe où. Et puis une

branche plus épaisse s'est enroulée autour de son crâne et Léonard a reculé tout en hurlant de douleur. La créature végétale a lentement regagné le marais avant de s'enfoncer dans ces eaux glacées, emportant avec elle le corps paralysé de Léonard.

— Qu'est-ce… Qu'est-ce que c'est ? m'a demandé Emmanuelle.

— La Gruve… La vraie, ai-je répondu d'une voix éteinte.

Maman et Clark sont arrivés quelques instants plus tard. Nous étions encore sous le choc, abasourdis par le spectacle surnaturel auquel nous venions d'assister.

Tous ?

Non.

Face à cette incroyable manifestation et les coups de feu, nous n'avons pas remarqué qu'Alexandre était inanimé après avoir reçu une balle perdue, en pleine poitrine.

En voyant son torse couvert de sang, j'ai hurlé. Sa respiration était faible, son teint, livide. Il était comme mort.

Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite.

Si.

J'ai pleuré, je me suis effondrée dans les bras de mon frère en lui disant qu'Alexandre m'avait sauvé la vie et je me suis évanouie à mon tour, totalement épuisée.

Lundi 26 septembre

Je me suis réveillée dans ma chambre, chez Maman, en nage à trois heures du matin. J'ai rêvé que j'étais encore attachée dans la maison de Louis et Léonard, en plein incendie. Je hurlais de terreur tandis que les flammes dévoraient les murs comme du papier à cigarettes. J'essayais de soulever mes poignets pour les libérer du crochet qui me tenait prisonnière. Je criais et me débattais. La Gruve apparaissait alors, plus terrifiante que jamais, et je voyais ses yeux horribles, tels deux phares menaçants approcher de plus en plus près de moi. Le curieux sifflement d'un appareil sous pression augmentait dangereusement et la bâtisse explosait enfin dans un vacarme effroyable au moment où mon cœur cessait de battre. L'horreur !

Je pense que je ne suis pas prête d'oublier notre dernière expérience dans le marais des Verraq. Léonard, Louis, la véritable Gruve, m'ont traumatisée pour toujours.

J'ai reporté les événements du week-end dans mon journal avant de me rendormir, un peu plus apaisée.

C'est seulement vers dix heures que je me suis levée. J'ai regardé par la fenêtre pour constater qu'il pleuvait des cordes. À voir les passants courir pour s'engouffrer dans les bus, il ne devait pas faire très chaud non plus.

Comme j'étais seule, je suis allée directement sous la douche où j'ai laissé couler l'eau brûlante en espérant qu'elle effacerait le souvenir de ma captivité dans la baraque sale et puante de Louis.

Sur la table de la cuisine, le journal du jour était ouvert sur un article en pleine page : « *Noyades dans le marais requalifiées en meurtres !* »

« *Il est trois heures du matin lorsque le Commissaire Adriaensen, du service de Criminologie de Meridiart, se rend dans le Marais des Verraq. À l'origine, les disparitions de deux adolescents de Mortevor signalées plus tôt dans la soirée, sans qu'aucune recherche ne soit lancée, pas plus que d'Alerte Enlèvement. « Ce qui nous a mis la puce à l'oreille, c'est que les premières heures sont les plus déterminantes, dans ce genre de situation. », déclare la tante de l'une des deux victimes qui, face au manque de coopération des policiers, décide d'aller seule jusqu'à Meridiart pour faire une déposition. Elle sera écoutée de façon plus attentive par le Commissaire Adriaensen qui va immédiatement déployer des hommes à Mortevor.*

En quelques semaines, plusieurs jeunes filles se sont noyées dans les marais sans qu'aucune explication satisfaisante ne soit fournie par les autorités. l'immobilisme de Léonard Landen fait désormais peser les soupçons sur lui et un jeune déficient mental, qui serait son complice… »

Maman et Emmanuelle sont arrivées et je me suis habillée rapidement avant de les rejoindre dans le salon. Elles portaient chacune un bouquet de fleurs rien que pour moi. Emmanuelle semblait déjà remise de la tentative de

noyade dont elle a été victime. Comme moi, elle avait attrapé un bon rhume. À part quelques griffures sur les bras et les mains, nul ne pouvait se douter de ce qu'elle avait traversé la veille.

— Vous avez des nouvelles d'Alexandre ? ai-je aussitôt demandé.

Maman et Emmanuelle se sont regardées comme si elles avaient conclu un accord secret :

— On ne peut… On ne doit rien te dire pour l'instant, a répondu Maman de son air le plus accablé. Le médecin… David veut d'abord que tu reprennes quelques forces.

J'ai soupiré :

— Pas besoin d'être médecin pour établir le pronostic. Je sais exactement de quoi il souffre. Alexandre a été blessé au crâne et au nez. Il avait reçu un coup de couteau dans l'aine et une balle en pleine poitrine. Je me doute bien qu'il n'est pas au meilleur de sa forme.

Maman a observé Emmanuelle de façon interrogative :

— Il est dans le coma, a lâché cette dernière, comme si cela lui coûtait de me dire la vérité. Il a subi un traumatisme crânien, suivi d'une hémorragie cérébrale. Il a également reçu une balle dans l'abdomen qui est passée à quelques centimètres du cœur. Ils l'ont opéré, hier soir. Sa blessure dans le bas-ventre n'est pas très grave, en comparaison.

Maman a saisi ma main et l'a serrée entre les siennes. C'est à ce moment que j'ai compris qu'Alexandre n'allait peut-être pas s'en sortir.

— Il faut que tu sois forte, que tu te prépares au pire, m'a-t-elle prévenue. Emmanuelle et moi, nous serons là, avec toi, quoi qu'il arrive. Sois courageuse. À son âge, il peut se remettre rapidement, comme ne pas s'en s…

Emmanuelle l'a immédiatement coupée :

— On ne peut rien prévoir, a corrigé Maman. Il y a des gens qui restent dans le coma pendant des années, d'autres seulement quelques jours, il n'y a pas de règle, malgré les progrès de la médecine, le coma fait encore partie des grandes inconnues. Il vaut mieux que tu t'attendes au pire. Parfois, à leur réveil, les malades sont différents, subissent des modifications de caractère. Ils peuvent souffrir de troubles de l'attention, avoir des difficultés à ordonner leurs idées.

À les entendre anéantir tous mes espoirs, j'ai senti les larmes me monter aux yeux et j'ai préféré me réfugier dans ma chambre pour y pleurer à chaudes larmes sans avoir à supporter leurs plus leurs regards emplis de pitié.

J'ai saisi machinalement ma tablette et je me suis connectée à Facebook. J'ai alors découvert que ma photo avec Alexandre et la biche avaient recueilli de nombreux « J'aime », des « J'adore » et des commentaires sympathiques. Seul un « Grrr » de la part de Sarah gâchait un peu ce parfait moment de bonheur. J'ai aussitôt examiné son compte perso pour découvrir un post des plus étranges : « Nous sommes les parents de Sarah. Notre fille a disparu dimanche matin autour de neuf heures. La dernière fois qu'elle a été vue, Sarah quittait le café du Cirque. Nous sommes très inquiets. Contactez-nous si

vous avez la moindre information à son sujet. »

Pourquoi Sarah rôdait-elle aux abords du marais alors qu'elle venait de consulter ma photo avec Alexandre ? Nous cherchait-elle ? Voulait-elle à nouveau me faire du mal ?

Hadrien nous a rejoints à la maison dès qu'il a quitté l'école. Il n'avait pas perdu une seconde, car il se doutait que nous allions rendre visite à son frère sitôt après. Tout comme moi, il a refusé de goûter. Il règne ici une atmosphère malheureuse et déprimante qui ne donne pas envie d'avaler quoi que ce soit.

Maman, Emmanuelle, Hadrien et moi sommes partis peu de temps après pour l'hôpital. J'appréhendais le moment où j'allais voir Alexandre et je me faisais toutes sortes d'idées. Je l'imaginais blafard, maigre et mourant.

Pourtant, lorsque je l'ai vu étendu sur son lit médical avec son petit pansement sur le nez, je l'ai trouvé encore plus beau que d'habitude. Il semblait serein, détendu, avec quelques couleurs, presque heureux.

Les larmes ont aussitôt coulé de mes yeux et les autres ont décidé de me laisser quelques instants seule auprès de lui. Je m'en suis approchée pour saisir sa main :

— Il faut que tu t'en sortes, hein, Alexandre ! Tu ne dois pas nous quitter, pas comme ça. C'est bête, tu me l'as dit plusieurs fois, mais moi, jamais. Alors voilà, Alexandre… Je voulais que tu saches que je… Je t'aime ! C'est la première fois que je le dis à un garçon, à part Clark, mais c'est différent… Oui, c'est vrai, je t'aime. Et cela, depuis le premier jour… Ne me laisse pas tomber …

Mes larmes ont redoublé avant de se transformer en sanglots et je l'ai embrassé très délicatement sur les lèvres. Elles étaient chaudes et douces et il sentait bon, comme d'habitude.

— J'espère que tu m'entends et que tu vas vite revenir, Alexandre. J'ai besoin de toi !

L'électrocardioscope a émis un drôle de bruit et je me suis demandée si je n'avais pas comprimé un tube d'alimentation ou une sonde. J'ai aussitôt reculé d'un pas.

J'ai compris que mes larmes avaient coulé sur ses joues et que cela le faisait réagir. Ses narines venaient de se dilater :

— Alexandre ? ai-je demandé, presque effrayée. Alexandre ?

Ses lèvres ont remué et il a murmuré tout doucement :

— Groseille…

Je n'en croyais pas mes oreilles. Non seulement il se manifestait, mais c'était à propos du parfum que j'étais supposée dégager.

Maman, Emmanuelle, Hadrien et le père d'Alexandre, en blouse blanche, sont revenus dans la chambre l'instant d'après. J'étais catastrophée :

— Il… Il a parlé ! ai-je déclaré, presque euphorique. Il a dit « groseille » !

Le visage de Hadrien s'est aussitôt illuminé et il a sauté de joie avant de se blottir dans les bras de son père.

— Papa ! Il est sauvé ! a crié le petit garçon.

— Parle moins fort, il y a des malades tout autour de nous. Et puis cela ne veut rien dire. On ne se réveille pas d'un coma comme d'une anesthésie ou d'une sieste. Il faut lui laisser du temps. C'est une question d'heures, de jours ou de semaines, nul ne peut le savoir.

J'avais tellement envie de penser qu'il se trompait, mais sa blouse blanche était la preuve irréfutable de sa grande expérience.

***

Maman a cuisiné du poulet à la moutarde, à l'estragon et aux champignons. Malgré ces délicieux effluves, je ne suis pas parvenue à en avaler la moindre bouchée. À force de pleurer et de tourner en rond, j'ai oublié la sensation de faim.

J'ai reçu un SMS de Clark à la fin du repas : « Ils ont retrouvé le corps de Léonard Landen. Ils en parlent sur BFMTV. »

Bien que peu surprise par cette nouvelle, j'étais désolée que sa double vie s'achève ainsi.

Nous avons aussitôt regardé les actualités qui montraient quelques images des Verraq plongés dans l'obscurité, sans qu'on ne voie rien de morbide. Les informations étaient néanmoins très instructives : « Âgé de 33 ans, ce commissaire adjoint de Mortevor aurait perdu l'équilibre avant de se noyer dans l'eau glacée des marais. L'homme à la personnalité trouble, faisait l'objet d'une enquête suite à la disparition de plusieurs adolescentes dans ce plan d'eau où les noyades sont pourtant rares. Léonard Landen aurait utilisé sa fonction dans la police pour falsifier des rapports d'autopsie et ainsi favoriser un vaste projet immobilier qui n'avait pas obtenu l'appui de la mairie. Avec Yasmina Flammand, actuellement en garde à vue, ils voulaient dévaloriser le prix des terrains afin d'en tirer les plus grands bénéfices. » À l'écran, les images montraient les maquettes des futurs complexes de loisir présentés par l'agence immobilière de la mystérieuse Yasmina. Les caméras filmaient ensuite cette belle femme aux cheveux longs bouclés, menottes aux poignets, pénétrer dans un véhicule de police sous les redoutables flashs des journalistes.

Un peu plus tard, Maman, Hadrien et moi avons tenté de nous détendre devant un film des « Minions » et lorsque le père d'Alexandre est arrivé avec sa mine morose, j'ai tout de suite compris que la situation n'avait pas évolué et j'ai préféré gagner ma chambre et me coucher.

Je n'ai rien avalé de la journée, à part deux verres d'eau.

Je suis dans mon lit et je viens d'écrire tout cela sur ma tablette. J'ai tellement pleuré que mes larmes se sont taries. Je n'arrête pas de penser à Alexandre en me disant que ce qui lui arrive est injuste. J'y vois une sorte de punition. Tout est de ma faute. Je n'aurais jamais dû l'entraîner dans cette aventure.

J'ai cherché quelques informations sur le coma et je suis tombée sur un site qui expliquait que c'était un état proche de la mort. Les victimes sont plongées dans un tunnel, irrésistiblement attirées par une lumière blanche

douce et chaleureuse. S'ils vont dans cette direction, ils ne reviennent pas.

J'ai décidé de dormir avec ma lampe de chevet allumée. Si Alexandre me voit de là-haut, je veux qu'il sache que je l'attends de l'autre côté et que je l'aime.

Mardi 27 septembre

J'ai été réveillée à 8 h 20 par Wendy qui s'ennuyait en cours de physique et qui n'avait dû trouver personne pour écouter ses sempiternelles jérémiades. Elle a d'abord demandé de mes nouvelles et cette attention m'a touchée, car elle ne m'a pas habituée à autant d'égards. Mais après seulement deux messages, Wendy n'a pu s'empêcher de parler d'elle, de sa solitude et de la déception que lui procurait sa relation avec Ambre avec qui elle était "obligée de rompre". Je n'avais pas envie de jouer les psys, alors j'ai coupé mon téléphone pour aller prendre mon petit-déjeuner.

La télévision diffusait un reportage à propos de Yasmina Flammand. Les images montraient un magnifique hôtel particulier à Paris, une villa de luxe à Hyères, des voitures de sports de différents modèles et le siège de la multinationale d'assurances belge dont elle avait hérité de son père adoptif, Arnold Flammand. « Inculper ma cliente de complicité de crimes, de séquestrations et d'arnaque immobilière ne tient pas debout, la défendait avec acharnement l'un de ses avocats bousculé par les journalistes devant le commissariat de police de Mortevor. Il est évident que Mademoiselle Flammand a été escroquée par ce beau parleur sans scrupule qui n'en était pas à son coup d'essai. Mademoiselle Flammand n'est pas dans le besoin et n'avait aucun intérêt dans cette affaire scandaleuse. Le fait qu'elle fréquentait Léonard Landen ne fait pas d'elle une complice, mais plutôt une victime… »

J'ai passé le plus clair de la journée dans un état vaseux entre larmes et soupirs, à penser à Alexandre. La lumière de ma lampe de chevet n'a malheureusement pas su le guider et le ramener parmi nous. Je n'ai rien pu manger. Je me demandais plutôt comment pouvait être cet autre monde, où le temps et la réalité semblent ne plus avoir d'importance. Est-ce qu'Alexandre pensait à moi là-bas ? Est-ce que son amour était suffisamment grand pour qu'il veuille se réveiller ? Est-ce que je pouvais le rejoindre dans ce grand sommeil et le ramener à la vie réelle ?

En fin d'après-midi, Clark est passé chercher des vêtements et un sac de voyage pour son futur séjour scolaire en Écosse. Il m'a beaucoup touché, car même s'il prenait son air détaché, je sentais bien qu'il était désolé et même meurtri de me voir si malheureuse. Maman et Emmanuelle avaient dû lui dire que je passais ma vie à pleurer et que je refusais de manger.

— Léonard Landen et Louis avaient peut-être d'autres complices, m'a-t-il déclaré en s'asseyant délicatement à côté de moi, sur mon lit, comme s'il avait peur qu'un mouvement brusque me brise en deux.

Voyant que je n'avais aucune réaction, il a continué :

— Une autre ado a été retrouvée noyée dans les marais, ce matin. Sa disparition est survenue après la mort de Léonard Landen, ce n'est donc pas lui, le responsable. Et Louis a été placé en isolement, samedi soir, il ne peut

pas être coupable, non plus… La fille s'appelle… Sarah, Sarah Delande, ça te dit quelque chose ?

J'ai eu le souffle coupé en entendant ce nom de la bouche de mon frère et je n'ai pas fait de commentaire. Je n'ai pas réussi à lui expliquer ce que je ressentais en apprenant le décès de ma pire ennemie. À force d'être quotidiennement harcelée, je m'étais habituée à porter ce lourd manteau de honte, d'insultes et de haine, comme si c'était le mien. Maintenant que ce cache-misère tombait, j'ignorais presque qui j'allais trouver dessous. Bien que Sarah m'ait fait les pires crasses, je ne lui avais jamais réellement souhaité de souffrir et encore moins de mourir. La jalousie est sans doute l'un des sentiments les plus vénéneux. Elle fait de ses sujets des zombies assoiffés de vengeance et elle les vampirise jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'eux.

— Je me demande bien ce qu'elle fichait là-bas, a insisté Clark pour rompre le silence. C'était super dangereux ! Qu'est-ce qu'elle espérait ? On parle des crimes dans ces marais du matin au soir aux infos ! Les ados pensent que c'est en commettant les pires conneries qu'on devient adulte, alors qu'être adulte c'est justement de ne plus en faire. Cette leçon lui aura finalement coûté très cher.

— On ne s'aimait pas beaucoup, alors je ne sais pas ce qui lui est passé par la tête, ai-je finalement avoué. Elle a dû faire une mauvaise rencontre…

— Emmanuelle m'a raconté que vous aviez vu la Gruve, a-t-il surenchéri avec un sourire en coin . E lle a dit que cette créature avait emporté Léonard Landen pour le noyer. Tu crois vraiment à cette histoire ?

J'ai fixé mon frère droit dans les yeux et son petit air crédule s'est immédiatement mué en une expression inquiète, presque effrayée.

L'avantage avec un jumeau, c'est qu'on est pas obligé de tout expliquer. Un simple regard en dit plus que de longs discours.

Clark a caressé ma joue du revers de la main comme s'il comprenait l'épreuve que je venais de traverser :

— Ça va aller, petite sœur, arrête un peu de te tourmenter. Tu ne devrais pas te faire tout un monde pour Alexandre. C'était son destin. Il faut te ressaisir…

Entendre Clark parler de celui qui occupait toutes mes pensées au passé, comme s'il était condamné, m'a immédiatement chamboulée. Je me suis levée subitement pour me rendre à mon bureau et chercher un mouchoir pour essuyer mes larmes naissantes. En passant devant le miroir mural, je me suis vue, à la fois fatiguée et émaciée par mon régime et mon jeûne des derniers jours. Je n'ai pu m'empêcher de lâcher un soupir en voyant que j'avais finalement atteint mon objectif de maigrir, sauf que je semblais plus triste et épuisée que jamais :

— On passe sa vie à espérer des bonheurs qui ne viennent pas, la seule chose qu'on obtient réellement, c'est l'espoir, ai-je déclaré spontanément devant mon frère qui ne savait pas quoi penser de cette remarque spontanée.

Moka s'est faufilé entre mes jambes en miaulant pour réclamer un peu

d'attention et Emmanuelle est arrivée dans la cuisine accompagnée de David Ventura peu de temps après. Elle avait dû l'accompagner dans des démarches administratives, car elle avait décidé de lui apporter son secours afin de faire valoir ses droits. Clark les a rejoints en laissant la porte de ma chambre ouverte. Au début ils ont chuchoté tous les trois, mais après quelques minutes, la conversation est redevenue normale et j'ai tout entendu :

— L'ex-femme de David avait souscrit plusieurs assurances vie avant son accident, a déclaré Emmanuelle d'une voix enjouée. Cela signifie que sa famille ne va plus être dans le besoin pendant un bon bout de temps.

– Super ! a commenté hypocritement Clark, comme s'il s'était jamais intéressé aux finances des Ventura.

Un portable a sonné et David a répondu :

— Oui ? Pourquoi… Pourquoi tout de suite ? Ah ? Vous en êtes certaine ? Oui, bien sûr !

Il a raccroché avant de crier à travers l'appartement : « Émilie ! »

Rien qu'au ton de sa voix, j'avais déjà compris qu'on venait de lui annoncer une bonne nouvelle.

Il s'est engouffré dans ma chambre tel un ouragan avant de s'agenouiller devant moi pour saisir mon visage entre ses mains !

— Émilie ! C'est merveilleux ! Alexandre s'est réveillé ! Tu entends ? Il est réveillé ! Il va bien et il a demandé après toi !

— C'est vrai ? me suis-je écriée à mon tour, n'en croyant pas mes oreilles, avant de bondir de joie.

David m'a serrée dans ses bras pour m'embrasser et j'ai pleuré de joie. Clark et Emmanuelle sont venus à leur tour, accompagnés de Hadrien, qui rentrait de l'école.

— Ne perdons pas de temps, a repris David Ventura, aussi excité que moi. Habillez-vous tous ! Alexandre doit être impatient de nous revoir !

Moins d'une minute plus tard, j'étais en bas de l'immeuble, marchant à grands pas vers le parking tout en enfilant mon manteau, suivie par les autres qui couraient pour me rattraper, les larmes de bonheur coulant sur mes joues.

Jusqu'à notre arrivée dans la chambre d'Alexandre j'ai douté qu'il soit réellement sorti du coma. Il m'avait déjà fait une fausse joie et j'avais peur de revivre cette expérience. Mais lorsque je suis entrée dans sa chambre et que je l'ai vu assis sur son lit, affairé à couper sa viande qu'il mangeait avec appétit, j'ai senti mon cœur prêt à exploser.

— Émilie ! s'est-il écrié, en poussant la table à roulettes sur laquelle trônait son plateau-repas.

J'ai couru vers lui et je l'ai aussitôt pris dans mes bras.

— Hum ! Tu sens bon, a-t-il dit.

— Comme je suis contente ! Comme tu m'as manqué ! ai-je soufflé dans son cou, les larmes aux yeux. Je suis trop heureuse ! Tu… Tu n'as pas trop souffert ?

— À dire vrai, je ne me souviens de rien, a-t-il fait, tout sourire.

L'infirmière m'a dit que j'avais été dans le coma pendant trois jours. Moi j'ai juste l'impression d'avoir fait une bonne nuit, c'est tout. Mais ton parfum de groseilles me manquait trop, voilà pourquoi je suis revenu.

Nos rires ont interrompus par Hadrien qui s'est précipité dans les bras de son grand frère sous les yeux émus de toute la famille.

— Papa, sais-tu quand je pourrai rentrer à la maison ? s'est empressé de demander Alexandre à son père qui, en blouse blanche venait de rejoindre Maman et l'embrassait déjà.

— Demain, lui a-t-il répondu, sans quitter Maman des yeux. Tu pourras te reposer à la maison. Demain soir j'ai une surprise pour vous deux, les garçons.

Le visage d'Alexandre s'est illuminé, le rendant encore plus craquant.

— Je suis bien traité, ici, mais je ne vous cache pas que j'ai hâte de reprendre le cours d'une vie normale, a-t-il dit en plissant les yeux avec un petit air espiègle.

Il m'a ensuite scruté de haut en bas avec une expression de déception.

— C'est une impression ou tu n'as plus que la peau sur les os ? Il faut vite que tu reprennes du poids, bébé !

Je ne sais pas ce qui a le plus fait passer mon teint du blême au rouge vif, qu'il me soupçonne de négliger ma santé ou qu'il m'appelle « bébé » devant tout le monde. Comme une idiote, j'imaginais qu'il m'aimerait davantage après un régime et c'est le contraire qui se produisait.

Une infirmière a fait irruption dans la chambre et a mis fin à la gêne que je ressentais :

— Je peux vous voir en privé, docteur ? a-t-elle demandé à David Ventura.

Nous avons tous quitté la chambre pour nous retrouver dans le couloir surchauffé de l'hôpital. Après avoir bavardé avec une infirmière, le père d'Alexandre nous a expliqué qu'il valait mieux le laisser récupérer progressivement.

Maman, Hadrien et moi, nous sommes donc rentrés à la maison, tandis qu'Emmanuelle et Clark repartaient de leur côté.

Maman a réchauffé une soupe de pois cassés avec des saucisses et je me suis forcée à manger un peu. Au début, avaler les aliments était un peu écœurant, mais j'ai pensé à la remarque d'Alexandre et je me suis forcée.

Plus tard, je me suis tranquillement installée dans ma chambre avec Moka sur les genoux à lire un roman de Stephen King sur ma tablette. Mais en fin de soirée, alors que David rentrait de son travail, Moka a été effrayé, il a sursauté si brutalement du lit que ma tablette est tombée par terre. L'écran s'est fendu en deux et la moitié est restée désespérément noire.

Du coup je suis en train d'écrire avec mon téléphone. On se croirait au Moyen Âge.

Quelle guigne !

Mercredi 28 septembre

Wendy et Corentin m'ont rendu visite, cet après-midi. J'ai photographié tous les cours que j'ai manqués.

En utilisant ma tablette, les reprendre aurait été un jeu d'enfant, mais maintenant qu'elle est cassée, recopier les textes à partir du ridicule écran de mon téléphone sera juste horrible.

— Vous avez vu comme c'est bizarre, la mort de Sarah ? a fait Corentin. On dirait que la Gruve n'avait pas dit son dernier mot.

— Tu crois encore à ces bobards ? s'est étonnée Wendy. La Gruve n'existe pas ! Le Marais des Verraq est le lieu de rendez-vous de tous les détraqués, voilà la vérité ! Léonard a fait parler de lui dans les médias et même s'il est mort, son histoire a sans doute donné des idées à un autre tordu. Ce n'est pas ce qui manque.

Corentin m'a regardée, comme s'il espérait que je lui donne raison. Mais c'était impossible. Je ne pouvais plus dire que j'avais vu la Gruve. Pour ne pas paraître folle, Emmanuelle avait déclaré à la police que Léonard avait perdu l'équilibre après avoir ouvert le feu sur Alexandre et qu'il s'était aussitôt noyé. Il était désormais inconcevable que je change de version et que je raconte qu'aussi incroyable que cela puisse paraître, j'avais vu la véritable Gruve empoigner Léonard et l'entraîner sous l'eau pour le noyer.

— Vous avez suivi les infos ? ai-je demandé pour éviter ce sujet. Louis sera peut-être considéré comme irresponsable à cause de son handicap, mais il sera cependant interné en hôpital psychiatrique…

— Il est plus malin qu'il n'y paraît, a enchaîné Wendy. Il sait jouer les débiles quand cela l'arrange. À mon avis, il n'est pas plus demeuré que vous et moi.

— Ils ont perquisitionné chez Léonard où ils ont retrouvé la bague et les boucles d'oreilles disparues de Perrine, ainsi que les rapports des autopsies qui avaient été dérobées à l'hôpital, a repris Corentin. Madame Abramovici, ton ancienne voisine du dessus figurait parmi les victimes de ce serial killer. Léonard était rusé. Il leur faisait boire un poison qui provoquait une crise cardiaque, mais qui ne laissait pratiquement aucune trace dans l'organisme. Du coup, la police est en train de relancer plusieurs enquêtes, car de nombreuses autres personnes pourraient avoir été victimes de ce ripou.

Clark nous a bientôt rejoints et Wendy a radicalement changé de comportement. Alors qu'elle était vautrée sur le lit comme un invertébré, elle s'est relevée subitement pour s'asseoir les jambes croisées et prendre un petit air supérieur.

— Sinon, tu as des nouvelles de ton petit chéri d'amour ? m'a-t-elle demandé en faisant les yeux doux à Clark.

— Il est sorti du coma, ai-je répondu. Il a l'air d'aller bien, même s'il doit

encore se reposer…

Évidemment, elle n'a pas écouté ma réponse car elle était trop préoccupée à draguer Clark qui a fini par lui offrir un coca dans la cuisine. Ils sont repartis ensemble et Corentin n'a pas tardé à les suivre.

Quelques instants plus tard, Maman est arrivée avec des sachets contenant des vêtements neufs pour Hadrien et Alexandre. Elle s'est rendue dans la chambre de Clark avec empressement pour faire de la place dans la grande armoire et enlever les draps du lit :

– Tu veux bien m'aider ? m'a-t-elle demandé, en mode 220 000 volts.

– Oui, évidemment, ai-je répondu en saisissant une housse de couette propre, consciente que de toute façon je n'avais pas le choix.

— Bon, il faut que tu saches qu'Alexandre a perdu quelques-uns de ses souvenirs, ce qui n'est pas très grave. Par contre, pour qu'il soit totalement rétabli, il ne doit pas subir de choc émotionnel. Donc pas de disputes, d'excursions chez des détraqués mentaux ou de films d'horreur.

— Je n'en regarde jamais, me suis défendue, je déteste cela.

— Je voudrais aussi que tu déplaces la commode qui est dans le bureau et que tu la disposes dans ta chambre.

— Mais je n'ai pas de place ! me suis-je écriée.

— Eh bien tu en feras, m'a-t-elle répondu sèchement, comme si mes objections étaient le cadet de ses soucis. Pense à Anne Frank qui vivait avec sa famille dans un espace misérable et…

La porte d'entrée s'est ouverte dans un véritable vacarme et Emmanuelle a fait irruption dans le couloir, un sommier d'une personne, ainsi qu'une tête de lit, entre les mains. Elle s'est aussitôt engouffrée dans le petit bureau pour faire table rase du capharnaüm entassé au fil des ans.

Je n'ai pas eu besoin de demander ce qui se tramait dans cette maison. David nous avait avertis qu'il avait une nouvelle à nous annoncer, tout cela semblait évident. Maman et lui vivaient un véritable coup de foudre et les Ventura allaient s'installer chez nous quelque temps. Évidemment j'étais contente. Comment aurais-je pu ne pas être heureuse qu'Alexandre fasse partie de ma famille ? Je me demandais juste comment allait se dérouler cette nouvelle cohabitation. J'avais vu trop d'émissions de télé réalité pour ignorer que le bonheur n'était pas qu'une question de casting.

J'ai finalement installé la commode au pied de mon lit. Elle contenait de vieux papiers et même une pile de lettres datant de l'époque où Papa était encore Papa et sur laquelle il était écrit « Emmanuel - Stéphanie ». Je ne les ai pas lues. Je n'aime pas m'immiscer dans la vie des autres. Chacun son jardin secret, chacun sa vie.

Alexandre est arrivé accompagné de Hadrien et David, autour de 18 heures.

Le beau blond semblait un peu hagard, presque vulnérable et cela m'a fait mal au cœur. Il m'a lancé un sourire timide et j'ai compris que les choses n'étaient pas aussi simples que je l'espérais.

Emmanuelle avait acheté des assiettes en cartons et des serviettes en papier de toutes les couleurs afin de décorer la table du dîner.

— C'est pour quelle occasion ? a demandé Hadrien.

— Je voulais féliciter et remercier ton frère et Émilie de m'avoir sauvé la vie, l'autre soir, alors que j'étais piégée dans le marais. Ils ont fait preuve de beaucoup de courage ! Ce sont des héros !

— J'ai une annonce à faire, a dit Maman en nous rejoignant, face à Hadrien, Alexandre, David, Emmanuelle et moi. Voilà, nous avons décidé que vous alliez désormais vivre avec nous. L'appartement est petit, mais chacun y aura sa place. Alexandre, tu prendras la chambre de Clark et Hadrien dormira dans le bureau que nous venons d'arranger. Je précise que cette solution est provisoire et dépendra de comment les choses évolueront.

Hadrien a hurlé de joie.

— Houhouhou !

Alexandre a applaudi avant de me lancer un clin d'œil complice…

Après les discours pleins de bonnes intentions et un repas copieux, je suis allée retrouver Alexandre dans sa nouvelle chambre.

— Alors, ça va toi ? lui ai-je demandé. Je veux dire… Ça fait beaucoup de changements en très peu de temps.

— Je crois que je m'en sors bien, a-t-il fait en se grattant la nuque. Et la situation a l'air de vite s'arranger pour ma famille, alors je n'ai pas trop à me plaindre…

— C'est vrai que tu reviens de loin ! Tu as été enlevé, tu as reçu un coup de couteau et une balle dans la poitrine. Et tu as vu la Gruve noyer un type sous tes yeux, par-dessus le marché !

— Quoi ? m'a-t-il demandé, comme si je lui racontais des bobards. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Tu sais bien que c'était Louis qui se déguisait ! Ce truc n'a jamais existé !

J'ai écarquillé les yeux de stupeur, mais je n'ai pas insisté. J'en étais presque à me demander si je n'avais pas été moi-même victime d'hallucinations. Peut-être que le coma avait effacé certaines parties de sa mémoire.

J'allais quitter sa chambre pour regagner la mienne, un peu triste, quand il m'a attrapée par le poignet pour m'attirer vers lui :

— Je suis trop content d'être avec toi, maintenant, m'a-t-il dit avant de m'embrasser sur les lèvres. Tu es ma petite groseille et je t'aime.

— Moi… Moi aussi, je t'aime, Alexandre, ai-je répondu.

— Tu vois, j'avais encore raison, on nage en pleine relation incestueuse !

J'ai pouffé de rire.

— N'importe quoi !

— Au contraire. Tout ce que j'avais prédit est en train d'arriver et nous serons bientôt officiellement frère et sœur.

— Arrête de me faire des frayeurs ! Et qu'est-ce que tu me prédis, à moi, Monsieur le médium ?

Il a fait mine de se concentrer avant de déployer ses mains devant lui, comme pour brasser d'invisibles flux de données :

— Je vois que tu vas être très heureuse avec un garçon qui t'aime très fort et que vous aurez, dix, non, vingt… Non, trente enfants !

J'ai éclaté de rire et j'ai entendu Maman rouspéter derrière la porte :

— Émilie, file dans ta chambre et laisse Alexandre se reposer !

— Je ne suis pas certaine d'avoir envie d'une si grande famille, ai-je nuancé. J'aimerais parcourir le monde, vivre des aventures extraordinaires, rencontrer des gens fantastiques, mener des enquêtes passionnantes. Il y a tellement de choses à découvrir.

Alexandre a croisé les sourcils pour prendre un air de victime qui m'a immédiatement attendri.

— Je voudrais faire tout cela avec toi, évidemment, ai-je nuancé.

Sa moue de cocker s'est immédiatement transformée en un flamboyant sourire et j'ai réalisé quelle chance j'avais d'être aimée par un si beau garçon.

— Émilie ! a de nouveau crié ma mère avec exaspération depuis le couloir.

Je l'ai embrassé tout doucement sur les lèvres et puis je suis retournée dans ma chambre.

Vendredi 28 octobre

Voilà plus d'un mois que je n'avais rien écrit dans mon journal. Je profite des vacances scolaires pour reprendre mes vieilles habitudes. Je dois avouer que pianoter sur mon téléphone est nettement moins agréable que sur la tablette que Moka a cassée (et que Maman a refusé de remplacer). Comme je me confie facilement à Alexandre, j'éprouve moins le besoin de me livrer à l'écrit.

Notre quotidien a beaucoup changé depuis que les Ventura vivent avec nous. Maman est devenue moins sévère. On sent qu'elle et David sont très amoureux.

Clark et Alexandre se sont pris d'amitié et ils jouent au foot dans le même club. Évidemment, le temps qu'ils passent ensemble est déduit des moments qu'ils m'octroyaient auparavant, mais je suis trop heureuse qu'ils aient fini par s'apprécier.

Comme auparavant, Hadrien est le centre des attentions de Maman. Mais on dirait qu'ils y trouvent chacun leur compte. Hadrien retrouve la Maman qu'il n'aurait jamais dû perdre et Maman a toujours adoré les jeunes enfants (ce n'est pas une découverte).

David a réussi à décrocher de son addiction à l'alcool et, grâce à l'argent de l'assurance, il veut que nous déménagions dans une maison où Clark bénéficiera d'une chambre bien à lui.

David pense qu'il sera capable d'ouvrir un nouveau cabinet d'ici quelques mois et Maman sera sa secrétaire médicale. Ils ont des dizaines de projets, comme des vacances en famille, un changement de mobilier et l'achat d'une voiture neuve.

C'est fou ce que le quartier a changé, en l'espace de quelques semaines. Les travaux ont commencé sur le petit parking où la maison délabrée a été démolie. Les parents de Corentin ont trouvé une maison non loin du Marais des Verraq et une nouvelle famille s'est installée au-dessus de chez nous. Ils ont deux filles d'à peu près mon âge qui sont distantes et ne répondent pas lorsque je les salue. Ils possèdent un cocker qui est aussi hautain que leur fille et qui ne daigne même pas s'arrêter lorsque je veux le caresser.

Étrangement, je regrette presque ce temps où Alexandre et moi vivions séparés. J'ai l'impression de partager moins de moments privilégiés avec lui. Avant, quand on se retrouvait ensemble, nous savourions l'instant présent, car celui-ci était précieux. À présent, il nous suffit de frapper à la porte de la chambre voisine. C'est peut-être simplement une question de temps d'adaptation avant que chacun d'entre nous ne trouve ses nouvelles marques.

Le voilà justement qui arrive.

***

Comme il y avait un timide rayon de soleil, Alexandre voulait que nous

allions nous balader dans Mortevor. J'ai récupéré le vieux pain qui s'amoncelait dans un sac de la cuisine afin de le distribuer aux animaux qui devaient avoir faim par ce froid humide et pénétrant.

Pendant notre promenade, Alexandre s'est montré beaucoup plus démonstratif que ces dernières semaines. Il m'a tenue par la main et il m'a embrassée à plusieurs reprises. J'avais l'impression d'évoluer dans la moiteur douillette d'une boule de coton alors que tout, autour de nous rappelait l'hiver. Quand il m'a proposé de prolonger notre virée autour du Marais des Verraq, je me suis montrée moins coopérative :

— Je n'ai pas envie d 'en approcher , lui ai-je répondu. J'y ai vécu une trop mauvaise expérience. À chaque fois que je fais un cauchemar, il se déroule ici .

Il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée délicatement.

— Tu n'as absolument rien à craindre, nous sommes ensemble, il fait jour et les criminels sont morts ou en prison. À la limite, affronter tes peurs ne peut que t'aider à les surmonter et tu ne feras plus ces mauvais rêves…

J'ai regardé ses grands yeux verts dans lesquels transparaissait une telle assurance que le doute ne m'était pas permis.

— Tu peux me faire confiance, ne t'inquiète pas, a-t-il aussitôt repris, comme s'il devinait ma peur tenace.

Je n'ai pas résisté à son pouvoir de persuasion et nous nous sommes mis en route, main dans la main.

Nous sommes bientôt passés devant le Café du Cirque. À travers la vitrine, j'ai aperçu Wendy et Clark qui buvaient un chocolat tout en se dévorant du regard. Pour la première fois, j'ai trouvé qu'ils étaient bien assortis, lui, le beau sportif, rusé et cassant et elle, maline, blasée et redoutablement séduisante.

Nous avons continué en empruntant le sentier du marais des Verraq. Loin d'être rassurée, je tremblais de nervosité et de froid, espérant que cette marche ne durerait pas trop longtemps.

En levant les yeux, nous avons bientôt découvert un grand panneau annonçant la future cité touristique, avec un plan d'eau aménagé, des barques flottant devant les terrasses d'un restaurant pittoresque et un hôtel de douze étages, juste derrière. Évidemment, le tout était présenté sous un soleil radieux, avec une végétation luxuriante et une famille aux sourires épanouis. De la pure science-fiction.

— Ils n'ont pas perdu de temps, a commenté Alexandre. L'enquête est à peine bouclée que les travaux commencent déjà.

J'ai aperçu des ouvriers regroupés autour de plusieurs engins de construction, cent mètres plus loin.

— Je me demande bien combien de temps il leur faudra pour bétonner ce site sauvage et en faire ce paradis triste pour vieux riches, ai-je déclaré.

— Allons leur demander, a surenchéri Alexandre.

Nous nous sommes approchés du groupe de quatre hommes, mais aucun

d'entre eux n'a noté notre présence.

— Les arbres poussent en moins d'une journée ! se plaignait un ouvrier à la peau grêlée avec un fort accent du sud. Regardez comment cette racine a bousillé la pelleteuse !

Un grand jeune homme qui tenait une tablette ne semblait pas croire à cette vision de l'incident.

— Ne cherchez pas d'excuse pour ne pas travailler ! J'ai des délais à tenir, moi ! Si le godet de la pelleteuse s'est enlisé dans cette racine, c'est que vous vous y êtes mal pris ! On a jamais vu des arbres croître si vite !

Un second ouvrier a essayé de prendre la défense de son collègue :

— Il dit la vérité ! Hier soir lorsque nous avons quitté le sentier, il n'y avait pas de racine. Elle a poussé pendant la nuit !

— Ça suffit ! s'est énervé celui qui devait être le maître d'œuvre. Avant-hier, c'est le camion benne qui s'est enlisé dans l'eau, aujourd'hui la pelleteuse… Quand allez-vous vous décider à sérieusement travailler ?

Le troisième ouvrier a pointé le marais du bout de l'index :

— C'est à cause de l'arbre blanc, a-t-il expliqué. Depuis qu'il est là, nous n'avons que des problèmes ! Ce lieu est maudit ! Nous le savons, il y a déjà eu des morts, ici !

Leur chef s'est tourné vers le vieil arbre mort au tronc sec et blanchi qui semblait avoir évolué au beau milieu de cette parcelle du plan d'eau.

— Vous vous foutez du monde ou quoi ?

Alexandre et moi, nous nous sommes regardés avant de contourner le groupe de travailleurs et poursuivre notre route.

— On dirait qu'ils passent un sale quart d'heure, a constaté Alexandre. Je n'aimerais pas être à leur place.

— Ils disent la vérité, ai-je répondu. Tout le monde fait passer la Gruve pour notre ennemie, alors qu'elle ne fait que protéger son environnement. C'est normal.

— Tu crois encore à cette légende de Gruve ?

— Si tu n'avais pas perdu une partie de ta mémoire, tu en serais également convaincu…

Je n'ai pas insisté, pensant à la mise en garde de Maman à propos des éventuels chocs émotionnels qui pouvaient nuire à Alexandre.

Alors que nous passions à côté d'un bosquet, le son étrange d'un métal tordu a brusquement dérangé le calme ambiant, loin derrière nous.

— Qu'est-ce que c'était ? m'a-t-il demandé.

— Je ne sais pas, ai-je répondu, l'homme et la nature ne cessent de se battre, alors qu'on aurait tant à apprendre d'elle.

Il a baissé la tête en signe d'acquiescement et il m'a regardée avec tendresse avant de porter ma main qu'il tenait dans la sienne jusqu'à sa bouche pour l'embrasser pensivement.

Nous avons marché pendant encore une vingtaine de minutes. Lorsque nous sommes arrivés près des plus hauts arbres, j'ai jeté le vieux pain en l'air

afin d'attirer les oiseaux. Les corneilles n'ont pas tardé à appeler leurs congénères et des dizaines de volatiles se sont précipités sur les petits morceaux de pains qu'Alexandre et moi leur proposions.

Comme le sentier de terre battue se transformait ensuite en lit de boue, nous avons décidé de rebrousser chemin.

Le brouillard est soudain mystérieusement descendu par nappes autour de nous et Alexandre a semblé plus nerveux :

— Émilie ! Regarde ! Le camion, la pelleteuse, les ouvriers, ils se sont comme volatilisés.

— Mais non, Alexandre, l'ai-je rassuré. C'est la fin de leur journée, ils sont sans doute rentrés chez eux. Il n'y a pas de quoi s'alarmer…

Tout en marchant vers les lumières de la vie urbaine, je me suis tournée vers l'arbre blanc que l'on devinait à peine sous ce brouillard impénétrable. Le sommet du toit d'un camion jaune s'est enfoncé dans l'eau en provoquant quelques remous silencieux, avant de disparaître définitivement. Alexandre ne s'est rendu compte de rien et je n'ai pas voulu l'inquiéter.

Vu d'ici la nature semblait si calme et inoffensive dans la froideur de cette fin d'automne. J'ai embrassé Alexandre sur les lèvres et nous sommes repartis vers l'agitation normale de la ville.

© 2019 — Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR

Romans adultes

Plaisirs et Châtiments (2001 - Éditions Baleine/Le Seuil)

Hardcorps (2003 - Éditions Textes Gais)

Transes (2006 - Éditions Textes Gais)

Le Crime selon Narpeking (2013 - Éditions Policemania)

Trilogie jeunesse Les Mystères du Forgrisant

Un Suspect Presque Parfait (2014 Éditions de la Grande Ourse/Hachette)

Désigné coupable (2015 Éditions de la Grande Ourse/Hachette)

Le Diable dans les yeux (2016 Éditions de la Grande Ourse/Hachette)

Recueils de nouvelles jeunesse

Cela arrivera demain ! (2011)

Délits de jeuness e (2017)

http://jimmysabater.com